UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

LES SEPT SAGES DE ROME

Le Puy, typ et lith. de M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

LF
S4974P.

Seven sages

DEUX RÉDACTIONS

DU ROMAN DES

SEPT SAGES

DE ROME

PUBLIÉES PAR

GASTON PARIS

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT & Cie
56, RUE JACOB, 56

MDCCCLXXVI

Publication proposée à la Société le 13 juillet 1876.

Approuvée par le Conseil le 9 novembre 1876, sur le rapport d'une commission composée de MM. Bonnardot, Michelant et Meyer.

Commissaire responsable,

M. A. DE MONTAIGLON.

16491
6/10/91
6

PRÉFACE

On connaît l'immense popularité du recueil de contes, renfermés dans un cadre romanesque, dont je publie ici deux versions françaises. Originaire de l'Inde [1], ce livre, par des voies qui ne sont pas encore connues, parvint dans l'Europe occidentale dès le XIIe siècle au plus tard, puisque le roman latin de Jean de Haute-Seille, *Historia de Rege et Septem Sapientibus* [2], a été composé avant la fin de ce siècle et traduit en vers français par Herbert au commencement du XIIIe siècle [3]. Mais le roman de Jean, appelé aussi *Dolopathos,* est une œuvre très-différente du roman des *Sept Sages* proprement dit : c'est de ce dernier seulement que je m'occupe.

Il se présente à nous dans les rédactions les plus

1. Voyez le beau travail de M. D. Comparetti : *Ricerche intorno al libro di Sindibâd.* Milano, 1869, in-4°.

2. *Johannis de Alta Silva Dolopathos.....* herausgegeben von H. Oesterley. Strasbourg, Trübner, 1873. On attend de M. Studemund une nouvelle édition de ce livre curieux.

3. *Li romans de Dolopathos.....* publié par MM. Ch. Brunet et A. de Montaiglon. Paris, Jannet, 1856. Cf. *Romania,* II, 481-503.

diverses : latines, françaises, italiennes, catalane, espagnole, anglaises, galloise, allemandes, hollandaise, islandaise, suédoise, danoise, polonaise, russe, hongroise et arménienne [1]. Ce chaos, effrayant au premier abord, se laisse sans peine éclaircir jusqu'à un certain point : on arrive facilement à reconnaître que la plupart de ces versions sont traduites de textes que nous possédons encore, et doivent par conséquent être exclues des recherches. Mais quand on se trouve en présence des quelques versions qui résistent à cette première élimination, on est singulièrement embarrassé. Faut-il les regarder comme représentant des versions orales distinctes? Proviennent-elles l'une de l'autre? Dans quel ordre? Autant de questions qu'on n'est pas encore en état de résoudre, et qu'il faudrait avoir résolues pour aborder la dernière et la plus intéressante : quel est le rapport des versions occidentales avec les versions orientales? Grâce aux recherches qui ont été faites jusqu'ici, on peut dire qu'il ne reste en présence que cinq rédactions ou groupes de rédactions : 1° l'abrégé, fait au XIVe siècle, par un dominicain appelé Jean Petit *(Joannes Parvus)*, d'un livre perdu, appelé *Liber de Septem Sapientibus* [2]; 2° la rédaction latine imprimée au XVe siècle sous

1. Je laisse de côté tout le groupe oriental, étudié dans le mémoire de M. Comparetti. Ce groupe comprend la version grecque et une version espagnole, tandis que la version aménienne se rattache au nôtre.

2. Cet abrégé a été réimprimé, d'après l'édition de 1476 de la *Scala Celi* de Jean Petit, par M. Gœdeke *(Orient und Occident*, t. III, p. 402-421).

le nom d'*Historia Septem Sapientum*; 3° le poëme français publié par M. de Keller [1]; 4° le groupe de rédactions (une latine [2] et deux italiennes) que M. Mussafia a fort justement réunies sous le titre de *Versio Italica;* 5° les rédactions françaises en prose, elles-mêmes imparfaitement classées, dont Leroux de Lincy a imprimé un texte en entier et un autre en fragment. Je ne prétends pas résoudre ici les questions soulevées plus haut et classer définitivement les versions occidentales du *Roman des Sept Sages*; je me bornerai à rechercher les rapports des rédactions françaises entre elles et avec l'*Historia Septem Sapientum*.

I

Les rédactions françaises du *Roman des Sept Sages* se divisent du premier coup d'œil en deux groupes, suivant qu'elles sont en vers ou en prose. Le

1. *Li Romans des Sept Sages*..... herausgegeben von H. A. Keller. Tübingen, Fues, 1836. — J'ai trouvé dans un ms. de Chartres un long fragment de ce poëme (environ la moitié), et je compte en proposer prochainement une nouvelle édition à la *Société des Anciens Textes*.

2. Publiée par M. Mussafia dans ses *Beitræge zur Litteratur der Sieben weisen Meister*. Wien, Gerold, 1868.

poëme, publié depuis longtemps, ne s'est conservé en entier que dans un seul manuscrit [1]; les manuscrits qui contiennent des rédactions en prose sont au contraire très-nombreux. Ceux de Paris, qui ne sont pas moins de dix-neuf (quatorze à la Bibliothèque Nationale et cinq à l'Arsenal), ont été décrits par Leroux de Lincy en tête de son édition [2]; j'ai pu y joindre, grâce à l'obligeance de M. Ruellens, le savant bibliothécaire de Bruxelles, la notice de quatre manuscrits conservés en Belgique [3]; enfin, je dois à l'amitié de M. P. Meyer des renseignements suffisants sur un ms. de Cambridge [4]. Ce sont donc vingt-quatre manuscrits qu'il s'agit, non pas de classer rigoureusement (ce sera un travail assez long pour qui l'entreprendra), mais de distribuer en groupes provisoires. J'ai été précédé dans cet essai par MM. Gœdeke et Mussafia, et le travail de ce dernier est sans reproche; mais il n'a pu savoir des mss. que ce qu'en dit Leroux de Lincy, dont les indications ne sont pas

1. Voyez cependant la n. 1 de la page précédente.

2. Essai sur les fables indiennes..... par A. Loiseleur Deslongchamps, suivi du *Roman des Sept Sages de Rome* en prose, publié..... par Le Roux de Lincy. Paris, Techener, 1838.

3. Ce sont les nos 9245, 9433, 10171 et 11190 de la Bibliothèque royale de Bruxelles. M. Gœdeke et après lui M. Mussafia citent le ms. de Bruxelles 7417; cette indication s'appuie sur une note de Reiffenberg (*Phil. Mousket*, II, CLXXXV) : le ms. 7417 de la Bibliothèque de Bruxelles contient tout autre chose. Au reste, ce ms. rentrerait dans la classe à laquelle appartiennent déjà les quatre manuscrits conservés à Bruxelles; c'est bien probablement l'un d'eux.

4. Bibl. de l'Université, G g, I. 1.

toujours suffisantes et sont même parfois inexactes. Il est facile de les compléter à qui travaille à Paris [1].

Le ms. 5036, dont on lira le texte plus loin, forme à lui tout seul, comme on l'a déjà remarqué, une classe à part des autres. Il s'en distingue par l'ordre dans lequel il donne les récits, ordre qui se rapproche de celui de K (je désigne ainsi la version en vers publiée par M. de Keller), sans être absolument pareil. C'est ce que permet de constater la notice de Leroux de Lincy. Mais il n'indique pas ce qui fait le caractère tout particulier de la rédaction contenue dans ce manuscrit [2], c'est que cette rédaction est évidemment faite sur le texte en vers [3]. Il suffit de la lire pour s'apercevoir qu'on a sous les yeux une mise en prose, faite avec négligence, d'un texte en

1. Les mss. français de la Bibliothèque nationale ayant changé de numéros, je donne ici une concordance des numéros anciens, indiqués par Leroux de Lincy et conservés par MM. Gœdeke et Mussafia, avec les nouveaux :

	Nouv.	Anc.		Nouv.	Anc.
Fr.	93	6767	Fr.	5586	10024
	189	6849		19166	S. G. 1672
	573	7069		20040	S. G. 1659
	1421	7519		22548	La Val. 13
	1444	7534		22933	La Val. 48
	2137	7974		24431	Comp. 62
	5036	9675.3.		25545	N. D. 274 *bis*

2. Leroux de Lincy dit même, faute d'y avoir regardé d'assez près, que « cette rédaction est la même que celle du ms. 7974 (act. 2137). »

3. M. Gœdeke pose, au contraire, sans donner l'ombre d'une preuve, cette version comme la source du texte en vers.

vers. On y rencontre à chaque page des couples de vers rimés intacts ou presque intacts, et parfois même plusieurs de ces couples à la suite. Ainsi, p. 4 : « Et mauvaise est la nourriture puis qu'elle erre contre nature. Hellas! pour quoy fus je oncques née quant si malement suis demenée? Or suis je de si haut parage, et l'en me fait si grand outrage. » P. 9 : « Chacun doit son sens deffendre et a trestout le peuple apprendre; et qui plus a plus doit donner, et qui plus est fort plus doit porter. » P. 11 : « Puis que chatel vaut affiance, legiére en est la penitance. » *Ib.* : « Cellui doit bien la honte avoir qui la porchasse a son pouoir. » P. 12 : « Ung homme nommé Ypocras, qui pire estoit que Sathanas. » P. 14 : « On ne doit pas sa femme croire : elle a la coustume (et condition) au tonneirre qui admaine la grant orage qui en poy d'heure s'assouage. Amour de femme n'a durée, ce sachiez, non plus que rousée. » P. 17 : « Lors..... dit le sage Mauquidas : Seigneurs, ne vous merveilliez pas; voix et avoir et ambleure vont moult souvent contre nature..... Ne vous merveilliez se je suis tel que me voyez. » P. 18 : « Car homme est fol de bas parage qui prent femme de hault lignage. » Ces exemples suffisent; on peut en relever de pareils dans tout le cours de l'ouvrage; on remarquera toujours, d'ailleurs, comme pour ceux-ci, que la plupart se trouvent dans des passages qui contiennent des réflexions morales de l'auteur ou de ses personnages. Le style vif, populaire et pittoresque qui caractérise ces passages, les rendait difficiles à modifier, tandis que le

récit proprement dit se laissait plus aisément transformer et surtout abréger. — Si maintenant nous recherchons ces vers dans le texte de K, nous en retrouvons plusieurs (voy. v. 862-3 : *Diex! tant mar fui de haut parage Quant l'on me fait si grant hontaige;* — v. 1433-6 : *Cil ki plus a plus doit donner, Li fors hom doit grans fais porter; Ki set le sens sil doit aprendre, Environ lui au peuple entendre;* — v. 1627-8 : *Car cil doit bien la honte avoir Qui le porcache a son pooir;* — v. 2021-2 : *Vois et avoir et ambleure Si vont auques contre nature;* — v. 2123-4 : *Mais hom est fols de bas paraige Ki femme prent de grant linage).* D'autres ne se retrouvent pas dans notre texte en vers, comme les quatre premiers de la p. 4, les deux de la p. 12, les six de la p. 14. Ajoutons que l'ordre des récits n'est pas exactement le même dans D (notre manuscrit, où l'ancien poëme est *dérimé*) et dans K, et que la divergence atteint même souvent le fond de la narration. Il en résulte simplement ce fait que le poëme des *Sept Sages,* qui a été très-populaire, a subi beaucoup d'altérations et de remaniements, et a par conséquent existé dans des formes très-différentes. C'est ce qui ressort aussi de la comparaison du manuscrit de Chartres (voy. ci-dessus, p. III, n. 1) avec celui de Paris. D nous offre le reflet fidèle d'une récension du poëme qui ne nous est pas parvenue; ainsi il n'est pas sans intérêt pour la critique de ce texte, et c'est un des motifs qui m'ont engagé à le publier. Le récit tel qu'il le présente est d'ailleurs agréable, et, dans sa forme extrêmement

abrégée et rajeunie, il a su garder quelque chose de la saveur étrange et de la grâce archaïque du vieux poëme dont il dérive.

Une question que cette rédaction soulève est celle de la fidélité avec laquelle elle a suivi son original. Je ne parle pas des suppressions, mais des divergences et des additions qui se rencontrent au commencement et surtout à la fin. Le ms. K appelle Vespasien l'empereur auquel arrive la pénible aventure qui est le sujet du roman, et le fait régner à Constantinople, tandis que tous les autres textes le mettent à Rome et le nomment Dioclétien. Notre rédaction est d'accord avec K sur le lieu de la scène, mais elle se lance dans des fantaisies encore plus étranges en appelant son empereur, qui est en même temps roi de France, Marcomeris et en en faisant un fils de Priam. La rédaction en prose s'appuie-t-elle en ce point sur un texte en vers différent de K? Il est difficile de le dire, d'autant plus que le ms. de Chartres nous fait ici défaut; mais je suis peu porté à le croire. Je pense plutôt que le rédacteur a voulu supprimer toute l'introduction de V, fort étrangère d'ailleurs au récit, et a substitué aux noms de son original les premiers qui lui sont venus à la tête. — S'il a abrégé au début, il a beaucoup allongé à la fin. Le dénouement bref et sec de V ne le satisfaisait pas ; il en a composé un autre, qui se divise en deux parties : 1° combat judiciaire entre le jeune prince et le champion de l'impératrice; 2° tentative de l'impératrice pour échapper à la mort en abusant d'un « don » que l'empereur lui a accordé. Le premier de ces épisodes se retrouve dans d'autres

rédactions du roman (S, L); mais D ne le leur a pas emprunté : c'était un dénouement si conforme aux mœurs du temps et qui se trouve employé pour des cas analogues dans un si grand nombre de récits, qu'il se présentait naturellement à l'esprit; d'ailleurs, il est extrêmement différent dans D de ce qu'il est par exemple dans L (S est pareil, mais très-abrégé) : ici le prince combat lui-même, dans L il a un champion; ici le duel est interrompu par une trahison qui amène une bataille générale : cet épisode, évidemment imité de quelque chanson de geste, n'a aucun pendant dans L; le combat judiciaire est d'ailleurs proposé dans L par les barons de la cour, ici demandé par l'impératrice. — La seconde partie du dénouement de D, curieuse bien qu'évidemment fort altérée, paraît devoir son origine à une réminiscence plus ou moins vague du rédacteur; elle rappelle un conte populaire répandu chez divers peuples [1], et dont elle représente peut-être, en certains traits, une version française très-ancienne; au moins l'expression « toise », signifiant à la fois la mesure des bras étendus et ce qu'on peut entourer avec les bras, indique-t-elle une assez haute antiquité. Seulement dans le conte cette ruse ingénieuse est attribuée à une reine méconnue par son époux, et elle lui réussit, tandis que dans notre rédaction elle est présentée comme une nouvelle noirceur de la perfide impératrice, et elle est déjouée par la subtile distinction du prince. Il

1. Voy. Grimm, *Kindermærchen*, n° 94, et les rapprochements donnés en note.

ne serait pas impossible, après tout, que ce dénouement eût déjà été ajouté à un texte en vers; cependant il n'offre pas les traces de rimes qu'on peut relever ailleurs.

Quoi qu'il en soit, les textes K et D, auxquels nous pouvons joindre C (le ms. de Chartres), nous offrent des variantes d'une seule et même rédaction, que nous appellerons dorénavant V, la rédaction en vers. Voyons maintenant dans quel rapport elle est avec les manuscrits en prose autres que D.

Nous examinerons d'abord un premier groupe, représenté par les quatre manuscrits de la B. N. fr. 189, 1444, 19166 et 24431. C'est le texte de ce groupe que Leroux de Lincy a publié (d'après le ms. 19166). Si nous comparons cette rédaction à V, nous constatons que, tout en lui ressemblant beaucoup, elle en est parfaitement distincte. L'ordre des récits n'est pas exactement le même, du moins pour ceux de la reine; car ceux des Sages, comme dans V, se présentent dans l'ordre suivant : *Canis Medicus Puteus Tentamina Avis* (les deux derniers contes de V, *Vidua* et *Inclusa,* manquent ici); mais dans V la reine raconte d'abord *Arbor,* puis *Senescalcus,* puis *Aper,* puis, dans un ordre qui varie dans chacun des manuscrits [1], *Gaza, Roma* et *Sapientes,* et enfin

1. L'ordre est, dans K, *Roma Gaza Sapientes,* — dans C, *Gaza Roma Sapientes,* — dans D, *Sapientes Roma Gaza.* Je crois l'ordre de C le meilleur; on remarquera que *Roma* est en second dans C D, *Sapientes* en troisième dans C K.

Virgilius; dans les ms. de notre groupe (que nous appelons L), l'ordre est *Arbor Aper Gaza Senescalcus Virgilius Sapientes* [1], en sorte que les nos 1 et 6 sont seuls identiques; en outre, le conte 5 de V, *Roma,* est absent. La rédaction L n'a donc que onze des quatorze contes de V; il lui manque, en outre, celui que récite dans V le fils de l'empereur, *Vaticinium.* Cependant cette rédaction n'est pas aussi mutilée qu'elle en a l'air : deux des contes qui lui manquent, *Roma* et *Inclusa,* sont remplacés par deux autres, *Filia* et *Noverca.* Toutefois la narration reste boiteuse, puisque le septième sage n'a pas d'histoire à raconter.

Il est impossible de ne ne pas remarquer l'étroite parenté qui unit L à la rédaction latine conservée en abrégé dans la *Scala Celi* d'après le *Liber* (perdu) *de Septem Sapientibus.* L'ordre des contes est absolument identique pour les récits de la reine, et n'offre pour ceux des sages qu'une légère variante *(Tentamina Puteus* au lieu de *Puteus Tentamina);* ce qui est plus important, les contes *Roma* et *Inclusa* manquent également, et sont également remplacés par *Filia* et *Noverca.* Seulement le conte *Vidua* ne manque pas, en sorte que chaque sage raconte son histoire, et le jeune prince dit aussi la sienne à la fin du roman *(Vaticinium).* Si nous comparons S (la rédaction latine en question), L, et V dans les parties qui leur sont communes, nous trouvons aussi d'ordinaire un accord frappant entre les deux premières versions.

1. Je conserve les titres latins dûs à M. Gœdeke.

D'abord la scène est à Constantinople dans V, à Rome dans S L, où l'empereur est également Dioclétien; — dans *Arbor* le possesseur du pin est un duc dans V, un bourgeois dans S L; — dans *Canis* le combat du lévrier et du serpent a lieu dans une chambre d'après V, en plein air d'après S L; — Hippocrate, dans *Medicus,* tue son neveu avant d'être malade dans S L, étant déjà atteint de la maladie qui doit l'emporter dans V; — le roi et l'enfant de *Sapientes* s'appellent Hérode et Merlin dans S L, sont anonymes dans V, etc [1]. Nous pouvons donc regarder L comme appartenant à la même famille que S. Seulement il faut supposer que L n'a eu à sa disposition qu'une forme du *Liber de Septem Sapientibus* [2] qui était tronquée vers la fin, et qui, en outre, avait interverti l'ordre des deux histoires *Vidua* et *Noverca.* En effet, S et L marchent d'accord jusqu'à la sixième histoire de la reine, *Sapientes.* Dans S, le sixième sage raconte en réponse *Vidua,* la reine reprend l'avantage le lendemain en contant comme septième histoire *Filia,* et le septième sage réplique par *Noverca.* Le huitième jour arrive; le prince parle, et renvoie à sa belle-mère l'accusation dont elle l'a chargé. On décide de vider la querelle par champions; le champion *(pugil)* de l'impératrice est

1. Il y a quelques cas inverses, sur lesquels je me propose de revenir à une autre occasion, mais que je laisse ici de côté.

2. Je ne prétends pas dire par là que L soit traduit du latin, et que l'histoire des *Sept Sages* ait pénétré en Europe sous une forme latine. Je réserve ces questions. J'entends simplement que L représente une rédaction analogue à S, mais incomplète.

vaincu, et elle brûlée. Au retour, en attendant le repas, le fils conte la dernière histoire, *Vaticinium*. Dans L, en réponse à *Sapientes,* le sixième sage raconte *Noverca* et non *Vidua;* le lendemain l'impératrice, comme dans S, raconte *Filia,* mais le septième sage n'a pas d'histoire. Il se borne à annoncer que le prince parlera le lendemain, ce qui a lieu en effet. Il accuse sa belle-mère : des chevaliers se proposent des deux parts pour décider par un combat singulier qui a raison des deux; le chevalier de l'impératrice est vaincu, et elle est brûlée, après avoir avoué son crime : le prince ne raconte aucune histoire. Il faut supposer que l'auteur de L a suppléé à ce qui manquait à sa source par un souvenir plus ou moins précis de la fin qu'il n'avait pas sous les yeux, mais qu'il avait lue ou entendu raconter auparavant. Malgré la perte de *Vaticinium* et de *Vidua*, malgré les différences, pour le reste, de son récit et de celui de S, ces deux récits offrent trop de ressemblances [1] pour qu'on puisse regarder le second comme une invention pure, indépendante de l'autre. L est donc une variante de S, dans laquelle la fin est tronquée et refaite de souvenir.

S'il fallait s'en rapporter à la notice de Leroux de

1. Ainsi, dans S et dans L, l'empereur promet de ne pas voir sa femme dans la nuit qui suit le septième jour, et tient sa promesse;— l'impératrice a un songe symbolique qui lui prédit son sort; — l'enfant parle à ses gardiens avant de parler à son père; — le procès est vidé par le combat de deux champions, etc. — Aucun de ces traits ne se retrouve dans V (sauf le combat judiciaire dans D, qui, comme je l'ai dit, est tout à fait indépendant).

Lincy, comme ont dû le faire MM. Gœdeke et Mussafia, il existerait une forme de L plus complète, qui contiendrait *Vaticinium,* sinon *Vidua,* et qui serait ainsi intermédiaire entre S et le texte imprimé de L. Ce serait la rédaction contenue dans le ms. de la B. N. fr. 22933. Mais quand on examine ce ms., on arrive à un résultat bien différent. Il suit fidèlement L jusqu'au moment où le jeune prince va accuser sa marâtre. On lit à cet endroit dans L (p. 73) : « Il s'assiéent tuit, et li enfes commance sa parole et son dit. » Ce *dit,* c'est l'accusation portée contre sa marâtre. Mais le ms. 22933 continue tout autrement : « Et li barnages s'asit, et li valleiz commença a compter l'ordenance de son feit. — Sire, il fu jadis uns riches vavassors, » etc. C'est à dire qu'il a substitué à la fin de L celle du groupe A, dont je parlerai tout à l'heure : les mots : *Il fu jadis uns riches vavassors* commencent le récit *Vaticinium* dans A (publié en appendice par Leroux de Lincy; voy. p. 98). Le ms. 22933 ne quitte plus cette rédaction jusqu'à la fin. Ce ms. est donc un composé de L pour la partie la plus grande et de la fin de A. Nous verrons que des combinaisons de ce genre se présentent plus d'une fois dans les rédactions diverses de notre histoire.

Nous en trouvons une autre dans le ms. de l'Arsenal B. L. Fr. 245. Je ne puis m'expliquer la composition de ce texte qu'en admettant que le copiste avait à sa disposition un ms. de L fort endommagé vers la fin. Le conte *Filia* y manquait. Je mets en regard, à l'endroit critique, le ms. 19166 (Leroux de Lincy, p. 68) et le nôtre :

19166

Se vos ainsint ne le festes comme vos dites, si vos en puisse ainsint avenir comme il fist au preudomme de ville de sa fille. — Commant l'en avint il? fait li emperéres. — Ge le vos direi, fait ele.

(Suit l'histoire *Filia.)*

Or pensez a vostre norreture, et gardez qu'i ne vos aviegne ainsint. — Vos le verroiz bien, fet li emperéres, qu'il en sera au matin. La nuit passa et li jorz vint. Li emperéres apella ses sers : Alez, fait il, maintenant, et si pendez mon fill. Cil font son commandement, et le traient de la jeole et l'enmainent. Estes vos qu'ils ancontrent mestre Meron, etc.

Ars. 245, f° 53 r°.

Et si ainsy ne le faictes, ainsy vous en puist il advenir comme il fit au *roy Herodes. — Par foy, ce dist il, ce n'aviendra ja. Et l'emperière respondit : Dieu vous en gart. Atant passérent celle nuyt. Et quant ce fut au lendemain, l'empereur et sa femme furent levés, et les portes furent ouvertes, et le palais remply de barons.* L'empereur commande a ses sergens qu'ilz tirent son filz hors de la geole et l'alent destruire. Et ilz ainsy le firent, et le tirérent de la geole et l'enmainent. Et ainsy qu'ilz l'emmenoient, ilz rencontrent messire Meroux, etc.

La partie que j'ai imprimée en italique dans le texte emprunté au ms. de l'Arsenal paraît être de la fabrication du copiste, qui a remplacé l'histoire *Filia,* qui lui manquait, par une allusion à *Sapientes* raconté plus haut; peut-être cependant l'a-t-il supprimée parce qu'il la trouvait insipide, en quoi il n'avait pas tort. Mais ce qui est singulier, c'est que ce ms., une fois qu'il a rejoint L, le suit fidèlement jusqu'à la l. 2 de la p. 75; arrivé là, il le quitte et emprunte son dénouement à A. L'empereur adjure sa femme de dire la vérité, elle l'avoue, et le reste ressemble à ce qui termine A dans Leroux de Lincy, à partir de la dernière ligne de la p. 102; seulement la rédaction du ms. de l'Arsenal est plus délayée.

Les deux mss. B. N. Fr. 22933 et Ars. 245 doivent donc être éliminés de nos recherches comparatives; ils se rattachent à L, et n'ont emprunté à A l'un que les dernières lignes, l'autre que les dernières pa-

ges de son récit. Les quatre mss. déja mentionnés et les deux derniers appartiennent donc au groupe L. Ce groupe, qui ressemble étroitement à S, se pose bien nettement en face de V. Il va sans dire que nous chercherions en vain dans L des traces des vers de K, comme nous en avons trouvé dans D; il ne semble même pas qu'on puisse y trouver des traces de vers quelconques. Mais, à vrai dire, pour résoudre cette dernière question, il faudrait commencer par établir de L un texte critique, et c'est ce qui ne pourra se faire que par la comparaison méthodique non-seulement des mss. du groupe L, mais encore, comme on va le voir, de ceux bien plus nombreux du groupe A.

Ce groupe A, — que j'appelle ainsi parce qu'il a servi de base au texte italien publié par M. A. d'Ancona, — comprend à première vue les douze mss. suivants : B. N. Fr. 93, 1421, 2137, 5586, 20040, 22548, 25545, Brux. 9245, 9433, 10171, 11190, Cambr. Univ. *Gg*, *I. 1*. On en a une idée suffisante par la publication de Leroux de Lincy, qui a donné, d'après le ms. 2137, quelques variantes de la première partie et la seconde partie tout entière. Ce qui caractérise en effet la rédaction A, c'est de se diviser en deux parties très-distinctes, dont la première est textuellement d'accord avec L, et dont la seconde en diffère absolument. L'ordre même et le titre des récits rendent cette division saillante, comme le montre la liste suivante :

	L A	
	Introduction	
Nov. 1	*Arbor*	
1 *Sap.*	*Canis*	
Nov. 2	*Aper*	
2 *Sap.*	*Medicus*	
Nov. 3	*Gaza*	
3 *Sap.*	*Puteus*	
Nov. 4	*Senescalcus*	
4 *Sap.*	*Tentamina*	
Nov. 5	*Virgilius*	
5 *Sap.*	*Avis*	
Nov. 6	*Sapientes*	
	L	A
7 *Sap.*	*Noverca*	*Vidua*
Nov. 7	*Filia*	*Roma*
7 *Sap.*	+	*Inclusa*
Filius	+	*Vaticinium*
	Conclusion	Conclusion

La concordance entre L et A cesse en réalité un peu avant le récit du septième sage; elle s'arrête à la l. 19 de la p. 65 de Leroux de Lincy, après les mots : *les portes furent ouvertes*. Entre ces mots et les premiers de la seconde partie de A publiée par L. de Lincy, p. 79-103, il faut suppléer ceux-ci : « L'empereres commanda que l'on menast destruire

son fil »(ms. B. N. 2137). » A partir de cet endroit les deux rédactions sont absolument différentes.

Nous avons donc, dans A, deux parties distinctes, A^1 et A^2. A fait partie du groupe L, et le texte de L devra par conséquent être établi d'après les mss. de A aussi bien que d'après ceux de L. Mais qu'est-ce que le texte de A^2? Une comparaison rapide suffit pour établir qu'ici, comme dans D, nous avons à faire à une mise en prose de V. Tandis que dans A_1 nous ne trouvons aucune coïncidence textuelle avec K, à peine avons-nous commencé A^2, que nous remarquons l'accord le plus frappant. On peut s'en assurer en comparant le conte *Vidua* dans A (p. 80 et ss.) et dans K (v. 3680 et ss). Cet accord, qui est toujours intime sans être partout également étroit, se continue jusqu'à la fin. On ne peut songer à intervertir les rapports, c'est-à-dire à regarder la fin de K comme provenant de A^2 : d'abord par ce que plusieurs traits propresà K dans toute son étendue se remarquent dans A^2 et n'apparaissent pas dans A^1; ensuite et surtout parce que A^2, tout comme D, a conservé des groupes entiers de vers de l'original. Ces vers, comme ceux de D, se trouvent notamment dans les passages où les sages ou la reine se livrent à des réflexions et tirent la morale de leurs contes. Voici quelques passages qui mettront le fait sous les yeux du lecteur :

A	K
P. 86. Et pour celui Genus dit l'en jenvier un mois qui est devant fevrier.	2386 Pour ce[l] Genus dit l'e[n] genvier Le mois qui est devant fevrier.
Ib. Et je ferai uns engins [1] merveilleus pour espoanter les Sarrazins.	2396 Et je ferai uns grans engins Por espoenter Sarrazins.
Ib. Et dessus fist faire un mireoir qui resplendissoit contre le jour. Icil Genus se leva un matin, et se vesti moult bien de cel engin, et puis monta en la tour de Cressant, qu moult estoit haute.	2410 Desus fist faire un mireor Ki resplendit contre le jour. Cil sages se leva matin Et se vesti en cel engin, Puis monta en la tour Croisant, Qui assés fu et haute et grant.
P. 87. Lors dist uns hauz homs des paiens : Li diex des crestiens est annuit descenduz jus a terre pour sa gent secourre. Mar avons acointiée ceste guerre.	2422 Dist uns paiens : Li dex de sus Si est ennuit descendus jus Pour secorre sa gent en tierre : Mar acointames ceste guerre.
Ib. Autresi fêtes vous, sire : vous menez une autretele riote [3] comme cil qui joue a la pelote : quand il la tient, tantost la giete a son compaignon.	2434 Antressi serés vous, dans roi, Par cele foi que je vous doi. Vous menés autretel rihote Com cil qui jue a le pelote : Quant il le tient, tantost le rue A ses compaignons en le rue.

Il faut bien probablement expliquer ainsi la composition de A : l'écrivain qui a fait le ms. d'où sont dérivés tous ceux de cette famille a eu à sa disposition un texte de L incomplet, et, pour terminer le récit, il a puisé dans le poëme. Il n'est pas vraisemblable, en effet, que cet écrivain ait eu sous les yeux une mise en prose de V plus ancienne, analogue à D [4], et dans laquelle il aurait puisé au lieu de recourir directement à V. La seconde partie de A a été

1. L. de L. *un engin si m.*
2. L. de L. *a vous.*
3. L. de L. *note.*
4. Il ne saurait être question de faire dériver A^2 de D : la rédaction de D est beaucoup plus abrégée, et les vers conservés dans les deux textes avec leurs rimes ne sont pas les mêmes.

accommodée par le rédacteur, en certains points, de façon à ne pas faire trop disparate avec A[1]; ce qui a dû se faire plutôt par quelqu'un qui travaillait directement sur le texte en vers que par un copiste qui aurait eu devant lui un texte en prose tout rédigé.

Il me reste à dire un mot de deux manuscrits du groupe A sur lesquels on n'a eu jusqu'à présent que des renseignements inexacts et auxquels on a accordé une importance qu'ils n'ont pas. Le ms. Ars. B. L. Fr. 246, auquel, d'après Leroux de Lincy, manqueraient les quatre histoires *Avis, Sapientes, Vidua* et *Roma,* a été rangé par M. Gœdeke, à cause de ce fait, dans une classe à part. Il faut la supprimer, du moment qu'on reconnaît que la lacune de ce ms. est purement matérielle : il lui manque un cahier, arraché ou perdu anciennement. Cette lacune n'est pas d'ailleurs exactement telle que l'indique Leroux de Lincy : le troisième cahier (f° 24 v°) s'arrête au milieu de *Virgilius (Par Diu, sire, dient il, encore est ce noiens envers ce que nous savons; car nous avons songiet un si grant tresor;* cf. L, p. 52, l. 24), et le cinquième (f° 25 r°) commence au milieu de *Roma (Signour, dist il, la deffense n'est pas en moi, mais en Deu;* cf. A, p. 86, l. 16). Le quatrième cahier, qui manque, comprenait donc la fin de *Virgilius, Avis, Sapientes, Vidua,* et le commencement de *Roma.*

Le ms. Ars. B. L. Fr. 283 soulève des questions plus complexes, et on en a parlé avec plus d'inexactitude encore. Leroux de Lincy dit qu'il contient « le même nombre d'histoires » que le ms. 2137 (anc.

7974), c'est-à-dire que le type de la rédaction A ; ce seraient donc quinze histoires. Mais dans la liste numérotée qu'il en donne, il passe de 12 à 14, du sixième sage au septième, omettant par conséquent la septième histoire de la reine, *Roma*. M. Gœdeke a fondé sur cette omission de *Roma* la constitution d'une classe à part pour notre manuscrit ; M. Mussafia l'en a repris, et, se référant aux paroles expresses de Leroux de Lincy, a attribué à une simple faute d'impression l'omission de *Roma* dans la liste des contes. En réalité, il en est tout autrement. Leroux de Lincy, par une négligence ou une distraction que je ne m'explique pas, a, dans les deux cas, dans sa notice comme dans sa liste, représenté ce curieux manuscrit autrement qu'il n'est. Ce ms. suit fidèlement A jusqu'à la fin de *Vidua,* conté comme dans A par Jessé, mais ensuite, abandonnant A, il passe à L et le suit à partir de la p. 68, l. 3 de l'imprimé. Il fait donc raconter par la reine, *Filia* au lieu de *Roma* que donne ici A ; mais il n'est pas longtemps fidèle à L. Il le quitte, après ce récit, aux mots : *Et vous verrez bien que jo en ferai le matin* (L, p. 69, l. 10 : *Vos le verroiz bien qu'il en sera au matin),* et revient à A : *Par foi, dist l'emperiére, se vos l'ociez vos ferez que sages. Ore oiés de le desloial, Dex le confonde! qui tant set de barat et d'engin,* etc. (A, p. 88, l. 2 : *Or oez de la desloial, Diez la confonde! qui tant set de barat et d'engin,* etc.). L'accord se poursuit jusqu'à l'avant-dernière ligne de la p. 102 ; mais là, au lieu de terminer comme A par l'aveu de la dame et son supplice, le ms. revient

à L : *Et la dame respont : Sire, ne le creés mie; c'est un diable*, etc. (L, p. 74, l. 14), et emprunte à ce texte le récit du dénouement, avec le combat singulier qui manque dans A. Seulement, tandis que dans L, l'impératrice, une fois sur le bûcher, se borne à avouer son crime (L, p. 76), elle ajoute ici (après les mots : *Jo voi bien que Dex est droiturier et que je suis alée. Sire empereur, jo ai eumout grant tort envers vostre fil) :* « Et sachiez que jo quidai alsi avoir fait faire a vostre fil com fist jadis une marrastre a son fillastre. — Comment fu ço ? fait li emperéres. — Sire, et jo le vos dirai. Sire, il avint que uns chevaliers riches, etc. » Suit tout le conte *Noverca,* repris plus haut dans L (p. 65, l. dern.) et introduit ici de cette façon singulière. Après l'avoir dit, l'impératrice ajoute : « Ore, sire, ensi quidoie jo avoir fait de vostre fil, car jo savoie bien se il fust demorés en vie qu'il eust esté sires de l'empire de Romme après vos, et se jo l'eusse fait desfaire si eust estés oirs de la terre li enfes que jo eusse eu de vos, et por ce l'ai je fait. — Par mon chief, fait li emperéres, vos savés mout de malice, et bien vos estes meismes jugie. Et li fus estoit ja espris grans et fors, et li emperéres commande qu'ele soit ens jetée, et il salent icil qui costumier sont des gens destruyre, et prendent l'emperiére et le getérent el fu. Iluec ot sa desserte de sa grant traison. Li cors s'estent; tout fu finés; la dame ait ce qu'ele a deservi. Ensi vont a male fin cil qui traison porchacent, et Diex lor otroit ! Et li emperéres et ses fiex furent ensamble tant com il vesqui. Et après le pére tint li fiex l'empire.

Et Dex nos consaut! *Amen.* » On voit que, pour ces dernières lignes, le rédacteur de notre ms. est revenu au texte de A (p. 103). Son œuvre, au moins dans la dernière partie, est un travail de compilation où, ayant évidemment sous les yeux un ms. de L et un de A, il a tressé l'un des fils avec l'autre. Ce qu'il a de plus personnel est l'invention qui lui a permis de ne pas omettre *Noverca,* bien qu'il eût, d'après A, substitué *Vidua* à ce conte; il a au contraire, avec L, préféré *Filia* à *Roma,* et il a tout à fait laissé perdre ce dernier récit. Je ne pense pas, bien que je ne l'aie pas vérifié exactement, qu'on trouve dans la première partie du ms. des traces d'une combinaison semblable.

Ainsi nous avons classé vingt-et-un manuscrits : un, celui que je publie, forme une classe à part qui se rattache étroitement à V; quatre constituent la famille L, texte qui diffère sensiblement de V et qui offre des ressemblances frappantes avec le texte latin S; treize constituent la famille A, composée dans sa première partie d'un texte semblable à L, et dans sa seconde d'un texte tiré de V; enfin trois manuscrits (B. N. 22933, Ars. 245 et Ars. 283) nous offrent une combinaison de L et de A, combinaison restreinte d'ailleurs aux dernières pages, simple dans le premier de ces manuscrits, plus compliquée dans le second et surtout dans le troisième.

Il nous reste trois manuscrits à examiner, qui se distinguent à première vue de tous les autres et dont

Leroux de Lincy a déjà fait une classe à part : ce sont les mss. B. N. fr. 573, Ars. B. L. Fr. 232 et 233. Ces manuscrits ont cela de commun qu'ils donnent au roman le titre de *Histoire de la male* (ou *de la fausse) marrastre*, qu'ils appellent l'empereur Diocliseus et son fils Phiseus, qu'ils parlent dès le début de Marcus (ou Marques), fils de Caton, élevé avec le jeune prince, et surtout qu'ils contiennent six histoires qui leur sont propres en place de six qui leur manquent. J'appelle cette rédaction M. Elle se rattache étroitement à A dans les parties qui leur sont communes [1]; et comme A est le produit d'une combinaison qui n'a pu se faire deux fois, il résulte certainement de ce fait que M dérive de A. On ne peut, en effet, admettre l'inverse : il faudrait que A, s'il dérivait de M, eût exclu toutes les histoires propres à M pour aller en reprendre à leur place quatre dans L et trois dans S. D'ailleurs, la date récente du plus ancien ms. de M, l'interpolation par laquelle on prépare la suite du roman connu sous le nom de *Marques de Rome* [2], le style même de cette rédaction ne permet-

1. Il est vrai que pour plusieurs récits, qui sont semblables dans L et dans A, on pourrait en dire autant de L; mais M a en commun avec A *Vidua*, *Inclusa* et *Vaticinium*, qui manquent dans L.

2. Il est a remarquer que les mss. qui contiennent *Marques* n'ont pas cette interpolation ; mais elle n'en doit pas moins s'être produite pour la première fois dans un ms. qui contenait *Marques*. Ce ms., aujourd'hui perdu, a servi de base à M. Notons d'ailleurs que tous les mss. qui contiennent *Marques* appartiennent au groupe A.

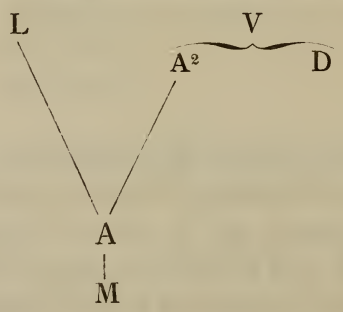
tent guère de la faire remonter au-delà de la fin du XIIIe siècle. Voici le tableau comparatif de M et de A :

	A M	
	Introduction	
Nov. 1	*Arbor*	
1 *Sap.*	*Canis*	
Nov. 2	*Aper*	
2 *Sap.*	*Medicus*	
Nov. 3	*Gaza*	
	A	M
3 *Sap.*	*Puteus*	*Avis*
Nov. 4	*Senescalcus*	*Filius*
4 *Sap.*	*Tentamina*	*Vidua*
Nov. 5	*Virgilius*	*Nutrix*
5 *Sap.*	*Avis*	*Antenor*
Nov. 6	*Sapientes*	*Spurius*
6 *Sap.*	*Vidua*	*Cardamum*
Nov. 7	*Roma*	*Assassinus*
	A M	
7 *Sap.*	*Inclusa*	
	Vaticinium	
	Conclusion	

Il manque donc à M six contes de A *(Puteus, Senescalcus, Tentamina, Virgilius, Sapientes, Roma)* qu'il a remplacés par six autres. Pourquoi? Le rédacteur de M a-t-il trouvé les contes en question peu intéressants et leur en a-t-il préféré d'autres? Ou bien a-t-il travaillé d'après un manuscrit gravement mutilé et a-t-il complété le récit comme il a pu? Je le crois;

car non-seulement les contes qu'il a insérés, sont loin de valoir les anciens et sont même extrêmement insignifiants, mais on voit qu'il s'est donné de la peine pour se les procurer : l'un d'eux, *l'exemple de*[*l*] *haquesin qui l'omme occist (Assassinus),* n'est même pas un conte; c'est un extrait d'une chronique d'outre-mer quelconque, où on décrit les moyens employés par le Vieux de la Montagne pour dresser ses sicaires. Les autres contes peuvent bien être de l'invention pure, excepté celui de *Nutrix*, fort altéré et presque inintelligible, mais qui a sans doute un fonds traditionnel. Il ne faut pas croire, comme semble le faire M. Gœdeke, que ces histoires, parce qu'elles ont pour la plupart leur scène en Orient, aient un rapport quelconque avec l'origine orientale du roman des *Sept Sages* [1].

Grâce aux recherches dont on vient de lire le sommaire, et qui sont, je pense, assurées dans leurs résultats essentiels, on peut classer ainsi les rédactions diverses du roman des *Sept Sages* en français :



1. M. Gœdeke, dans son tableau des rédactions des *Sept Sages*, appelle *Filia* la 4ᵉ histoire de la reine dans M. Outre que ce titre

On peut faire également rentrer dans cette classification plusieurs rédactions anciennes en langues étrangères : j'ai déjà dit que l'italienne publiée par M. d'Ancona provenait d'un ms. du groupe A; il en est de même des deux versions en vers anglais, publiées l'une par Weber [1], l'autre par M. Wright [2]. La version catalane, que vient d'imprimer M. Mussafia, se rattache au contraire au groupe L [3].

Grâce à cette première classification, nous nous trouvons donc en présence de quatre textes jusqu'à présent irréductibles l'un à l'autre : celui que nous a conservé en abrégé la *Scala Celi* (S), celui de L, celui de V et enfin le groupe de versions latines et italiennes que M. Mussafia a réunies sous la désignation commune de *Versio Italica* (I). La rédaction A, qui a une grande importance à cause de sa diffusion en France et hors de France, n'a aucune valeur pour l'étude des origines du roman des *Sept Sages,* puisqu'elle n'est qu'une combinaison de L et de V. A plus forte raison en est-il ainsi des textes qui dérivent de cette version, et parmi lesquels il faut ranger l'*Historia Septem Sapientum,* comme il me reste à le démontrer.

n'est pas exact, il a l'inconvénient de servir déjà à désigner une autre histoire, qui est dans L et S. Je pense que c'est une simple faute d'impression pour *Filius,* que je restitue.

1. *Metrical Romances of the thirteenth, fourteenth and fifteenth centuries....* Edinburgh, 1810, 3 vol. in-8°.

2. *The Seven Sages....* printed for the Percy Society. London, 1845, in-12; l'introduction, de 72 pages, a paru en 1846.

3. Voy. sur la source de cette version *Romania*, VI, 298.

II

L'*Historia Septem Sapientum,* étant écrite en latin et ayant été imprimée dès le xve siècle, doit à ces deux circonstances d'avoir attiré particulièrement l'attention des savants qui les premiers se sont occupés de ces recherches, et d'avoir été regardée comme la source des autres versions, écrites en langues vulgaires et plus tardivement connues. Telle est notamment l'opinion que Loiseleur-Deslongchamps a adoptée, sans même la discuter, comme point de départ de son analyse comparative des divers textes du roman des *Sept Sages* [1]. Les savants qui depuis lui, notamment en Angleterre et en Italie, ont abordé le même sujet à l'occasion des rédactions qu'ils publiaient, ne se sont pas écartés de ce système [2]. En Allemagne, M. de Keller n'a émis sur ce point aucune opinion ; M. Gœdeke, dans la classification trop

1. En outre, Loiseleur a introduit dans la science une confusion qui y a longtemps régné, en attribuant l'*Historia* à Jean, l'auteur du *Dolopathos*.

2. M. Comparetti aussi, dans son article si remarquable sur les *Sette Savj* publiés par M. d'Ancona, dit en passant que la plupart des versions occidentales dérivent de l'*Historia*. Je retrouve cette assertion dans le livre tout récent de M. B. ten Brink, *Geschichte der englischen Litteratur,* t. I, p. 223.

hâtive qu'il a donnée des rédactions occidentales, n'a pas laissé l'*Historia* au rang que lui avaient assigné les critiques antérieurs : il la confond parmi les dérivés de S, qu'il regarde comme l'œuvre primitive, mais il ne se prononce pas sur le rapport précis de H à S et aux autres versions; M. Mussafia, en redressant plusieurs erreurs de M. Gœdeke, a émis l'idée qu'il était prématuré d'essayer de classer les rédactions occidentales des *Sept Sages,* et qu'il fallait se borner à constituer des groupes sans prétendre en déterminer les rapports. Seul, à ma connaissance, mon père, dans un mémoire imprimé il y a huit ans [1], a dégagé nettement les rédactions françaises anciennes de la dépendance où on les avait tenues à l'égard du texte latin. Les raisons qu'il donne pour regarder ce dernier comme provenant de la tradition orale [2] et pour l'attribuer à quelque écolier étranger, Anglais sans doute, de l'Université de Paris, ne me paraissent pas convaincantes, mais il est certainement dans le vrai en déclarant que les textes en prose publiés par Leroux de Lincy n'ont point pour source

1. Voy. le *Bibliophile Français,* t. IV (1869), p. 69 et ss. La même idée avait été indiquée dans des leçons faites quelques années auparavant. Voy. la *Revue des Cours littéraires,* t. II (1864-5), p. 160.

2. Ou plutôt du souvenir des récits des jongleurs. Le texte latin me paraît suivre le français de trop près, dans plusieurs passages, pour provenir d'un simple souvenir de ce genre. Je doute, d'ailleurs, que les rédactions en prose aient été récitées sur les places et dans les rues. Bon pour le poëme, qui a un caractère bien plus populaire.

le texte latin de l'*Historia*. C'est ce que les observations suivantes mettront, je pense, hors de doute pour le lecteur.

Il n'y a, comme on vient de le voir, que trois groupes principaux de rédactions françaises, V, L et A. Or H (l'*Historia)* ne peut être rapproché de L, puisque L ne contient ni *Vidua,* ni *Roma,* ni *Inclusa,* ni *Vaticinium,* qui se trouvent dans H, et contient *Filia* et *Noverca,* que H ne connaît pas. Restent V et A : ces deux textes étant d'accord pour une partie, il faut la négliger; mais partout où V diffère de A, H est d'accord avec A et non avec V. Ainsi, — sans parler de la scène du récit et du nom du héros [1], — il s'agit, dans *Arbor,* d'un bourgeois dans A H, d'un duc dans V; — Hippocrate tue son neveu étant malade dans V, avant d'être malade dans A H; — l'enfant de *Sapientes,* anonyme dans V, s'appelle Merlin dans A H, etc [2]. Or, la composition de A, dont la

1. Il est vrai que dans A, comme dans L et S, c'est l'empereur qui s'appelle *Diocletien,* son fils étant anonyme, tandis que dans H *le fils* s'appelle *Diocletianus* et le père *Pontianus;* mais c'est un changement fait par H, et, en tout cas, nous sommes loin du *Vespasien* de V, du *Marcomiser* de D.

2. Cf. ci-dessus, p. XII. Il faut cependant noter un cas inverse pour le deuxième conte, *Canis.* J'ai fait remarquer ci-dessus que dans S L le combat du chien et du lévrier se passe en plein air, tandis que dans V il a lieu dans une chambre. Or, dans H bien qu'avec des circonstances différentes, c'est aussi dans l'intérieur (dans une salle, voy. ci-dessous, p. 76) que se livre la bataille. On ne doit voir là qu'une rencontre fortuite : H a modifié la donnée de son original par amour de la vraisemblance. — Une coïncidence plus embarrassante se remarque dans *Medicus :* le régime auquel

seconde partie est empruntée à V, comme je l'ai prouvé plus haut, s'est nécessairement faite en français : on ne peut donc songer à établir le rapport inverse, à regarder A comme traduit de H, et ainsi, en indiquant la rédaction française à laquelle H ressemble le plus, j'ai par là même démontré invinciblement que la rédaction latine était la traduction et non l'original de cette rédaction française [1].

Ceci une fois admis, il n'est pas sans intérêt de voir comment le traducteur latin a procédé. C'est une étude d'un autre genre que celle que j'ai poursuivie jusqu'ici, et je ne ferai que l'aborder très-brièvement. Elle ne mériterait guère d'être faite, vu le peu de valeur du travail de ce dernier rédacteur de notre vieux conte, sans le succès incomparable qu'il a obtenu. Elle peut se faire à l'aide de la traduction française de l'*Historia* aussi bien que du texte latin, et c'est ce qui m'a fait penser qu'une édition de cette traduction ancienne ne serait pas mal vue du public, d'autant que l'*Historia* elle-même est beaucoup citée, mais en réalité fort peu connue.

le neveu d'Hippocrate soumet le fils du roi de Hongrie consiste dans L A (p. 27) en *char de beuf*, dans H, comme dans V, en viande de bœuf *et eau*. Il n'est pas impossible que la rencontre soit fortuite ; on pourrait croire aussi qu'un ms. de A avait, comme V, cette addition : toutefois, ni les mss. que j'ai consultés, ni les imitations étrangères ne la connaissent.

1. Il faut remarquer que *Vidua* et *Vaticinium*, qui se retrouvent dans S, ressemblent dans H à A et non à S. *Vaticinium*, dans H comme dans A (et V), est raconté avant la décision du procès, tandis que dans S le prince le raconte après le supplice de la marâtre.

En général, le traducteur a suivi assez fidèlement son modèle, si ce n'est qu'il l'a partout notablement allongé; sa plus importante intervention consiste dans l'addition d'un nouveau conte, dans la fusion de deux autres en un, et dans le changement de morale qu'il a fait subir à un quatrième. On peut, je crois, se rendre compte de la marche qu'il a suivie dans ce triple changement. L'histoire de la femme enfermée dans une tour et enlevée au moyen d'un souterrain *(Inclusa)* est placée par A (naturellement d'accord avec V) dans la bouche d'un des sages, et sert à démontrer à l'empereur la malice des femmes. Le traducteur a trouvé, non sans raison, que ce conte se prêtait mieux à apprendre au souverain à se défier de ses amis en apparence les plus fidèles. Il paraît surtout avoir été frappé de la morale qu'en tire le sage, dans A, après l'avoir raconté : « Par la foi que je vous doi, sire emperiére, aussi ouvrez vous et de telle maniére. Cette fame vous argue, que vous la creez mieulx que vostre veue [1]. » Or, l'empereur ayant *vu* sa femme ensanglantée et les vêtements en lambeaux, tandis que son fils n'a jusqu'à présent rien dit ni fait pour se défendre, le sage est mal venu à lui adresser ce reproche. Au contraire, il est très-bien à sa place dans la bouche de l'impératrice, où notre traducteur l'a mis avec

1. C'est ici un des passages où A a conservé des vers intacts de V; cf. K, v. 4592 et ss. : *Autressi ouvrés vous, dans roi, Par cele foi que je vous doi ; Cele femme forment t'argue : Tu le crois miex que ta veue.*

quelque développement (voyez ci-dessous p. 148). — Une fois cette substitution opérée, la reine se trouvait avoir *huit* contes, et les sept sages seulement *six*. Le traducteur a remédié à ce double inconvénient : il a réuni en une seule *(Senescalcus-Roma)* deux des histoires de la marâtre, et il a ajouté à celles des sages un récit inconnu à son original, *Amatores,* qu'il a puisé à une source que je ne saurais pas indiquer. Ce récit, d'origine orientale, est au reste très-répandu dans la littérature du moyen âge, et une variante, fort différente d'ailleurs de la nôtre, se trouve même dans la version hébraïque du *Sindibâd,* source de notre roman des *Sept Sages*. Il est inutile de dire que cette coïncidence est purement fortuite : le traducteur hébreu et le traducteur latin ont ajouté indépendamment ce conte à ceux que leur fournissaient les ouvrages qu'ils traduisaient; le traducteur hébreu a introduit trois autres narrations de son chef [1], le traducteur latin en a encore inséré une. C'est le conte qu'on peut appeler *Amici,* variante de l'ancienne légende d'*Amis et Amile* [2], que la version latine a intercalé, assez mal à propos, dans *Vaticinium*. Cette histoire, racontée par le jeune prince quand tout le monde attend le dénoû-

1. Voy. Comparetti, *Ricerche*, etc., p. 15.

2. La source de H n'est pas le poëme français; ce n'est pas non plus le roman d'*Olivier de Castille et Artus d'Algarbe,* où se trouvent des aventures semblables. Le récit de H forme une version à part, qui pourrait n'être pas sans intérêt pour l'étude de la légende.

ment de la querelle entre lui et sa marâtre, paraît déjà dans le français un peu déplacée et passablement longue; mais on ne peut qu'admirer la patience que l'empereur et sa cour mettent à entendre l'interminable épisode dont le traducteur l'a accrue.

Les changements dans l'ordre des contes n'ont pas d'importance. Parmi les autres, voici les plus remarquables. On y reconnaîtra généralement la même tendance, le besoin de motiver et de circonstancier le récit. Dès le début, le traducteur ajoute le petit discours de la première femme de l'empereur à son lit de mort (p. 57). — Les noms des sages (p. 58) sont modifiés en partie, sans qu'on sache pourquoi: *Bancillas (Baucillas), Lentulus (Lentulles), Malquedrac (Malquidas), Craton (Chaton), Josephus (Jessé),* sont restés, bien qu'ils ne soient pas dans le même ordre; *Anxille* et *Meros* ont été remplacés par *Cleophas* et *Joachim.* — Le traducteur a voulu rendre plus claire la prophétie lue par les sages et le jeune prince dans les étoiles (p. 64), et il n'a réussi qu'à l'embrouiller absolument. — Une invention plus malheureuse encore est d'avoir fait *écrire* par le jeune prince (p. 69) sa réponse indignée aux propositions de sa belle-mère. Le vieux roman ne paraît pas songer à l'existence de l'écriture. Il est clair que si le prince peut écrire, il n'a aucune raison de ne pas employer ce moyen pour se justifier devant son père, au lieu de risquer d'être pendu chaque matin d'une semaine. — Dans le conte *Arbor,* le rédacteur de H a inventé les merveilleuses vertus du pin qu'on abat, et les malédictions que sa destruction attire au propriétaire de la part des pau-

vres; il ajoute aussi la circonstance, fort peu appropriée à l'intention du récit, que le jeune pin mourut quand on eut abattu le vieux [1]. — Dans *Canis,* il attribue au maître du chien, outre celui-ci, un faucon admirable, ce qui ne sert absolument de rien au récit [2]. — Dans *Aper,* il a emprunté à plus d'un conte populaire son début banal en racontant que le roi avait promis sa fille à qui tuerait le sanglier, terrible habitant de la forêt. Ce changement en a amené d'autres : ainsi le jeune homme, qui n'est pas venu dans le bois pour cueillir des fruits, n'en a pas, comme dans A, dans son giron, et cueille ceux de l'arbre même pour les jeter au sanglier [3]. — Dans *Puteus,* il est question des clefs enlevées par la femme sous le chevet de son mari [4], dont A ne parle pas; au lieu de dire qu'elle est malade, la femme feint d'avoir été mandée auprès

1. Ce trait se retrouve dans S.

2. Autre coïncidence : dans le *Dolopathos* aussi, le chevalier possède un chien *et un faucon;* à vrai dire, l'un de ces animaux de chasse appelait l'autre; d'ailleurs, le récit de H et celui du *Dolopathos* sont absolument différents, même en ce qui touche le faucon : dans H, celui-ci joue un certain rôle dans le combat (voy. ci-dessous, p. 77); dans le livre de Jean de Haute-Seille, il n'en joue aucun, mais il est tué, ainsi que le bon cheval du père, par celui-ci en même temps que le chien : invention absurde, que H ne connaît aucunement.

3. Ainsi H se rencontre avec la version, d'ailleurs fort différente, de V et de S : on comprend que cette circonstance n'a aucune portée.

4. Il est aussi question de ces clefs dans le *Dolopathos*, et on peut trouver invraisemblable une rencontre fortuite. Je croirais volontiers que notre traducteur avait lu ce conte dans la *Disciplina Clericalis,* où il figure, et que ce trait du récit de Pierre Alfonse lui était vaguement resté dans la mémoire.

de sa mère mourante; notre traducteur a voulu enchérir sur son original en rapportant le testament hypocrite qu'elle fait avant de se jeter dans le puits. — Pour le même motif, c'est-à-dire pour faire mieux ressortir la morale du récit, il montre, dans *Gaza,* le fils acceptant sans hésiter le conseil de couper la tête de son père, tandis que, dans A, il ressent d'abord de l'horreur pour cette action. — Je ne devine pas pourquoi, dans *Avis,* il a supprimé le maillet et le flambeau qui imitent le tonnerre et les éclairs, et n'a gardé que le sable et l'eau qui représentent la grêle et la pluie. — Dans *Sapientes,* conté par l'impératrice, celle-ci attribue assez naturellement à la femme de l'empereur Hérode le bon conseil qui doit aboutir à sa guérison; la rencontre des sages avec Merlin est autrement décrite. — Les modifications apportées à *Tentamina* sont insignifiantes. — Dans *Virgilius,* nous en remarquons au contraire une qui pourrait paraître offrir la forme primitive du récit, si nous ne connaissions pas d'ailleurs la place qu'il faut assigner à H. Au « miroir » merveilleux que toutes les autres versions font construire par Virgile pour le salut des Romains, H substitue une tour garnie d'images représentant les provinces, etc. (voy. ci-dessous, p. 115). Or, cette description correspond beaucoup mieux que l'autre à l'ancienne légende de la *Salvatio Romae* (voy. Comparetti, *Virgilio nel medio evo,* t. II, p. 69 et ss.). Mais c'est précisément parce que cette légende était très-répandue qu'elle s'est présentée au souvenir du traducteur latin, qui l'a insérée dans le récit en place de la version que lui offrait son

original. — Dans *Medicus,* le rédacteur de H a fourni une nouvelle preuve de son instruction, en donnant au neveu d'Hippocrate, anonyme jusqu'à lui, le nom de Galien. — J'ai dit pourquoi H avait réuni *Senescalcus* et *Roma;* pour faire que *Roma* s'appliquât mieux à persuader l'empereur de ce que veut sa femme, le traducteur latin a supposé que les sages de Rome arrêtaient le roi assiégeant *par leurs discours,* tandis que A, d'accord avec V, raconte qu'ils défendaient matériellement la ville. — Le conte *Amatores,* ajouté par H, semble rapporté de mémoire; le rédacteur aura ajouté le dénouement, qui n'a aucun rapport avec la première partie et ne se trouve dans aucune variante de ce conte répandu, mais qui lui était nécessaire pour adapter le récit à son plan. — Le conte *Inclusa* ayant été mis dans la bouche de la reine, il a fallu en changer plusieurs circonstances, rendre l'amant plus noir, et insister sur la répugnance avec laquelle la reine lui cède. — Dans *Vidua,* les formes antérieures du roman avaient déjà ajouté au récit primitif, tel que nous le connaissons par Pétrone, la blessure portée par la veuve au cadavre de son mari : notre traducteur a voulu enchérir encore, et il raconte qu'après lui avoir brisé les dents, elle lui a coupé les *genitifs,* raffinement puéril et barbare; de même, le chevalier pour qui elle a commis ces actes odieux ne se contente pas, comme dans A, de l'éconduire : il la tue. — Quelques circonstances sans importance sont modifiées dans *Vaticinium;* mais le changement le plus grave est, comme on l'a déjà vu, l'interpolation d'*Amici.* — Quant au dénouement de ce

long drame à tiroirs, le traducteur a cru le rendre plus intéressant et plus moral en ajoutant à la faute de l'impératrice envers son beau-fils un autre crime, son adultère habituel avec un *ribaud* habillé en femme. Le fonds de cette addition malencontreuse n'est pas d'ailleurs de son invention : il l'a prise dans le roman de *Merlin,* en l'adoucissant toutefois un peu; car ce n'est pas un seul *ribaud* que Merlin sait découvrir parmi les femmes de l'épouse de Jules-César, ce sont les douze chambrières de l'impératrice qui sont des hommes travestis [1]. — Notre traducteur a ainsi donné au jugement qui condamne l'impératrice un motif de plus; quant à l'exécution, il se borne à l'indiquer; il ne la raconte pas, et termine par quelques mots sur la mort de l'empereur et l'heureux règne de son fils.

Un des traits caractéristiques de l'*Historia,* c'est d'insister plus que l'original suivi par l'auteur sur la morale à tirer de chaque conte, et d'en présenter volontiers l'application sous une forme allégorique. Par là, cet ouvrage rappelle les *Gesta Romanorum*, ce singulier recueil où des histoires de toute provenance sont munies d'une moralisation plus ou moins

1. Voyez sur ce récit et les rapprochements auxquels il prête les articles de MM. Liebrecht et Benfey, *Orient und Occident,* t. I, p. 341 et ss. Cette histoire a passé, sous forme de nouvelle, dans le recueil de Nicolas de Troyes, le *Grand Parangon des nouvelles nouvelles,* où elle est la CXXIVe du second volume, le seul conservé : Mabille ne l'a pas admise dans le choix qu'il a publié dans la Bibliothèque elzévirienne (1869); mais il l'avait imprimée dans une première publication, parue à Bruxelles et Paris en 1862 ; elle y porte le nº LXII : c'est un extrait textuel du roman.

mystique. L'affinité qui existe entre les deux livres a amené leur réunion matérielle : un grand nombre des manuscrits des *Gesta* ont inséré dans cette compilation l'*Historia* toute entière ; toutefois il ne faudrait pas en conclure que l'*Historia* est antérieure aux *Gesta*. Les plus anciens manuscrits des *Gesta* ne contiennent pas cette interpolation, tandis que le début de l'*Historia* paraît bien imité de celui qu'ont reçu presque toutes les histoires recueillies dans les *Gesta;* elles commencent, sauf le nom de l'empereur qui varie, par la même formule qui se lit au début de notre rédaction latine : *Pontianus regnavit* [1], etc. Or, M. Oesterley a établi d'une façon extrêmement probable [2] que les *Gesta Romanorum* ont été composés en Angleterre vers la fin du XIIIe siècle. Le plus ancien manuscrit daté des *Gesta* qui contienne un extrait de l'*Historia* est de 1377 (voy. Oesterley, p. 85) [3] : c'est donc avant cette date qu'il faut placer la composition de notre version latine; je pense qu'en la mettant vers 1330, nous ne serons pas éloignés de la vérité.

Les manuscrits n'en sont pas nombreux : on en connaissait depuis longtemps deux , un à Paris (lat. 8506), l'autre à Berlin [4]; M. Oesterley en a si-

1. Je croirais même volontiers que le nom de *Pontianus* a été substitué à celui de *Diocletianus* parce que déjà une histoire des *Gesta* commençait par *Diocletianus regnavit.*

2. Voyez les prolégomènes de son édition (Berlin, 1872).

3. Un autre est de 1394 (p. 100); un autre est donné simplement comme du XIVe siècle (p. 89).

4. Voy. Keller, *Li romans*, etc., p. 31.

gnalé quatre autres, à Vienne (p. 132), à Munich (p. 174), à Colmar (p. 175) et à Rome (p. 185), réunis à des copies des *Gesta Romanorum*. Tous sont du xve siècle. Il faut y joindre les extraits insérés dans un grand nombre de mss. des *Gesta*, comme on vient de le voir.

L'*Historia*, ayant pour base la rédaction française A, doit avoir été composée en France. On pourrait croire cependant que le traducteur a suivi une des deux versions anglaises en vers et a par conséquent travaillé en Angleterre. Des raisons qu'il serait fastidieux de déduire rendent cette supposition inadmissible. On remarquera d'ailleurs que les mss. anglais des *Gesta* ne connaissent pas l'intercalation empruntée à l'*Historia*, et qu'on n'a pas signalé de mss. de l'*Historia* en Angleterre. On serait plus porté à chercher en Allemagne la patrie de notre traducteur; mais avant les versions qui ont été faites de son ouvrage, l'Allemagne ne possédait aucune rédaction des *Sept Sages* et n'a pu, par conséquent, lui fournir son original.

Pour les éditions qu'a eues l'*Historia* au xve siècle, je renvoie aux ouvrages de bibliographie. La plus ancienne paraît être de 1472; il y en eut encore quelques-unes dans les dernières années du xve siècle, puis il n'y en eut plus [1]. Mais ces éditions

1. Il faut cependant joindre à ces éditions celles de la *Calumnia novercalis*, qui n'est que le même texte avec des changements de noms et la suppression de tout ce qui est chrétien. Le *Ludus Astrei regis*, du jurisconsulte allemand Modius, est un autre *rifacimento*, traduit de la version allemande de l'*Historia*.

n'en eurent pas moins une grande importance, à cause des traductions qu'elles suscitèrent en diverses langues : la plus ancienne paraît être l'allemande, imprimée à Augsbourg en 1473 (voy. Brunet); vient ensuite la hollandaise, composée en 1479, imprimée en 1480 et encore aujourd'hui populaire sous une forme rajeunie [1]. La traduction française fut imprimée pour la première fois à Genève en 1492 : c'est cette édition que j'ai reproduite. Des versions en anglais, en espagnol, en gallois, en islandais, en suédois, en danois, en polonais, en russe, en hongrois, parurent successivement, faites directement ou indirectement sur la latine. La version arménienne, exécutée au XVIIe siècle, a été faite sur le latin ou sur le français et a elle-même servi d'original à une traduction russe moderne [2].

La traduction française est faite avec une grande fidélité et peut remplacer l'original pour la comparaison des textes. La langue en est parfois embarrassée et offre certaines particularités bizarres [3], mais

1. Keller, *Dyocletianus Leben* (Quedlinburg, 1841), p. 35.

2. Voy. l'article de M. Lerch : *Ueber eine armenische Bearbeitung der sieben weisen Meister (Orient und Occident*, t. II, p. 369). Ce texte, d'après l'analyse de M. Lerch, contient une petite introduction sur l'histoire antérieure de l'empereur *(Phomianus)*, que je n'ai pas retrouvée ailleurs. Il a été traduit en russe en 1847 ; le traducteur ignorait que cette histoire, d'après une version polonaise faite sur le latin, existait déjà en russe.

3. Tel est l'emploi fréquent de la locution *plût à Dieu*, suivie du verbe à l'indicatif avec *ne*. D'autres traits encore font soupçonner dans le traducteur un étranger, tout au moins un Suisse. Il y a eu vers la fin du XVe siècle, à Genève et dans le canton de Vaud, une

en somme elle se laisse lire et n'a pas trop les allures pesantes qui alors marquaient presque toutes les traductions. Le traducteur n'a ajouté de son crû que sa courte préface et l'*Epilogacion des notables* par laquelle il termine; il a aussi divisé l'ouvrage en livres et chapitres, et a mis à chaque chapitre sa rubrique, ce qui paraissait à tous les auteurs de son temps un travail aussi méritoire que nécessaire. Je n'ai pas comparé tout du long sa version à l'original; il semble, à en juger par une phrase de sa préface, qu'il n'était pas bien sûr d'avoir toujours parfaitement rendu le latin, et il est possible en effet qu'il ait fait quelques contre-sens; mais en général, et dans les passages où je l'ai contrôlé, sa traduction est exacte de fait autant que d'intention [1]. Je l'ai reproduite sans changement, en me bornant à corriger les fautes d'impression de l'original : il faut y joindre les singulières fautes d'orthographe, attestant que l'auteur ou l'imprimeur ne prononçait pas les consonnes finales dans le cours de la phrase, et que j'ai fait disparaître quand elles troublaient le sens en donnant de fausses formes aux noms et aux verbes. On les trouvera réunies à la fin du volume.

J'espère avoir établi dans les pages qu'on vient

activité de production assez curieuse, et intimement associée aux débuts de l'imprimerie : c'est alors que le français de France s'est introduit comme langue littéraire.

1. Il a supprimé à la fin, je ne sais pourquoi, une phrase où il est parlé du dévouement des sages à leur élève, et il a ajouté la dernière phrase (p. 200), relative à la mort de celui-ci.

de lire la vraie relation des rédactions françaises des *Sept Sages* entre elles, ainsi que la composition récente de l'*Historia septem Sapientum* et sa dépendance de la rédaction française A, elle-même issue de L et V combinés. Il resterait à rechercher les rapports de S, I, L et V : c'est un travail d'un autre genre, beaucoup plus délicat et plus compliqué, et que j'essaierai d'aborder dans une autre publication. Quel que soit le jugement des critiques sur le résultat de mes recherches, ils me sauront gré d'avoir mis sous leurs yeux deux nouveaux textes de cette histoire si souvent et si diversement contée. Ces textes offrent d'ailleurs au public une lecture facile, qui ne demande pas d'explications spéciales, et qui n'est pas dénuée d'agrément, sans parler de l'intérêt qui s'attache à une œuvre si extraordinairement répandue.

Paris, 30 avril 1877.

SIGLES EMPLOYÉS POUR LES DIFFÉRENTES RÉDACTIONS.

A — Rédaction en prose imprimée en partie par Leroux de Lincy, source de la version italienne publiée par M. d'Ancona et des versions anglaises.

C — Ms. de Chartres, en vers.

D — Rédaction *dérimée,* publiée ci-après.

H — *Historia Septem Sapientum,* et traduction française publiée ci-après.

I — *Versio Italica.*

K — Texte en vers, publié par Keller.

L — Rédaction en prose, publiée par Leroux de Lincy

M — Rédaction de la *Male Marastre.*

S — *Liber de Septem Sapientibus,* conservé en abrégé dans la *Scala Celi.*

V — Rédaction en vers français, comprenant K, C et D.

LES SEPT SAGES DE ROME

Jadis après la destruction de Troye la grant fut par une nourrice saulvé Marcomeris filz de Priamus et frére de Paris, et fut par ladicte nourrice aporté à Romme et depuis en Constantinopole, et luy venu en eage et en estat de discrecion obtint l'empire de Romme et de Constantinopole, et fut roy de France, et print par mariage la fille du roy de Cartage, qui moult estoit noble dame, sage et de bon gouvernement; et durant leur mariage eulrent ung filz de belle venue; et lui estant de l'eage de sept ans ou environ la dame alla de vie a trespas; après le trespassement de laquelle ledit empreur et roy manda en Constantinopole ou il estoit les sept sages de Romme, c'est assavoir Bencilas, Lentulus, Cathon, Mauquidas, Gessé, Aussire, Meros. Ausquelz VII. sages il bailla sondit filz pour aprendre les VII. ars, lesquelz se submirent de lui aprendre tout, c'est assavoir : ledit Bencilas en VII. ans, ledit Lentulus en six ans, ledit Cathon en V. ans, ledit Mauquidas en quatre ans, ledit Gessé en III. ans, ledit Aussire en II. ans et ledit Meros en ung an; et l'enmenérent a Romme, et proffita moult es ars. Et ce pendant ledit Marcomeris son pére se remaria a une dame felonnesse et de male et mervilleuse voulenté, laquelle estant avec ledit empereur estoient souvent apportées nouvelles dudit filz et de son bon sens et cler-

gie, qui ne plaisoit pas a la dame, et dès lors conceut hayne contre luy, tant pour le bien qu'elle en avoit oy dire que pour le plaisir que le pére y prenoit. Et afin de luy nuyre en conspirant et machinant a la destruction ou deshonneur du filz, induit le pére a le mander et faire venir en disant par faintise qu'il estoit entre ces clers comme une beste, et bien reclus, sans aprendre aucune noblesse de chevalerie ne de courtoisie, et que mieulx vauldroit s'il estoit a la court. Et tant en dit et pourchassa la dame que l'empereur manda son filz et les VII. maistres. Et quant ilz en eulrent les nouvelles, si s'assamblérent les VII. maistres en ung jardin pour adviser qu'ilz avoient a faire et pour examiner l'enfant sçavoir s'il estoit suffisant et bien aprins. Et ainsi qu'ilz parloient ensamble en ce jardin, Bencillas regarda au ciel et vit en la lune qui estoit belle et clére et le ciel bien cler et purifié que sans faulte s'ilz aloient devers l'empereur l'enfant pourroit dire telle chose dont lui et eulx perderoient la vie. Et en telle vision et opinion furent concordans, et sur ces termes mandérent l'enfant et le firent regarder au ciel pour sçavoir qu'il lui sambloit de la disposicion, lequel en dit autant que les maistres avoient fait, et oultre leur dist : « Ne voyez vous, » dit il, « en celle petite estoille qui tant est clére que se je me pouoie tenir de parler par VII. jours ne de touchier femme ne homme par acolemens ne baisiers, que je respiteroie de mort et vous et moy? » A la parolle et opinion duquel ilz se condescendirent, et sur ces termes partirent de Romme, et tindrent leur chemin vers Constantinopole tant qu'ilz vindrent es forbours ou ilz se logérent, et la appointérent que les VII. maistres demourroient illec et l'enfant avec tous ses aultres gens s'en yroit en la ville devant l'empereur son pére, et de lors en avant ne parleroit jusques a VII. jours ne n'acoleroit ne baiseroit homme ne femme. Et ainsi fut fait. Et quant les nouvelles furent par la cité de la venue et aproche-

ment de l'enfant, l'empereur, chevaliers et bourgois montérent a cheval, si alérent les processions a l'encontre, les rues furent tendues et couvertes et estramées de jonc et de pyment, et pos plains de carbons ardans et d'enchens pour mieulx flairer. Les menestreurs faisoient leur debvoir, dames et damoiselles faisoient danses, et generalement chacun faisoit grant joye, qui puis fut convertie a grant douleur ; car quant l'empereur vit et cognut son filz, il approche de lui pour l'acoler et baiser, mais le filz se tourna de l'autre part et le refusa, ne oncques ne parla, dont l'empereur et tous ceulx qui la estoient menérent si grant doeul et desconfort que merveilles estoit. Et en ce point se trayt l'empereur en son palays et son filz après. Et lors vint avant l'emperiére, et dist que l'en lui baillast le filz, et elle se faisoit forte qu'elle lui diroit tant d'un et d'aultre qu'il ne se sçaroit deffendre qu'il ne parlast. A quoy l'empereur s'accorda. Adoncques l'emperiére emmena le filz en sa chambre et le fist seoir auprès d'elle sur une couche et fist reculer et aller hors de sa chambre dames et damoiselles et aultres gens qui la estoient; et lors elle, entreprise de concupiscence charnelle et voulenté libidineuse pour la beaulté de l'enfant, lui commença a dire en telle maniére : « Beau filz, » dist elle, « il a ung an que je suis avec le roy vostre pére, mais de verité n'oult il encores oncques ma compaignie, car je m'en suis tousjours gardée par sorcerie et par science que j'ay aprise, et je l'ay fait pour le bien, debonnaireté et cortoisie que j'ay oy plusieurs fois dire et reciter de vostre personne, et pour ce desiroie et convoitoie la vostre amour sur toute riens, et si vous dy que je suis femme de hault parage et grandement heritée et enlignagée. Je considére, » dist elle, « que vostre pére est tout viel et canu et a trop vescu ; et pour ce se vous voulez je l'empoysonneray et feray mourir, et puis vous me prendrez a femme et ainsi avrez et possiderez la terre et la seignourie et serez au dessus dont vous estes au dessoubz. »

Mais ce nonobstant l'enfant de bonne voulenté ne parla oncques mot, combien qu'il fist samblant de grant maltalent. Et quant la dame vit sa constance et fermeté et que pour chose qu'elle luy offrit il ne faisoit samblant d'esbahissement, adoncques elle, soy voyant escondite, se print a escrier conme femme esragée, et a derompre et deschirer son visage a ses deux mains en criant : « Aide, vierge Marie, voelle moy garder d'estre deshonnourée et honnie! »

L'empereur oyant ceste clameur entra en la chambre a compaignie de pleuseurs gens, a l'encontre duquel se drecha l'enfant en soy enclinant et humiliant; et lui voyant la dame ainsi sanglante et deschirée par le visage lui demanda que c'estoit et qui ce lui avoit fait. Laquelle respondit que son filz la vouloit efforcier et vergonder, et lui avoit monstré par signes que elle occisist l'empereur et que il la prendroit a femme. Disant oultre ladite dame a l'empereur : « Sire, » dist elle, « vous faisiez si grant loz de sa mére et disiez qu'elle estoit si courtoise et si vaillant, mais de verité elle estoit putain prouvée; car oncques cestui vous n'engendrastes, et mauvaise est la nourreture puis qu'elle erre contre nature. Hellas! pourquoy fus je oncques née, quant si malement suis demenée? Or suis je de si hault parage, et l'en me fait si grant hontage. » En ces complaintes et lamentacions elle requist a l'empereur estre vengée et ceste honte reparée, et obtemperant a sa requeste l'empereur, pensant qu'elle dist verité, comme esmeu et mal content, commanda son filz estre prins et mené en jugement sans estre de riens espargnié. Lequel enfant soy voyant en ce dangier commencha a plourer tendrement, mais pour mourir n'eust parlé. Et lui estant en jugement furent les juges en difficulté de le condempner sans le oyr, et demourérent de opinion de sourseoir le jugement jusques a l'endemain, esperant que ce pendant il parleroit, a laquelle opinion l'empereur mist son consentement.

L'endemain au plus matin l'emperiére s'adrecha devant son seigneur et le blasma fort du retardement du jugement de l'enfant, et lui mist avant ung exemple servant a son intencion, et dist en ceste maniere : « Il fut, » dist elle, « jadis ung duc, grant et puissant seigneur, lequel en la court d'un sien hostel avoit ung moult bel arbre nommé pin, le plus grant et le plus large qu'on peust trouver, et la dessoubz tres volentiers et souvent se seoit le duc et y prenoit son esbatement, et pour ce le fist clorre de mur et garder chiérement, et a ce tiltre fut appellé le pin royal. Une fois entre les aultres que le duc estoit la, il apparut sourdre de terre de la rachine du pin ung beau petit jeune pinel, et pour sa crescence fist le duc couper a cel endroit les branches du grant pin qui l'ombroioyent, tant qu'il en fist oster pluseurs chartées, et tellement que icellui grant pin commencha a decliner et mortifier, et en la fin le fist le duc couper et mettre en piéces. Ainsi surmonta et creust le jeune pinel, qui mist a neant le grant qui tant estoit bel et parcreu. Tout ainsi, » dist elle, « sera il de vous, sire empereur, car sans doubte vostre filz vous veult surmonter et porter couronne en vostre vivant. » Et lors l'empereur tout courrouché et plain de ire ordonna de faire mourir son enfant, et commanda a ses sergens qu'il feust mis a mort.

Le premier exemple par la dame (ARBOR)

Et sur ces termes vint et arriva Bencilas, premier maistre de l'enfant, car au departement de luy et de ses maistres avoit esté appointé entre eulx que chascun jour jusques a VII. jours en vendroit ung a Constantinopole qui trouveroit occasion de respiter l'enfant de mort se l'en le vouloit mal mettre. Et ledit Bencilas doncques ainsi venu se adrecha devers l'empereur, mais il avoit paravant veu l'enfant, qui se enclina devers luy et lui joingny les mains ainsi comme en requerant ayde, auquel Bencilas l'empereur compta comment le cas s'estoit porte de l'enfant et de la dame. A quoy Bencilas respondit que ce ne devoit il pas croire, et que s'il faisoit mou-

La responce Bencillas contre la premiére adventure (CANIS)

rir l'enfant, il lui en pourroit advenir ainsi comme il advint au chevalier qui a tort occist son levrier, laquelle adventure Bencilas lui compta par tel moyen que l'enfant fut respité jusques a l'endemain. Et lors dit Bencilas en ceste maniére : « Il fut jadis a Romme ung chevalier moult riche et de hault parage qui avoit espousé une dame courtoise et sage, et s'entre aymoient loyalment, et toutesvoies en IX. ans qu'ilz avoient esté ensamble par mariage n'avoient eu nul enfant. Advint que au Xe an la dame fut enchainte d'un filz dont elle enfanta, si y oult grant joye demenée non pas seulement entre le pére et la mére, mais generalment par toute Romme, car moult estoient le chevalier et la dame honnorez, chieris et aymez par leur bonté et vaillance. Ilz firent l'enfant alaiter et nourrir et gouverner par trois femmes qui n'avoient aultre charge, et si chiérement et soingneusement estoit pensé que l'en ne pouoit plus. Il y avoit lors de coustume a Romme de faire une feste solennelle a Penthecostes, laquelle en ceste saison fut faitte, et après midi que tous eulrent mengé ensamble et qu'ilz furent lyez, joyeulx et resbaudis, se advisérent pour eulx solacier et deduire qu'il y avoit ung ours en l'ostel du chevalier, et que il seroit bon de lui demander et requerre pour habandonner a estre bethé et vené selon la coustume, laquelle chose fut ainsi faitte et ottroye par le chevalier. Lequel chevalier et la dame sa femme avec toute la baronnie de Romme s'en allérent aux prez hors des murs de Romme et enchargérent iceulx chevalier et dame tresespecialment aux trois nourrices la garde du petit enfant. Et pour ce aussi qu'il y avoit en l'ostel ung beau jeune levrier de l'aage de cincq mois ou environ leur enchargérent qu'ilz le meissent hors et qu'il feust bien gardé. Et en ce point s'en allérent a la chasse le chevalier et la dame et toutes les gens, si non les trois nourrices. Or est assavoir que l'ostel du chevalier estoit au plus près et joingnant des murs de Romme, a l'endroit ou se devoit

faire la chasse, dedens lesquelz murs qui grans estoient et anciens avoit une serpente de mervilleuse force et grandeur qui pluseurs foiz par temps de vainnes ou de mouvemens de terre avoit este veue yssir de sa caverne. Le chevalier et la dame et tous leurs gens ainsi partis de l'ostel pour aller a la chasse de l'ours, demourérent les nourrices pour l'enfant : l'une le baigna, l'autre le coucha et l'autre l'alaitta. Ilz misrent le bers sur une huche, l'enfant s'endormy; lors se esleva le hu et le cry de la chasse; les norriches, qui jeunes estoient, voyant que l'enfant doulcement se dormoit, et d'aultre part le jeune levrier qui couchié estoit sur ung lit en la chambre mesmes ou l'enfant estoit, se partirent et fermérent l'uys de laditte chambre et montérent sur les murs qui près estoient de l'ostel, comme dit est, pour voir l'esbatement de la chasse; et ainsi que la huée et la noise se continuérent la serpent fut effrayée et yssit hors de son lieu, et ainsi que a son pouoir elle queroit son garant elle aperçut une fenestre ouverte en la chambre ou l'enfant estoit, et la se lancha; et comme elle eust apperçu l'enfant dormant en son bers, blanc comme fleur de lis, fist un sault devers le bers, cuidant transgloutir et devorer l'enfant : mais le jeune levrier, qui pas ne dormoit, se joingny promptement avec le serpent, et s'entreprindrent tellement que par leur bouteis et heurteis ilz abatirent le bers en my la chambre ce dessus dessoubz, mais l'enfant qui dormoit n'en fut de riens malmis, car les cornes du bers qui hault estoient par la grace de Dieu l'en garderent. Tant se combatirent le levrier et le serpent que en combatant le levrier engoule le serpent par la teste, et si fort le tint et estraigny que le serpent fut vaincu et mourut en la place, et fut tout deschiré et mis par piéces par le bon levrier, lequel quant il oult ce fait s'en retourna couchier soubz le lit et demoura ainsi le bers versé et tumbé. Or advint que l'ours fut bethé, si s'en retournerent les nourrices a l'ostel, et ainsi qu'elles entrérent en

la chambre virent les piéces du serpent et la place toute ensanglentée, et quant elles apperçurent le bers versé se cuidérent que ce feust l'enfant que le levrier eust occis et depiechié. Les nourrices ne sceurent quel conseil prendre si non de fuyr et tout laisser, comme femmes forsenées et hors du sens. Et ainsi qu'elles s'en aloient rencontrérent la dame qui s'en alloit droit a l'ostel, et leur demanda ou elles aloient et comment elles estoient si hardies d'avoir laissé l'enfant tout seul. Adoncques elles lui criérent mercy et lui comptérent comme elles estoient alées sur les murs veoir la chasse, et ce pendant le levrier avoit meurdry et depiechié l'enfant, dont elles confessoient estre dignes de mort; et sans plus mot dire la dame cheit toute pausmée; et incontinent vint après le chevalier qui sceut les nouvelles; et se il y eult grant plour et desconfort entre tous ceulx qui la estoient n'affiert a demander. Tantost s'en alla le chevalier en son hostel, entra en la chambre et vit le sang et les piéces du serpent, et cuidoit certainement que ce feust son enfant, comme recité lui avoit esté, ne les nourrices ne luy n'eulrent oncques tant de constance ne de advis qu'ilz drechassent le bers et regardassent dedens. Et tandis que le seigneur estoit la saillit le levrier contre luy pour lui faire feste, si le vit le chevalier tout sanglant, et adont il trait son espee qu'il avoit au costé, si couppa a son levrier la teste, et puis se asseit sur ung lit en soy complaignant et lamentant de la male adventure qu'il cuidoit estre advenue, mais ne demoura guéres que l'enfant s'esveilla et commença a plourer. Le chevalier tantost se leva et sourdit le bers, auquel l'enfant getta ung ris. Et lors tout ravy en joye appella ses gens et commanda l'enfant estre visité, qui fut trouvé sain et haitié. Adoncques visitérent les piéces de la beste, et trouvérent par la teste et par la queue qui estoit trenchant comme ung raseur que c'estoit le mauvais serpent. Et si cogneurent et apperceurent que le levrier en avoit l'enfant granti de la mort, duquel

levrier le chevalier fut tant marry que s'il avoit occis ung homme, et en signe de ce se condempna en exil pour penitance. » Si dist doncques Bencilas a l'empereur que par cest exemple peult on veoir que trop grant hastiveté n'est pas bonne, car se le chevalier quant il vint en son hostel eust bien enquis du fait, il n'eust pas occis son levrier ne n'eust pas pour ce perdu son pays par desconfort comme il fist. Et pour ce conseilloit Bencillas a l'empereur qu'il attendist et qu'il s'enquist du fait de son filz plus a plain ainçoys quil le condempnast ou feist mourir, auquel conseil l'empereur se accorda, et ainsi demoura pour le jour.

Mais l'endemain bien matin le tourna l'emperiére en lui disant que ce trompeur Bencillas l'avoit bien deceu et que de verité lui et ses compaignons vouloient faire a l'empereur conme pieça ung homme fist de sa femme qui estoit la meilleur dame du pays et toutesvoies par convoitise il la fit putain prouvée. Laquelle adventure l'empereur voulut sçavoir, mais elle recusoit pour ce que elle lui allegoit Cathon qui en ensaignant son filz disoit que ce n'est que paine perdue et moquerie de lire a ceulx qui riens n'entendent. Et toutesvoies elle tendant parvenir a sa male conclusion lui voulut dire et compter en soy coulourant d'une auctorité qui dit que chascun doit son sens espendre et a trestout le peuple aprendre, et qui plus a plus doit donner, et qui plus est fort plus doit porter. Si print doncques a dire ainsi : « Il oult, » dist elle, « jadis en Egypte ung roy moult puissant, mais de si mauvais courage estoit quil commettoit le pechié de sodomite, et fut dix ans et plus sans toucher a femme, dont il devint si gras que le ventre lui aloit jusques aux genoux, et si gros estoit comme ung tonnel, ne il ne pooit avoir santé pour medecines ne remédes qu'il y meist; une fois entre les aultres lui dit ung chevalier de sa court qui son seneschal estoit et moult son privé que sans faulte la maladie qu'il avoit ne lui venoit

Le second exemple par la dame (SENECALCUS)

si non parce qu'il n'avoit point compaignie de femme, et s'il gesoit avec femme et eust sa compaignie, il seroit guery ains qu'il feust demy an. « Dea, » dist le roy, « je « sçay bien que vous dittes vray et que veritablement « c'est l'occasion de ma maladie, mais ou est la femme « qui porroit soubz moy gesir? Certainement il n'en est « nulle qui durer y peust : ne voyez-vous comme je suis « gros et pesant? » « Ne vous doubtez, sire, » dist le seneschal : « se vous me voulez croire, ainçois qu'il soit « ung an serez aussi gresle que ung jeune damoisel. » Le roy se consenti. Adoncques le seneschal le fist tenir en une chambre jusques a XII. sepmaines, et ce pendant ne menga que páin d'orge et ne but que eaue, et tant en usa que le cueur lui esclarcy et le ventre lui agreslia et revint a sa nature comme ung aultre homme. Lors appella son seneschal et lui dist en privé qu'il lui sambloit qu'il estoit assez en estat pour gesir avec femme et en faire son plaisir. A quoy le seneschal respondit que jamés femme ne vouldroit de lui approcher s'elle n'estoit prinse par force ou se grant chevance ne lui estoit donnée, pour ce que les femmes le craignoient trop. Si dist le roy et pria son seneschal qu'il en eust une belle et bien vestue, quoy qu'il coustast, et il lui donroit cent mars d'argent et plus. Quant le seneschal oyt ce, si se advisa qu'il avoit une belle femme a espouse, et que bon seroit de gaignier cent mars d'argent pour gesir avec le roy une nuyt seulement. Si le dit a sa femme et que faire lui convenoit, dont la dame en plourant l'en escondy en disant que oncques elle ne lui avoit fait faulte ne desloyaulté, ne femme n'avoit en son lignage qui telle faulte eust oncques faitte, et que encores ne commenceroit elle pas. Duquel contredit le seneschal fut moult mal content et despiteulx, en disant que elle yroit en la chambre du roy si tart que lui ne aultre ne la cognoistroit et si matin la ramenroit que nul ne la verroit, et celéement seroit la besongne bastie, si bien que le roy ne aultre si

non eulx deux seulement n'en aroit cognoissance, et tant en fist et dist que en conclusion il convint que la dame maulgré soy consentit nonobstant quelxconques excusacions ou contredis. Et celle nuyt coucha avec le roy qui en fit son bon. Quant vint le matin, le seneschal entra en la chambre du roy et dist qu'il estoit temps que la dame partist et qu'il avoit convenanche a ses amis de la leur ramener. A quoy le roy respondit que c'estoit pour neant, et qu'elle n'en partiroit jusques a trois moys, et si la mariroit en telle maniére que toutes fois qu'il la manderoit elle vendroit a son mandement. Adonc le seneschal lui cria mercy et supplia qu'il lui voulsist garder son honneur et que de verité elle estoit sa fiancée; mais riens ne valut, car le roy lui respondit : « Puis que chatel « vault affiance, legiére en est la penitance. » Quant le seneschal entendit ce, si dit au roy cuidant le contenter et lui affirma comme elle estoit son espouse en disant : « Sire, je suis vostre homme, et suis tenu par tous « moyens pourchasser vostre santé. Vous m'avez char- « gié de trouver femme, je n'en ay nulle aultre peu trou- « ver convenable que la mienne; je vous suplie, rendez « la moi. » Le roy quant il oyt que c'estoit la femme de son seneschal fut si mal content que a merveilles, et moult mauldist et injuria son seneschal en lui reprochant sa mauvaise et desordonnée convoitise, en lui disant par auctorité que cellui doit bien la honte avoir qui la pourchasse a son pouoir. Lors le bannyt le roy de sa terre et l'envoya en exil sans riens emporter, et demoura la dame avecques le roy, et fut sa femme et royne couronnée. Tout ainsi, » dist l'emperiére, « sera il de vous, sire empereur, car certainement se vous n'ostez vostre enfant, il vous aneantira et portera couronne en vostre vivant, et demourrez perdu et essillé comme fit le chevalier qui sa honte mesmes pourchassa. » Adont dist l'empereur que sans plus de delay son filz mourroit.

Et tantost vint ung des autres sages nommé Ancille

qui vit que l'on admenoit l'enfant pour faire mourir, si se adrecha a l'empereur et haultement le salua et lui dist : « Sire, l'enfant, l'enfant occiez! Je prie a Dieu qu'il vous advienne aultretelle douleur comme il advint a Ypocras. » « Et que lui advint il? » dit le roy. « Certainement, » dist Ancille, « je ne le vous diray point se vous ne respitez l'enfant jusques a demain. » A quoy l'empereur se consenti. Et dist Ancille en ceste maniére :

Responce par Ancille au IIe exemple (MEDICUS)

« Il fut jadis a Romme ung homme nommé Ypocras qui pire estoit que Sathanas, et toutesvoies estoit il tant sage et si bon phisicien que de toutes maladies il garissoit. En ce temps avoit un roy en Hongrie qui moult estoit large et courtois. Il avoit ung filz, jeune et beau damoisel, qui de maladie de fiévre ague estoit tenu tellement que nul ne pooit nul reméde mettre; il oult conseil d'envoyer a Romme querir Ypocras. Les messagiers le trouvérent malade et n'y peult aller, mais y envoya ung sien nepveu moult expert en phisique; lui allé en Hongrie visita l'enfant et entre aultres choses lui demanda en secret qui estoit son pére. A quoy il respondi que selon le dit de sa mére le roy de Hongrie estoit son pére. Lors ce nepveu d'Ypocras alla devers la royne et tout en privé lui demanda qui estoit le pére de l'enfant. A quoy moult yréement elle respondit : « Sire, » dist elle, « qui vous « fait si osé ne si hardy de demander qui est le pére de « mon filz? Pensez vous donc qu'il soit d'aultre pére « que du roy mon mary? » « Dame », dist il, « ce « sçavez vous, mais je vous dy que je suis venu par deça « de loingtaine contrée pour aider a lui donner garison, « ce que moy ne aultre quelconques ne pouons bonne- « ment faire sans sçavoir au certain de quelle generacion « il soit, pour cognoistre sa complexion, car chacun « pays et contrée a sa nature, ainsi comme les escriptu- « res nous ensaignent.» Lors la mére, desirant sur toutes choses la santé de son enfant comme la chose du monde que plus naturellement aymoit, dist tout bas en l'oreille

du medecin que veritablement il estoit filz du roy de Frise. Le medecin dont lui bailla a user char de beuf et pain bis moullié en eaue et aultres choses servans a garison selon la nature du pays de Frise, et tant que l'enfant recouvra santé, si fut payé et contenté le medecin, et s'en retourna a Romme devers Ypocras son oncle, qui lui demanda comment il avoit besongnié et se l'enfant estoit gary et quel chose lui avoit donné a user. Lequel respondit que vrayement il estoit gary, et qu'il avoit usé de char de beuf et de pain bis trempé en eaue. « O dea », dist Ypocras, « tu en as fait comme s'il eust esté engendré « au pays de Frise ou d'un homme du pays de Frise : « comme se peult il faire ? » « De verité », dist son nepveu, « la royne me confessa en privé que le roy de « Frise l'avoit engendré. » Adoncques aperçut Ypocras la grant suffisance de son nepveu, dont il ne fut pas joyeulx, car il estoit envieulx et mal content que aucun venist après lui qui lui ostast la gloire de sa renommée, car il cognoissoit les natures de toutes terres et de toutes choses. Lui estant en sa maladie vindrent devers lui gens d'eglise, nobles et aultres qui pour son sens l'amoient et prisoient et lui disoient qu'ilz se merveilloient que si longuement estoit malade qui les aultres garissoit de toutes maladies. Ausquelz il dist que en luy n'avoit point de resourse non plus qu'il aroit en ce qu'il leur monstreroit par exemple. Lors fist un tonnel perchier en XIII. lieux et en chascun pertuys mettre de certaine pouldre pour estouper, et puis fist le tonnel emplir de eaue clére, et en chascun pertuis mettre de sertaine pouldre qui fist incontinent l'eaue sechier et glacier, puis fist destouper les pertuis, mais oncques riens de l'eaue n'en yssit. Lors leur dist Ypocras : « Certainement, seigneurs, je me « moeurs, et cest oeuvre en est droit message, car par plu- « seurs jours j'ay mengié de celle pouldre plus qu'il n'a « eu en ces pertuis, et toutesvoyes je ne suis pourtant es- « tanchié ne serré. » Ces gens d'église, nobles et aultres

qui la estoient venus tant pour le visiter et reconforter comme aussi pour aucune chose aprendre de ses ensaignemens ne peulrent riens sçavoir, car envieulx estoit et desdaigneux comme devant est touchié, ne pour priére ou requeste qu'ilz lui feissent d'aucune chose leur ensaigner ne leur dist si non : « Une fois l'an, une fois le moys, « une fois la sepmaine et une fois le jour. » Les assistens entendirent bien que ces parolles portoient en elles substance, mais ne sçavoient quelle, pour quoy de rechief lui priérent qu'il leur en donnast entendement et cognoissance. Si leur dist lors : « Une fois l'an seignier, « une fois le moys menger poisson, une fois la sepmaine « gesir avec femme et une fois le jour menger feroit vivre « l'omme en santé jusques a l'eure de sa mort. » Ypocras qui felon estoit et traitre, lui estant près de sa fin et le sentant bien, se fist porter en ung jardin plain de moult bonnes herbes. Entre les aultres y en avoit une de grant valeur et qui rendoit grant odeur. Et pour esprouver son nepveu l'ancharga quil allast cueillir de l'erbe du jardin plus vertueuse et plus souef flairant : le nepveu comme debonnaire s'abaissa au plus près de son oncle pour cueillir l'erbe, mais Ypocras sacha ung coustel qu'il avoit muchié et le ferit au corps de son nepveu dont il chait tout mort. Puis fist il par son envie et felonnie ses livres depiechier et ardoir, pour tant seulement qu'il ne vouloit que après son temps homme de son sens demourast, et parce qu'il tua son nepveu fut il dampné pardurablement et que son sens ne voult ensaigner. Si croy, sire empereur, » dist Ancille, « que ainsi veulx tu faire de ton filz. Ne veulx tu que riens demeure de toy après ta mort? Se tu demeures seul l'en ne te prisera neant. On ne doit pas femme croire : elle a la coustume et condicion au tonneirre qui admaine la grant orage qui en poy d'heure s'assouage. Amour de femme n'a durée, ce sachiez, non plus que rousée. N'occiez pas, » dist il, « le valleton, se vous ne sçavez premierement la pure verité

du fait. » Ceste chose ainsi entendue par l'empereur il fut d'accord que jusques a l'endemain la chose sourseist.

L'endemain au matin l'empereur alla pour oyr messe en l'eglise de saint Martin, et l'emperiére avecques lui, laquelle lui dist comme irée et courroucée que elle prioit Dieu que ainsi peust il prendre a l'empereur de croire ces cabuseurs de Romme comme il print a ung changlier que ung enfant occist par grant adventure. L'empereur voulut sçavoir comment. Si lui dist l'emperiére en ceste maniére : « Il fut jadis en une forest ung senglier grant et merveilleux; auprès de celle forest avoit une large campaigne; emmy celle campaigne estoit ung arbre nommé alier, bel parcreu et plantureux, qui chacun an chargoit si fort que les branches en plaissoient : environ la Toussains estoit cest arbre en saison. Et en telle saison y repairoit le sanglier tressouvent et se repaissoit des alies. Une fois entre les aultres vint dessoubz l'arbre ung jeune compaignon pour cueillir des aillies; ainsi qu'il estoit la arriva le sengler, lequel quant il apperçut le jeune homme fist samblant de beste despiteuse et commencha fort a bouffer et escumer. Le jeune homme ne sceut aultre conseil que de monter en l'arbre. Quant il y fut monté, le senglier qui riens ne craignoit commencha a querir des aillies, mais riens n'y trouva ; lors se courroucha comme beste enragée et se print a deschirer et a despiecier l'arbre a ses dens et a ses piez. Le jeune homme estant en l'arbre ayant paour et frayeur de l'arbre qu'il veoit dommagier, considerant en soy mesmes que se le senglier feust saoul et plain il s'en yroit, et que se le senglier le tenoit il estoit a la fin de ses jours, cueilli tantost et hastivement des aillies et les jetta au senglier. Le senglier laissa son emprise et se print a mengier, et plus s'efforchoit le jeune homme de jetter de tant plus s'efforçoit le senglier de mengier, tant que le senglier fut saoul et plain, et tousjours en jettant petit a petit descendoit le jeune homme de l'arbre, tant qu'il

Le tiers exemple par la dame. (APER.)

vint jusques a la desraine branche qui assés prochaine estoit de terre, et adont le jeune homme lui tendit les aillies a la main, le senglier vint mengier a sa main les aillies tout ainsi que une beste privée feroit du pain en la main de son maistre. Le jeune homme lui mist l'autre main sur le dos et le commenche a grater. Le senglier qui saoul estoit se coucha quant il sentit que on le gratoit. Le jeune homme tantost descendit a terre et commencha a grater plus fort que devant, et plus fort gratoit de tant plus fort se restendoit le senglier. Adoncques sacqua le jeune homme ung coustel qu'il avoit, et droit au cuer du senglier l'appointa, et hurta tellement qu'il le tua et rendit mort. Ainsi, » dist elle, « sire empereur, te veullent tuer et deffaire ces sages de Romme qui par grant cautele, assavoir par blandices, par faintises et par flateries, te demainent et tu les crois. Saches qu'ilz veullent couronner ton filz en ton vivant et tousjours te vainquent de parolles, et toutes voies n'es tu pas encores si envielly qu'ilz te doient tenir pour ydiot et rassoté. Bon empereur, recoeuvre ton vasselage et repren ton courage ; tu souloies estre si vaillant homme : se tu veulx seignourir, abat maintenant l'orgueil de Romme. » Lors jura l'empereur et promist a la femme qu'il en seroit vengié et que plus n'y attendroit. Si fist venir les sergens, qui l'enfant saisirent et le menoient a la mort, quant ung des aultres sages vint, nommé Mauquidas, qui moult estoit sage et bon clerc, et toutes voies estoit il boiteux, bochu et contrefait.

Il print a dire a ceulx qui le menoient : « Seigneurs, entendez a moy : je vous prie que vous attendez ung peu tant que je aye parlé a l'empereur, car je lui pense a dire telle chose qui servira pour delivrer l'enfant. » Les sergens oulrent merveilles de ce qu'ilz oirent ainsi parler ung homme si deffiguré, et a bien pau ne le daignoient ilz regarder, car c'est grant merveille quant l'en voit ung homme difforme ou deffiguré qui de grant sens soit en-

luminé. Lors pour celle cause leur dist le sage Mauquidas : « Seigneurs, ne vous merveillez pas : voix et avoir et ambleure vont moult souvent contre nature. Vous verrez ung beau cheval qui pour mourir ne ambleroit, ne son dur trot ne laisseroit; d'aultre part vous verrez ung meschant asne bien ambler. Vous verrez de bons et de notables clers qui n'ont point d'eloquence ne de parler plaisant : vous verrez ung bon musicien qui n'ara point de voix. Aussi verrez vous ung bochu ou ung boiteux qui doulce voix avra et melodieuse et toutes voies n'en a il que faire ne ne lui vault neant plus que le braire. Vous aussi ung homme verrez liberal, large, courtois et debonnaire qui tousjours sera en povreté ne pour chose qu'il fache ne porra monter ne parvenir a richesse, et si verrez ung garchon, ung usurier, ung trompeur et ung cabuseur qui tousjours truandera ne qui pour son avoir ja saoul ne sera. Ne vous merveillez, » dit Mauquidas aux sergens, « se je suis tel que me voyez. » Quant les sergens le oyrent ainsi parler si attendirent qu'il eust parlé a l'empereur qui assez près estoit de la; auquel il se adrecha et dist : « Sire empereur, se tu occis ton enfant, advenir t'en puist il ainsi qu'il advint a cellui qui se mist jus de ce dont il estoit dessus. » L'empereur voult sçavoir que ce fut, mais Mauquidas lui dist que riens ne lui en diroit s'il ne respitoit l'enfant jusques a l'endemain. Et si lui dist : « Vous sçavez, sire empereur, que je suis l'un des sept sages et l'un de ceulx a qui vous baillastes vostre filz a gouverner. Deux de mes compaignons l'ont ja gardé de mort par deux jours, et se je ne le puis pour ung jour respiter si diroient que je ne suis pas si bien de vous comme ilz sont, et vous debvez recognoistre comme mon pére morut pour vous en soustenant vostre guerre en une moult forte bataille, si m'en rendrez maintenant le guerredon, c'est assavoir que jusques a demain vous respitez l'enfant. » Laquelle chose l'empereur lui accorda. Et lors lui dist Mauquidas l'a-

Responce par Mauquidas contre le IIIe exemple (PUTEUS)

venture de cellui qui se mist jus de ce dont il estoit au dessus, en disant en ceste maniére : « A Rome jadis estoit un bourgois, preudz, vaillant et courtois qui demouroit en une estroite et petite rue, et pource que en riens ne pouoit eslargir son hostel le fist de pluseurs estages en hault. Il print par mariage une gentil femme du pays, car combien qu'il feust riche si n'estoit il point assez fort d'amis, ce lui sambloit : pour ce s'en vouloit enforchier, dont il ne fist pas que trop sage, car homme est fol de bas parage qui prent femme de hault lignage. Ceste femme fist ung amy par amours aultre que son mary; une fois entre les aultres, elle mist terme a son amy de la venir veoir par nuyt, et y vint; elle estoit lors couchée emprès son mary qui dormoit, si se leva tout bellement et descendi en bas ou son amy l'atendoit: ainsi qu'ilz furent ensamble s'entre accollérent et baisérent et firent tout leur bon; ce pendant le mary s'esveilla et quant il ne trouva sa femme si se leva et descendi en bas, et ainsi qu'il descendoit le degré fut oy par la femme et par son amy qui ne sceurent conseil ne reméde trouver de eulx tapir ne muchier sinon d'issir a la rue, car comme dit est l'ostel estoit si estroit qu'il n'y avoit que le degré; quant le mary fut descendu, il trouva l'uis ouvert et en la rue aperceut sa femme et son amy; tantost il ferma l'uys et les laissa dehors. En ce temps avoit telle coustume a Romme que quiconques estoit trouvé par les rues après coeuvrefeu sonné, pour tant qu'ilz feussent moins de trois, ilz estoient prins et livrez a justice, et l'endemain estoient batus par les quarrefours et infamés publiquement. Quant le compaignon amy de la bourgoise vit que le fait alloit ainsi, il se party pour le dangier d'estre trouvé et s'en ala a son hostel, et la dame demeure la. Le bourgois monta amont et ouvrit une fenestre sur la rue pour regarder le demene. La dame estoit a l'uys et dist a son mary : « Sire, sire, vous ne sçavez pour quoy je me levay

« d'emprez vous; je ne vous enduroie a esveillier, et « de verité tel mal m'est prins aux dens que j'en cui- « doie esragier, et s'il me dure guères certainement il « n'y a reméde que je ne múyre en brief, et vous faittes « mal de ainsi vous moquer de moy. » « Ha! orde pu- « tain, » dit le bourgois, « n'ay je veu vostre ribault et « cogneu toute vostre malice? Jamès en cest hostel « vous n'entrerez ne avecques moy ne gerrez. » Quant elle voit que pour chose que elle dye n'y entrera, elle commencha a soy complaindre et dire a son mari : « Sire, » dist elle, « je vous commande a Dieu, car bon- « nement m'avez nourrie le temps passé, dont je vous « remercy; et si vous prie en charité que vous priez pour « moy, car presentement je me mettray en ce puys et me « noyray sans reméde : j'ayme plus chier ainsi faire que « je ne feroie d'estre prinse par les gardes de la ville et « demain estre menée par les places publiques en infa- « mie et a honte perpetuelle. » Lors print une grosse pierre qu'elle trouva et la jetta dedans ung puis qui près d'illec estoit. Il faisoit obscur, si cuida le bourgois de verité que ce feust sa femme; lui souldainement effrayé moult fut angoisseulx et se tint pour deceu et pensa en lui mesmes que on lui mettra en sus qu'il l'avra meurtrie et noyée pour aucun courroulx, si descendi hastivement et ouvrit l'uys. La dame qui derriére l'uys estoit tapie, tout aussi tost que son mary fut yssu hors pour aller vers le puys, elle se lancha ens et ferma l'uys et se monta en hault aux fenestres et lui commencha a crier : « Ha! faulx traistre, or es tu hors et je suis ens. Tu peulx « bien illec attendre jusques a tant que les guettes soient « venus, si seras demain fusté et mené par les rues. » « Hellas! » dist il, « belle seur, vous est ores le cueur « si tost mué? Vous me souliez tant aimer; n'oubliez « pas maintenant vostre bonne voullenté : mettez moy « ens, je vous en prie, et par ma foy je vous pardonne « tout. » Ce fut pour neant, et ainsi que ilz estoient en

ce debat passérent les guettes et le trouvérent en la rue et lui demandérent qui il estoit. Elle commencha a crier de son solier que de par le deable c'estoit monsieur le culatier qui toutes les nuytz va par les rues. « Il gou-« verne, » dist elle, « les putains de mon propre chastel, « et est envers moy faulx et desloyal. Menez le tantost a « la justice, et que il soit jugié selon la coutume sans « espargne. » Les guettes qui bien cognoissoient le bourgois, car il estoit moult notable homme, bien aymé et cogneu de toutes gens, dirent et priérent a la dame qu'elle se voulsist deporter de son courroulx et mettre son seigneur dedens. Elle comme enragée et forsenée commencha a crier et dire aux guettes : « Faulx traistres, « filz a putain, vous avez bien les cuers vains et lasches; « par la puissance Dieu, se vous ne le menez a la justice « je vous feray tous pendre. » Quant les guettes oyrent les menaches ilz doubtérent le dangier, si prindrent le bourgois et le menérent devers la justice. L'endemain il fut jugié sans accepcion ne espargne, et fut batu et fusté par les quarrefours et places publiques selon la coustume sur ce establie. Le bourgois en oult tel honte qu'il se adoula et sangmesla tant que le cueur lui creva en ventre, et en morut. Pour Dieu, sire empereur, » dit Mauquidas, « ne faittes pas ainsi : enquerez premiérement du fait et puis en jugiez selon droit. » Ainsi demoura l'enfant pour ce jour.

Le IVe exemple par la dame (SAPIENTES)

L'endemain au matin ainsi que l'empereur s'en aloit pour oyr messe en l'eglise de saint Saulveur, s'en ala l'emperiére avecques lui, et en alant lui dist et compta comme il oult jadis a Romme ung roy qui devint gras et pesant : oncques de trois ans n'avoit yssu hors de la cité de Romme ne de son palays. « Ung jour entre les aultres vindrent les barons devers lui et lui demandérent pour quoy il sejournoit tant en ung lieu, et l'en blasmérent moult en lui disant que se il erroit et s'en aloit esbatre souvent il devendroit alesgre et sain. Il se accorda

a leur dit et voulenté et voulut aller veoir ses villes et citez, et a celle fin monta sur un destrier a tresbelle compaignie. Mais quant il vint a la porte pour yssir hors de Romme, son cheval recula et ne voulut yssir. Il ala aux aultres portes sur aultres chevaulx et sans cheval, mais pour neant fut : il n'en pouoit yssir, et, qui plus estoit, aussitost qu'il venoit aux portes pour yssir il perdoit la veue. Quant il se vit en ce point il retourna tout esbahy et courrouché, et manda les sept sages de Romme qui lors estoient, ausquelz il demanda et expressement commanda qu ilz luy sceussent a dire que ce pouoit estre et signifier qu'il ne pouoit de Romme yssir. Ilz lui dirent que ce ne pouoient sçavoir sans premiérement veoir et estudier au cours de la lune et des estoilles, laquelle chose ilz ne pouoient lors faire pour ce que la lune n'estoit pas en point, et pour ce demandérent terme de xv. jours, lequel terme moult envys leur fut donné. Or avoit il en ce temps a Romme une coustume qui telle estoit que nul homme n'osoit par nuyt resver ne songier que l'endemain il ne le allast dire et reveler a son curé, lequel curé prenoit de cellui qui ainsi avoit songié ung besant pour porter aux sept sages a Romme, lesquelz sages exposoient lors la signification ou la vision d'iceulx songes. Entre les aultres estoit ung povre homme au pays qui songa une chose moult effraée, et tantost le alla raconter a son curé. Le curé encharga le bon homme qu'il s'en allast a Romme et portast ung besant aux sept sages pour lui exposer son advision en la maniére acoustumée. Ainsi que le bon homme s'en alloit, il arriva auprès de Romme en une ville ou il vit en chemin une femme seant et ung petit bel enfant au plus près d'elle, lesquelz il salua; lors l'enfant en lui rendant son salut l'araisonna et dist : « Je sçay bien, » dist il, « compains, ou vous al-
« lez. Certainement vous allez aux sept sages a Romme
« porter ung besant pour avoir d'eulx l'exposicion d'une
« advision que vous avez par nuyt songée. Mais je vous

« demande, » dist encores l'enfant, « qui vous diroit la « vraye exposicion de votre advision et vous laisseroit « vostre besant, vous en retourneriez vous en vostre « pays? » « Oyl vrayement, » dist le bon homme. Adoncques dist l'enfant : « Tu songoies que ta mai- « son estoit arse, et que auprès de la estoit une belle « fontaine. Saches que ce qu'il te sambloit que ta mai- « son feust arse, c'est ta femme qui, depuis que tu partis « de ton pays, est morte, et la fontaine c'est ung tresor « qui est enfouy auplus près de ta maison. Et pour ce « je te conseille que sans aller plus avant tu t'en retour- « nes et recoeuvres le tresor et t'en donne bon temps. » Le bon homme respondit que l'enfant lui avoit dit verité en son songier, mais ne creoit pas l'exposicion, pourquoy il faigny, puisque si près de Romme estoit, il ne retourneroit sans aller aourer saint Pierre et parler aux sept sages. Il alla et trouva les sept sages qui moult estoient en grant penser de ce que le roy leur avoit enchargié, ausquelz il bailla ung besant et leur compta son songe de sa maison arse et de la fontaine qui au plus près estoit. Les sages lui en rendirent exposicion de sa femme trespassée et du tresor enfouy tout ainsi que l'enfant lui avoit exposé. Et lors leur respondi le bon homme que autant et plus encores lui en avoit dit ung enfant. Les sept sages esbahis et esmervilliez de ce que le bon homme disoit lui requirent que il les menast a l'enfant et ilz lui rendroient son besant et lui en donneroient aultres dix. Lequel bon homme les y mena et leur moustra l'enfant : l'un des VII. sages l'accolla et baisa et lui demanda se il sçavoit dire ne ensaignier pourquoy le roy ne pouoit yssir hors de Romme, qui leur respondit que tantost leur diroit s'il leur plaisoit, et ilz lui promisrent cent besans se ilz le pouoient par lui sçavoir, lequel dit que ilz le menassent a Romme, et il leur en diroit la verité; tantost ilz le montérent a cheval et l'emmenérent avec eulx en l'ostel de l'un d'entre eulx. Quant

il fut la se assemblérent entour lui et lui priérent de exposer la cause de leur question, lequel leur dist en ceste maniére : « Certainement, » dist il, « il y a enfouy « en terre dessoubz le lit ou le roy couche une chaudiére « bouillant, du feu d'enfer esprise hideusement. Allez », dist il, « et le faittes remuer, et lors le roy pourra par- « tout aller a son bandon. » Les sages joyeulx et consolez de ce qu'ils pourront dire au roy aucune chose merveilleuse et qui soit convenable a sa voulenté partirent tantost et s'en retournérent devers lui et lui exposérent que son empeschement tenoit a la chaudiére qui dessoubz son lit estoit en terre enfouye. Adoncques firent fouyr en cellui lieu et veritablement trouvérent la chaudiére hideuse et merveilleuse, en laquelle estoit VII. grans et horribles bouillons noirs comme tisons. Quant le roy les vit si se saigna et mervilla et commencha a souspirer et penser en soy mesmes que c'estoit son enfer apparaillé, car plus hideuse chose n'avoit oncques esté veue. Si commanda que tantost elle feust hors du lieu transportée et gettée en quelque lieu tel que jamès ne fut veue. Les sages qui la estoient ne sceurent trouver le moyen comme ostée peust estre. Le roy estant encor tout esmeu et courrouchié leur dist : « Comme doncques avez « vous eu cognoissance de ceste chose quant vous ne « sçavez au surplus remedier ? je voy bien qu'il ne vient « pas par vostre science ne advis. » Les sages qui reméde n'y sçavoient et mentir n'en osoient lui confessérent que de celle chose ilz avoient eu cognoissance par ung petit enfant. Lors fist le roy venir l'enfant par devant lui et lui demanda s'il pourroit trouver moyen que la chaudiére feust hors du lieu ou elle estoit, lequel respondit que ouil bien. « Faittes vuydier », dist il, « tous ces « gens cy, car je veul seul demeurer avecques vous. » Les gens vuydérent, et demourérent eulx deux seulement. Lors dist l'enfant au roy en ceste maniére : « Sire, il y « a en vostre pays une coustume trop perverse et damp-

« nable, c'est assavoir que nul homme n'ose songier ne « penser aucune chose dedens son lit qu'il ne porte ung « besant a vos sept sages, lesquelz par leur desordonnée « convoitise ont esté moyen d'icelle coustume mettre sus, « dont ilz ont fait en vostre pays xx. mill chetifz, par « quoy vous estiez pardurablement dampné se Dieu de sa « grace n'y eust pourveu par l'oeuvre presente. Ne voyez « vous », dist il, « en celle chaudiére vii. grans merveil- « leux bouillons? faittes moy venir trois de vos meil- « leurs et plus privez serviteurs et qu'ilz admainent ung « de voz vii. sages, si lui faittes trancher la teste et getter « dedens la chauldiére, et lors verrez que ce pourra estre. » Ainsi fut fait comme l'enfant devisa, et tout incontinent l'un des bouillons s'acoisa et cessa. Et des aultres fut fait par samblable, et a chascun d'eulx a qui l'en trenchoit la teste ung des bouillons se perdoit, tant que plus n'y en eust. Et disoit l'enfant que c'estoit le dyable qui se contentoit des ames d'iceulx sages qu'il emportoit. Et ce fait fut aisément et sans dangier ostée laditte chaudiére et jettée en ung viel puys. Et lors alla le roy et hors et ens franchement et sans empeschement tout ainsi qu'il lui plaisoit et bon lui sembloit. Et pour tant », dit l'emperiére a l'empereur, « vous ay je cest exemple trait avant de cellui qui si faulsement creoit et adjoustoit foy aux ditz et aux fais des traitres losengiers, car il me semble, » dist elle, « que tout ainsi faittes vous. Et aussi veritablement vous en advendra il comme il fut advenu au roy se par le moyen du petit enfant n'y eust esté remedié. »

Lors commanda l'empereur que l'enfant sans mercy feust occis et mis a mort. Et ainsi eust esté fait se ne feust Lentulus, l'un des sept sages, qui diligamment sourvint et descendi de son cheval et se agenouilla devant l'empereur en lui suppliant que l'enfant feust respité jusques a ce qu'il lui eust une chose ditte qu'il avoit en volenté de dire. L'empereur lui ottroya sa requeste pour tout le jour. Si commencha doncques Lentulus a parler

Responce par Lentulus contre le IVe exemple (TENTAMINA)

et dist ainsi : « Il oult jadis a Romme ung vavasseur riche et puissant, et avoit une vaillant femme espousée, et par mariage furent ensamble l'espace de xxx. ans. Si fut remarié a une belle jeune femme de grande lignie et de hault parage, en esperance de avoir enfans qui l'eritage du riche vavasseur tenissent après sa mort. Il ayma moult sa femme et honnoura, mais elle ne le aymoit ne prisoit. Une fois entre les aultres, la jeune femme parla a sa mére et lui dist, en soy griefment complaignant : « Ma mére », dist elle, « je suis bien trahie et honnie « quant pour convoitise ay esté donnée a ung homme « viel et ancien; pleust ores a Dieu qu'il feust mort, car « je n'ay avecques luy joye, plaisir ne deport. J'ay trop « bien de luy a boire, a menger, a vestir et a chausser, « mais je n'en ay aultre soulas. Et pour ce vrayement je « voeul faire ung amy, avec lequel je me pourray de« duire et esbanoyer. » La mére qui moult sage et preude femme estoit la reprint durement de telle opinion en lui remonstrant quelle n'avoit oncques avec son seigneur fait telle offense et que trop de meschiefz lui en pourroient advenir. « O dea, ma mére », dist la fille, « quant mon pére vous print et espousa il estoit un beau « jeune homme, et avez eu beau loisir de vous esbatre « ensamble; ce n'est pas de mesmes certainement : je « veul avoir ung amy ou aultrement je ne voy tour « qu'il ne me convienne user ma jeunesse en desplaisir et « en tristesse. » La mére qui subtille fut et advisée se advisa de dire a sa fille comme le vavasseur son mary estoit homme de gros corage, et que elle seroit en danger se elle entreprenoit une telle chose sans bien cognoistre premiérement la voulenté de luy. Et pour ce le convenoit essayer; et a telle fin demanda la mére s'il y avoit chose en la maison du vavasseur qu'il aymast especialment sur toutes aultres choses. A quoy la fille respondist que ouil, et qu'il y avoit une ente en leur jardin qu'il aymoit sur toutes riens. « Doncques », dist la mére, « je

« te conseille que aussitost que ton mary sera parti hors « de l'ostel toy mesmes couppe l'ente. Et aussi quant il « sera retourné, met la devant lui dedens le feu. Et se il « te pardonne ce meffait, tu pourras penser de faire « amy. » Tout ainsi que la mére le devisa la fille l'entreprist et acheva. Quant le vavasseur fut retourné de ses affaires ou il avoit esté, il trouva bon feu clérement ardant, si demanda qui si bonne buche leur avoit envoyée. La dame dit incontinent que c'estoit son ente de Saint Rieule. Lors sault sus le vavasseur moult airé et demanda qui estoit cellui si hardi qui son ente avoit couppée, en jurant grant serment qu'il lui touldroit vie ou membre. Elle respondit tantost que ce avoit elle fait, et se elle en devoit mourir si n'en pourroit il aultrement estre. Le vavasseur se refraignit et dist qu'il n'y avoit personne aultre que elle de qui il n'eust prins la vengance si eust l'ente couppée; ainsi se passa pour telle heure. Vint la nuyt. Ilz se allérent couchier, et au lit en fut la paix faitte. L'endemain bien matin se leva la fille et vint devers sa mére et lui dist que ores estoit il temps d'avoir amy. Et lui compta la maniére comment l'ente avoit esté couppée, arse et brullée et la paix faitte. « Fille », « dist la mére, « ton mary est merveilleux homme et « dangereux et ne moustre pas son semblant ne son cou- « rage pour une fois : nous l'essairons encores; si te de- « mande se il y a plus riens en son hostel dont il soit « especialment amoureux. » Adont dist la fille : « Il est « tant amoureux de nostre blanche levriére qu'il n'est « homme tant feust son amy, s'il la faisoit braire ou « crier, a qui il ne courut sus. On ne le pourroit en ce « monde tant marrir que de faire desplaisir a sa levriére. » « Or convient il », dit la mére, « que vous la tuez : ce « lui sera grand desconfort, et se vous pouez ce descon- « fort passer, lors pourrez vous faire ami sans jamés « avoir doubte de vostre mary. » La fille s'en retourna en son hostel pourfaire exploit de la levriére, laquelle elle

tua d'un coustel qu'elle lui bouta entre deux costes. La levriére getta ung brait, si demanda le seigneur qui ce lui avoit fait. « Je l'ay tuée », dist la dame; « ne voyez vous « comme elle m'a ma robe honnye et ordie? On ne feroit « riens ceans ne lessive ne aultre chose qui ne feust hon- « ny et gasté par celle paillarde levriére; vous croyez plus « en elle que en Dieu, et si n'en ose l'en dire mot. » « Par Dieu le glorieux », dist le seigneur, « il n'a en « ce siécle homme ne femme si non vous que s'il avoit « autant fait a ma levriére que je n'en prinse vengance. » Toutes voies combien que le seigneur n'en feust pas content, si se passa l'affaire jusques a l'endemain au matin que elle retourna devers sa mére et lui compta comme l'affaire de la levriére s'estoit porté, et que temps estoit de faire amy, et lui sembloit que messire Guillaume le chappellain de la parroisse estoit le plus beau clerc qui feust en la contrée, si le vouloit aymer. La mére qui marrie fut de ce qu'elle veoit sa fille tant entalentée de foloyer, lui pria pour Dieu que encores elle attendist jusques a la feste de la Toussains qui debvoit estre prochainement venant, auquel jour le vavasseur avoit acoustumé de faire une grande feste a ses parens et amis. « Si te conseille », dist la mére, « que quant l'en sera assis a disner tu faches « samblant de toy lever, et en toy levant tire la nappe et « fay tumber ce qui sera dessus la table; ce sera ung ex- « cez moult grant, et sans faulte se il te pardonne, je ne « te empescheray desormais que tu ne faches plainement « a ta voulenté. » La fille endura a la requeste de sa mére jusques a la ditte feste de Toussains, et tout ainsi que sa mére lui avoit conseillé elle fist tumber pos, pintes, hanaps, escuelles, platz et toutes aultres choses qui dessus la table estoient. Le seigneur voyant la maniére moult desplaisant lui dist que c'estoient ja trois mesprisons, et toutes voies endura jusques après disner. Quant la feste fust passée et chascun se feust departi, le seigneur envoya querir le barbier et dist a sa femme qu'il convenoit qu'elle

feust saignée. La dame respondit que non seroit, et que ja homme pour ce faire a elle ne toucheroit. Le seigneur sacqua son espée et jura grant serment que se elle ne l'enduroit, il lui couperoit le bras. « Ne me souvient-il pas « bien que vous couppastes mon ente et tuastes ma le- « vriére et si m'avez aujourduy fait grant deshonneur en « la presence de tous mes amis? Je sçay certainement que « ce vous fait le venin et le mauvais sang que vous avez « dedens le corps, et pour ce vrayement vous serez sai- « gnée, ou je vous coupperay le bras. » La dame qui fut espouvantée endura qu'elle feust saignée. Lors la saigna le barbier au bras destre et après le seigneur la fist saignier du senestre tant et si longuement qu'il la vit pausmée et esvanouye entre les mains du barbier et d'iceulx qui la tenoient, et lors la fist estanchier et dist que encore y en demoroit il de mauvais sang, qu'il feroit traire une aultre fois. Quant ce fut fait, elle fut couchée en ung lit et manda sa mére a qui elle se complaignit piteusement de ce que son mary lui avoit reprochié l'ente, la levriére et l'entreprinse du disner, et que pour ces causes il l'avoit fait saigner de deux bras tant que a bien pou elle n'en estoit morte. « Haa! » dist la mére, « belle fille, je « te le disoie bien que s'il te pardonnoit ces trois choses, « tu pourroies bien faire à ta guise, mais a ce qu'il t'a « fait, tu peulx veritablement cognoistre que se tu eusses « fait amy il t'eust la teste trenchée. » Et ainsi fut la mauvaise femme chastiée. Tout ainsi », dist Lentulus, « deussiez vous faire, sire empereur, a ceste mauvaise emperiére, car certainement elle a trop de venin et de mauvais sang en son corps, et se elle vous aimast ne chierist, elle aimast ce qui de vous est, ne ja mal ne pourchassast a vostre enfant. » Et par le dit et entremise de Lentulus fut l'enfant en celle maniére respité pour ce jour.

L'endemain au matin l'emperiére se trouva avecques l'empereur en l'eglise de saint Saulveur, et lui dist : « Sire

Le Ve exemple par la dame (ROMA)

empereur, » dist elle, « jadis advint que VII roys sarrasins misrent siége entour la cité de Romme et la vouloient prendre et ardoir et mettre le pape et les cardinaulx et toute la chrestienneté a destruction. En la cité de Romme avoit ung ancien homme sage, prudent et notable qui vint au conseil et dist oyant tous ceulx qui la estoient : « Seigneurs, » dist il, « entendez ma raison : vous voyez « comme sept roys sarrasins ont ceste cité assiegée, et « vous savez que en la sepmaine sont sept jours, et que « en ceste cité sont VII. sages; soit enchargié aux sages « que ilz gardent la cité des adversaires, chascun d'eulx « ung jour en la sepmaine, et tellement y entendent par « leurs ars et par leurs sciences que les ennemis ne puis- « sent a la cité meffaire, sur paine de prendre vengance « des sages pour leurs corps destruire ou cas que deffault « y aroit. » Les sages soubz umbre de ceste ordonnance qui ainsi fut establie gardérent la cité chascun a son tour bien par l'espace de trois moys, tant que vivres appetichérent, et pour ce fut ordonné que l'en feroit une yssue sur les ennemis pour les combatre, si fut enchargié aux sages que sur laditte paine ilz advisassent voye et moyen par quoy les ennemis prensissent esbahissement contre ceulx de la cité quant ils yssiroient pour les assaillir. Les sages se assamblérent a celle fin, et advisérent que l'un d'eulx nommé Janus, auquel appartenoit faire le guet pour ce jour, seroit habillié d'un vestement fait de queues d'escureurs, et en sa teste avroit deux visiéres ou visagiéres grandes et lées, toutes semées de grands mireurs reflamboyans contre le soleil, et en ses deux mains tendroit deux espées cléres et reluisans, et en ce point seroit sur le sommet de la plus haulte tour de Romme, et frapperoit les deux espées l'une contre l'aultre tant que le feu en sailliroit; et lui estant l'endemain en ce point yssiroient ceulx de Romme en bataille contre leurs ennemis, et feroient tant les sages par leur art et subtilité que la chose se porteroit bien. Ainsi comme il fut appointé et devisé fut fait.

Quant les Sarrasins virent Janus au sommet de la haulte tour habillié comme dit est et frappant des deux espées l'une contre l'autre, se assamblérent les VII. roys sarrasins pour avoir conseil que ce pouoit estre de ceste merveille qu'ilz veoient, car ilz cuidoient certainement que ce feust le dieu des Romains qui les venist secourir, et comme ilz estoient en tel esbahissement yssirent a grant force les Romains sur l'ost des Sarrasins, et commencérent a frapper et a tuer et mettre par terre tout ce qu'ilz rencontroient. Les Sarrazins espovantez et prins a despourveu se tournérent en desordonnance, en desarroy et en fuyte, tant qu'en la poursuite ilz furent tous mors ou prins par le barrat et l'engin des VII. sages; et samblablement, » dist l'emperiére, «te veulent, sire empereur, gaber et engignier ces sages; tu joues avecques eulx tout ainsi que font ensamble petis enfans qui dient l'un a l'autre : « Je te le « donne, je le te retoutz. » Tu as la coustume au petit enfant, quant il pleure et on lui baille la taitte, il se rapaise. Tu es samblable a ceulx qui jouent a la choule : quant l'un tient la pellotte, il la gette a son compaignon et puis trotte après et a moult de paine ainchois qu'il la puisse retenir; n'est ce pas doncques grant folie quant il gette ce qu'il tient a ses mains et a tant de paine de courre après? Ainsi, » dist elle, « est il de toy, sire empereur : tu tiens maintenant ton filz et ne fais point de justice. Certainement les sages tendent par leur engin a toy decepvoir et toy debouter et faire couronner ton filz en ton vivant, se tu n'en fais briefment justice. »

L'empereur par cest enhortement se delibera de faire mourir son filz et commanda a ses sergens que ainsi feust fait. Aussi adoncques vint diligament Cathon le sage, qui fit le petit livre de Cathonnet pour son enfant enseignier en bien, et salua l'empereur et lui dist : « Sire, se vous occiez vostre enfant sans ce que la verité en soit sceue, prendre vous en puisse il ainsi qu'il fist a cellui qui sa pie occist de ce qu'elle lui dist, et si lui disoit verité. »

« Et comme fut ce? » dist l'empereur. « Il fist mal d'occire l'oisel qui verité lui disoit; et toutes voies fault-il que pour passer vostre passage vous diez ». « Sire, » dist Cathon, « voulentiers le vous diray ainsi que je le sçay par droite auctorité, mais que jusques a demain vous respitez le damoisel. » L'empereur lui accorda. Si dist ainsi Cathon : « Il fut jadis un chevalier qui avoit a femme une dame de hault parage, et combien qu'il fust hardy, preudz et vaillant, toutesvoies la dame, condicionnée comme pluseurs femmes sont, qui ne leur chault ou elles s'abandonnent fors ou leur cueur se lie, et souvent prennent pire que ceulx qu'ilz avoient par avant, se accointa d'un chevalier couart et meschant qui de riens n'estoit a comparager au chevalier mary de la dame. Or avoit ce chevalier mary fait son hostel en telle maniére que pour tous logis il n'y avoit que une sale sans closture ne entre deux. En celle sale avoit une pie en cage qui si proprement et bien parloit comme se ce fust une femme. La cage fut de fer tout autour, et par dessus darz jointz, car pour riens le seigneur ne vouloist que elle eust mal ; car quelque chose que la dame feist en l'absence de son seigneur la pie lui disoit quant il estoit retourné; ne la dame n'osoit aller hors de l'ostel qu'elle ne feust acompaignée de deux ou de trois varletz, et ainsi par ces deux moyens elle perdoit le deduit de son amy. Un jour advint que le seigneur alla dehors et mena ses varletz avecques soy, et la dame demoura seule avec la pie a tout sa privée mesgnie. Ung de ses gens y avoit entre les aultres en qui elle se fioit moult, et l'appela et lui dist ainsi : « Tu sçez, » dit elle, « la vie que « mon seigneur me maine par le moyen de notre pie, ne je « ne puis pour elle et pour son parler joyr de mon amy ne « faire riens de mon vouloir; et pour tant je me suis advisée « que tu destruiras ceste maison a l'endroit dessus la cage « de la pie et partuiseras le plancher qui cueuvre la cage « si menument que tu y feras IIII^xx ou cent pertuis, et « lors quant il sera nuyt tu prendras, » dist elle, « de

Responce par Cathon au Ve exemple (AVIS)

« l'eaue et de la gravelle l'un parmy l'autre, et la jetteras « par le trou de la couverture dessus la cage tant que par « les pertuis la pie puist estre moullie et tellement gou- « vernée que la mort la puisse prendre. Et avec ce, » dist la dame, « tu avras ung maillot que tu roulleras au long « de la couverture comme si ce fust fouldre ou tounoirre, « et a l'une main avras aussi une poingnie de chandeilles « que tu traverseras de fois a aultre par celle descouver- « ture comme si ce fussent espars ou esclers. » Ainsi devisa la dame que la pie seroit gouvernée pour destruire et faire mourir. A quoy le serviteur se consenti et par maniére que dit est le fit et accomply. Or avoit la dame mandé son amy, et il y vint, et quant ilz eulrent fait bonne chiére la dame fist faire ung lit en la sale assez près de la cage a la pie, et quant chascun fut retrait et que la dame et son amy furent demourez, elle alluma une lampe afin que la pie vit leur deduit, et puis se coucha toute nue et son amy emprès elle et firent ensamble tout leur bon plaisir. La pie voyant le demene commencha a crier et a dire : « Ha! dame, vous ouvrez comme folle : ne voy « je celle couverture menument remuer? en bonne foy je « le diray a mon seigneur. » Lors le vallet estoit en hault monté qui acomplit tout ce que devisé avoit esté de l'eaue, de la gravelle, du maillot et des chandeilles, tant que la povre pie fut tellement mouillie et demenée qu'elle ne sçavoit de quel costé tourner; trop bien cuida que ce feust orage de temps et tonnerre. Toute nuyt lui dura celle danse, et quant vint le jour le varlet se cessa et recouvrit la maison, et aussi l'ami de la dame se leva et s'en alla, et la pie s'escria en hault et dist : « Haa! sire Girard le filz « Thierry, vous avez basti ung mauvais plet envers mon « seigneur; que ne l'attendez vous, qui si matin vous en « allez? » Ainsi parla la pie, et ne demora guères que le seigneur repaira et revint de la ou il estoit allé. La dame, qui moult sçavoit de barat, lui saillit au col, et fort le conjoy en lui disant que de la nuyt elle n'avoit peu dormir

pour ce qu'elle ne le sentoit emprès elle. Le seigneur qui se donna merveilles que la pie ne parloit a luy ainsi comme elle avoit acoustumé se tray devers elle et lui dist : « Que faittes vous, ma doulce amie? vous souliez a moy « parler et mener joye quant je venoie de quelque lieu. » « Helas! » dist la pie, « sire, il y a bien cause pour quoy : je « suis tant batue de tempeste, de pluye, de gresle, d'es- « clers et de tonnerre qui n'a cessé toute la nuyt passée « que je cuidoie que ceste maison deust choir; ne je ne « sçay comme je ne suis pour ce morte; mais toutesvoies « ma dame n'en a point laissié a coucher avecques sire « Girard le filz Thierry. » La dame qui la estoit presente commença fort a rire et dire a son mary : « Ha! mon sei- « gneur, » dist elle, « n'avez vous oy ce dyable qui ainsi « parle? La devez vous croire? Vous sçavez que de cest an « ne fist plus belle nuytie que celle de la nuyt passée, ne « plus serie. » Or estoit il ainsi escheut que celle nuyt estoit la lune plaine et clére et avoit esté le temps plus bel que en toute la saison precedente. Lors cuide le seigneur que ores et aultres fois la pie ne lui ait apporté que bourdes et menterie, dont maintes noises et riottes sourdoient contre la dame et la meschine de l'ostel, si se courroucha a la pie et ouvrit la cage et lui cassa la teste tant qu'elle morut en l'eure. Et ce fait, tout marry de sa pie, se seist sur ung bancq et regarda contremont et apperceut que la couverture a l'endroit de dessus la cage avoit esté rompue et refaitte nouvellement. Il fist tantost apporter une eschielle et pense bien en soy mesmes qu'il est deceu. Il monta en hault et dessus la cage trouva le maillot et les pertuys et la cire du degout des chandeilles, et si trouva la cage toute moullie par dedens. Quant il apperceut la tricherie et qu'il fut informé et acertené de la mauvaistié de sa femme, il trayt son espée, si la tua et la decouppa. Or a il fait comme le leup qui pour ung dommage en fait deux. Ainsi, » dist Cathon, « te pourroit il advenir, sire empereur, se tu occioies ton enfant ainçois que plus avant

en enquerusses la verité. » Atant demoura la chose et fut l'enfant respité pour ce jour.

Le VIe exemple par la dame (GAZA)

L'endemain s'adrecha l'emperiére devers l'empereur et lui dist : « Sire, » dit elle, « oyez qu'il advint a ung preudomme qui pour advancher son enfant se fist destruire. Il est vray que jadis a Romme estoit l'empereur Ottovien, le plus riche et le plus puissant d'or et d'argent qui fust en son temps. Il avoit une tour nommée la tour Cressant qu'il fist emplir de chevance et la bailla a garder a ung homme sage et riche. En la ville avoit ung aultre sage homme, mais de telle condition estoit que plus avoit plus despendoit, et se presentement eust deux marcz d'argent presentement les vouldroit avoir despensez en ung disner, tant qu'il vint a povreté. Une fois entre les aultres il appella ung sien filz, si lui dist et remonstra la povreté et necessité en quoy ilz estoient et que il leur convenoit par quelque engin avoir du tresor qui estoit en la tour. Non obstant que le filz reprenist son pére et lui remonstra le dangier en quoy ilz se mettoient, neantmoins le pére n'en fist compte, et s'en allérent parmy vielz aulnoys et vielles espines qui entour la tour estoient, et au pié d'icelle tour firent ung trou en la machonnerie tant qu'ilz vindrent a ung endroit ou estoient les besans d'or, si s'en troussérent et s'en allérent en leur maison. La nuyt ensuivant en firent samblablement et pluseurs aultres nuyts après, tellement que le sage qui la tour avoit en garde s'en apperceut et trouva le pertuys. Il n'en fist pas esclande, car il pensoit bien se nouvelles en estoient jamès le larron n'y retourneroit. Mais en appella quatre sergens en qui il se fioit et leur fist faire une fosse dedens la tour au plus près du pertuys par ou les larrons entroient. La fust assis ung tonnel qu'il fist tout entour polir, de plomb boully et de terre, et le fist emplir de glu. La nuyt ensuivant vindrent le pére et le filz ainsi qu'ilz avoient acoustumé pour avoir de l'or et de l'argent. Tout aussitost que le pére fut entré ens, il chay dedens le ton-

nel et y coula jusques aux asselles; quant il se senti en ce point, il appella son filz et lui dist : « Je suis, » dist il, « deceu : il n'y a en moy point de reméde; il fault necessai- « rement que tu me couppes la teste de ton espée et la « jettes en tel lieu que jamais ne puist estre trouvée. Je « sçay bien, » dist il, « que demain je seray trayné par « les rues de Romme et devant mes filles et parens et « amis, et si sçay bien que quant je passeray par devant « ma maison mes filles tes soeurs ne se pourront tenir de « crier et de pleurer, pour quoy est necessité que demain « tu prennes une boise et ung coustel et ne cesses de coup- « per et de doler, et se mes filles pleurent et la justice y « va pour sçavoir la cause de leur pleur, si te frappe tan- « tost du coustel a la cuisse et dy a la justice que tes « seurs pleurent pour le horion que tu t'es donné et pour « le mal que tu seuffres. » Et puis dist encores le pére : « Tu prendras ce que tu as de chevance et l'emporteras « au pays de Cartage ou tu as des parens et des amis, et « la vivras le demourant de ta vie. Se ainsi le fais tu es « gary, ou si non tu seras honny. » Tout ainsi que le pére le devisa il advint, et aussi l'acomply son filz en son endroit, dont le pére demoura mort et le filz en demoura riche et aise et getta la teste de son pére dedens la privée. N'estoit ce pas bonne nourreture? » dist l'emperiére; « male joye ait on de tel enfant pour qui il fault que le pére meure vilainement! Et de vérité, » dist elle, « se tu ne occis ton enfant, il te occira et en ton vivant sera cou- ronné. » A tant commande l'empereur saisir son filz et mettre a mort.

Reponse par Jessé contre le VIe exemple (VIDUA)

Lors vint avant Jessé qui s'adrecha a l'empereur et lui dist : « Sire, » dist il, « comment veulx tu occire ton en- fant ainchois qu'il ait meffait ou ainchois que la verité de son meffait soit droitement cogneue? Chascun en crie contre toy, et se tu le fais ainsi t'en puist il advenir comme il fit a ung conte de Lorraine qui de son gré se occist pour tant seulement qu'il blessa sa femme. « L'empereur

dist que cil estoit bien fol, se voulut oyr la maniére comment. Gessé la lui compta moyennant que pour ce jour l'enfant seroit encores gardé de mort. Et lui dist en celle maniére : « Il oult jadis ung conte en Lorraine, sage, preudz et courtois. Il print a femme une jeune dame de bon et hault lignage qui tant estoit belle que plus ne pouoit. Ilz se jouoient ensamble tressouvent comme deux enffans : le vouloir de l'un estoit cellui de l'autre, oncques deux personnes ne furent mieux assamblez par mariage. Ung jour entre les aultres estoit le conte en son hostel assis sur son banc et tenoit ung baston qu'il doloit d'un coustel. La jeune dame, qui moult estoit legiére, envoisiée et joyeuse, sault avant pour cuider prendre le baston en la main du conte son mary, mais le coustel fut au devant qui la blescha au pouchier tant que le sang en saillit. Quant elle vit son sang elle se pausma, et quant elle fut respirée si commencha a crier et a dire qu'elle estoit morte et que jamais ne mengeroit. Le conte en print en soy tel courroux et tellement s'en doulousa que l'endemain il en morut. Ses amis le firent enterrer a ung beau chimitiére nouvel que luy mesmes avoit fait dedier hors de la ville au plus près des murs. La dame voiant et considerant que par l'amour d'elle il avoit receu la mort s'en alla au chimitiére nouvel que son mary avait fait dedier sur la fosse ou il estoit enterré, et jura que jamès d'ilec ne partira, mais au plus près qu'elle pourra de lui vouldra le demourant de sa vie user ; ne pour chose que ses parens et amis lui sceussent dire ou prier ne l'en peurent arriére remener, et pour ce lui firent la une logette pour soy retraire et demourer, et le lieu appliquérent et ordonnérent si honnourablement comme a l'estat d'elle appartenoit. Ilz lui firent apporter pain, vin et viandes, et si ordonnérent gens pour demourer avec elle, mais pour neant fut, car elle ne voulut ne boire ne mengier ne avoir compaignie, si non de Dieu seulement. Et pour ce a sa requeste fut laissie en ce point. Or advint que en ce point au pays

avoit ung roy que trois grans seigneurs guerrioient. Les gens de ce roy en une rencontre d'un estroit passage prindrent par fortune et adventure de guerre les trois seigneurs et les admenérent au roy. Le roy promptement les fit pendre aux fourches, au plus près de la ville ou le conte demeuroit en son vivant, et le jour mesmes que il mourut. En ce pays estoit ung chevalier qui sa terre et son heritage tenoit du roy sur tel moyen qu'il estoit tenu de garder jusques a certain temps ceulx qui aux fourches estoient pendus. Et se par sa coulpe deffaulte ou neggligence aucun en estoit emblé ou perdu, il mesmes fourfaisoit sa terre et estoit pendu en lieu de cellui. Le chevalier qui a ce faire estoit subget se appliqua pour les garder la premiére nuyt tout armé sur son cheval, et estoit endroit le temps de saint Andrieu, qu'il est yver et sont les nuytz longues et froides et ennuyeuses, et celle nuyt fut aultre mal temps de pluye, de nesge et de gresil. Il oult en ce faisant si grant froit qu'il en perdit toute force et vigueur, et ne sçavoit que faire, car il ne pouoit la plus ester pour la froidure et si n'osoit les pendus laisser. Ainsi qu'il estoit en ce point, il apperceut la clareté de chandeille et de feu au nouvel chimitiére qui assez près de la estoit et se pourpensa quil yroit pour soy chauffer, si brocha droit la son cheval et hurte a l'uys de la logette ; et la dame vint demander qui estoit cellui qui a telle heure venoit la hurter. « Hellas! » dist il, « ma belle amye, je suis Hervieu « le filz Guyon : je garde la sus ces trois pendus, car je « tiens ma terre par tel couvenant, mais vous voyez que « le temps est si mervilleux que nul ne peult durer hors, « et vous prie que ung petit je me chauffe la dedens, et « je vous jure par ma foy que ja par moy vous n'avrez « honte ne vilanie. » La dame ouvrit l'uys et il atacha son cheval hors et entra ens et se chauffa. Quant il vit la dame son duel demener et qu'elle lui eust son affaire compté il lui print à dire : « A! dame, » dist il, « sur cette biére « ne faittes vous riens : l'en ne peult le mort recouvrer,

« ne l'en ne peult pour le mort aucune chose faire qui « lui proffite si non prier pour luy. Vous estes belle et de « bon lignage : quant vous vouldrez entrer en mariage « vous avrez assez plus riche et de plus hault parage que « cellui qui est mort. » « Hellas ! sire, » dist la dame, « jamais ne me mariray ne de ici je ne partiray, car mon « mary mourut pour moy, et certes je lui en rendray le « reguerdon. » Le chevalier estoit moult aise a se chaufer et deviser avec la dame, et ainsi qu'il estoit la l'un des trois pendus fut despendu et emblé du gibet par ses parens. Quant le chevalier se fut assez eschauffé, il partit et remonta sur son cheval et s'en alla vers le gibbet, mais il n'y sceult si tost aller qu'il ne trouvast que l'un des pendus lui avoit esté tollu et emblé. Lors se print il a doulouser et dementer qu'il fera : l'une fois dist qu'il s'en fuira, l'autre fois dist que non fera. Et ainsi qu'il estoit en tel penser se advisa qu'il retourneroit a la dame qu'il avoit laissée au chimitiére pour sçavoir quel conseil il pourroit en elle trouver. Quant il fut retourné devers elle, il se doulousa de sa male adventure qui lui estoit advenue tandis qu'il estoit avec elle, et disoit que sans faulte il lui convenoit guerpir le pays et laisser parens et amis, et s'en yroit demourer en estrange terre tant que jamès nouvelle ne seroit de luy, car comme il disoit il n'oseroit attendre la justice du roy. Quant la dame le vit en ce point, elle lui dist en ceste maniére : « Haa ! sire, » dist elle, « vous « ne ferez pas ainsi, ce seroit grant dommage de laisser « vos amis et vostre heritage. Vous cheminerez bien loing « ainçois que vous eussiez recouvré ce que vous perderiez. « Mais se vous croyez mon conseil, vous ne vous mou- « verez et ne perdrez riens et si demourrez en paix. » Il lui respondit que tresvolontiers il le fera et accomplira ce qu'elle vouldra. Lors elle lui dist : « Venez avant, » dist elle, « vecy mon seigneur qui au jour de hier a esté « enfouy, il n'est encor de riens empiré : nous le deffouy- « rons et le mettrons au gibbet au lieu du larron. » Tan-

tost ilz le deffouirent et le troussérent sur le cheval du chevalier et le portérent droit au gibet; quant ilz furent la le chevalier lui dist : « Par Dieu, dame, se je le pen-« doie je en devendroie trop couart. » « Mon amy, » dist elle, « ne vous soussiez : je le penderay pour l'amour « de vous. » Adoncques elle alla vers le gibet et trouva l'eschielle a terre et elle mesmes la drecha et y monta pour pendre le corps de son mary, et de fait lui mist la hart au col et a l'aide du chevalier elle mesmes le pendit. Haa! Dieu, quelle femme vecy! Salomon dist bien : Quant femme fait samblant d'aymer, lors se doit on d'elle garder. Quant la dame eust ainsi pendu le corps de son mary, elle descendi et vint au chevalier en lui demandant se elle avoit bien fait son plaisir. Il lui respondit que tout ce n'estoit riens, pour ce que cellui qui paravant y estoit pendu avoit eu les dens rompus d'un horion qui lui fut baillé quant il fut prins, et que se la justice du roy venoit la, il cognoistroit bien que ce ne seroit pas cellui. Lors saisi la dame une grosse pierre et remonta amont l'eschielle, et d'un seul coup brisa a son seigneur et mary toutes les dens. Et comme devant redescendi au chevalier et lui dist que pour les dens rompues n'aroit il point de reprinse. « Par ma foy, » dist le chevalier, « dame, il y a encores plus, car quant cellui qui est emblé « fut prins, il fut navré d'un espieu par le costé, et je sçay « bien se la justice vient que j'aroye reprinse pour tant « que cestuy n'est pas ainsi. » « O dea, » dist la dame, « c'est du moins. Baillez moy, » dist elle, « vostre espée et « je en aray tantost appointié. » Cil lui baille son espée, elle remonte en hault au gibet et frappe son mary par le costé tant qu'elle luy fait l'espée oultre passer, et puis descendit et dist au chevalier que lors avoit elle accomply tout son bon. « Voire, » dist il, « orde putain ; de Dieu « soit il mauldit qui trop en sa femme croit et s'i fie. « Allez, faulse mauvaise traitresse, fuiez de cy : qui vous « jugeroit par droit et par raison, vous seriez arse et brul-

« lée. » Elle oult honte de ces nouvelles, si s'en alla et a tant la chose demoura. Sire empereur, » dist Gessé, « cest exemple dis je pour vous : vous estes desormais viei et canu, vostre fils est vostre char et vostre sang, vous ne le devez pas occire pour chose que l'en puisse dire. » Par ce moyen l'enfant fut respité jusques a l'endemain.

Le VIIe exemple par la dame (VIRGILIUS)

L'emperiére s'en alla devers l'empereur et lui dist : « Entendez, sire empereur, » dist elle, « de ce Sathanas comme il a les femmes blasmées et accusées a son pouoir et comme il en juge a sa voulenté contre droit et contre verité, car il n'est au monde si bon amour comme d'un preudomme et de sa preude femme. Il n'est riens qu'ilz ne dient l'un a l'autre. Quant le mari chiet en langueur ou qu'il devient mesel ou aultrement occupé par maladie ou aultre fortune, adonc sa femme demoure avecques lui et le sert et gouverne, et se le mary n'avoit riens elle querra son pain ainçois qu'elle le laisse mourir de fain. Certes ce ne fera pas l'enfant pour tant qu'il s'en puisse garder. Ne monte riens, par saint Amant, envers la femme amour d'enfant. Et pour ce en verité se vous voulez ces bourdeurs croire, ilz vous deceveront et feront paistre. Et a ce propos je vous dy que jadis a Romme eust ung des plus sages hommes du monde nommé Virgile, qui fist de mervilleuses besongnes comme clers racontent. Il fist, » dist elle, « a Romme ung feu qui par art d'ingromance ardoit nuyt et jour incessamment ne nulle fois ne croissoit ne apetiçoit ; dont le peuple se mervilloit. Mais encores fist il plus, car il fist devant ce feu ung grant homme d'arain tenant a sa main ung arc tendu, la flesche en l'oche, et avoit entour son col escript ce qui ensuit : « Se nul me fiert je trairay tost. » En ce point furent le feu et l'omme d'arain l'espace de quatre cens ans. Au chief de ces quatre cens ans vint a Romme ung evesque du pays de Cartage qui moult orguilleux estoit et de grant parage : il alla veoir l'omme et le feu et vit les lettres qui

escriptes estoient autour le col de l'image d'arain, dont il tint pou de compte, et par son orgueil, contre le gré, conseil et voulenté de ses gens et de tous les aultres qui la estoient, frappa d'ung baston l'ymage au caignon, et aussi tost qu'il voult ferir l'arc se desnoqua et la sajecte ferit droit parmy le feu. Adoncq souldainement se destraigny le feu tellement que oncques puis n'y fut homme qui en sceult quelque pou de chose rasambler ne trouver. Virgile, » dist l'emperiére, « fist encores a Romme de plus belles choses, car a la porte devers Constantinopole fist ung grant et mervilleux ymage d'arain en fourme d'ung homme qui tenoit a sa main une pelote d'arain, laquelle pelote icelluy ymage gettoit chascun jour de samedi a heure de none a ung aultre ymage qui estoit samblable a l'autre porte de Romme opposite a celle devant ditte, et cest aultre ymage regettoit l'autre jour de samedi laditte pelote a cellui qui la lui avoit gettée le samedi par devant; et chascune fois traversoient la ville de Romme par le get de la pelote. Encores, » dist elle, « fist Virgile ung aultre mireur a Romme qui de haulteur avoit mil piez. Ce mireur fut de si grant valeur et de si grant pris qu'il rendoit par nuyt telle clareté que sans aultre lumiére quelconque l'en veoit par les rues de Romme aller de nuyt les gens a leurs affaires et besongnes : il ne leur failloit chandeilles, lanternes ne torches, ne nul aultre clarté. Quant aucune chose estoit perdue ou emblée, l'en alloit au mireur et tantost l'en avoit cognoissance des choses perdues ou emblées. Quant aussi aucun roy estrangier vouloit a Romme faire guerre, on le sçavoit tantost par le mireur et diligemment l'en envoyoit sur lui gens qui detruisoient lui et son pays. Tous les princes du monde avoient grant envie que par le moyen de ce mireur ceulx de Romme deussent ainsi obtenir leur seignourie. Entre les aultres roys et princes en avoit ung en Hongrie qui moult estoit large et courtois; il fist a lui venir quatre des plus sages de son pays et en qui plus il se fioit et leur exposa sa voulenté en disant

qu'il estoit trop mal content de si grande dignité que ceulx de Romme obtenoient seulement par le moyen de leur mireur. Car le roy ne vailloit pas un denier et n'estoit qu'ung usurier convoiteulx d'or et d'argent qui de legier pourroit estre deceu. Les quatre sages lui respondirent que s'il vouloit croire leur conseil ilz feroient le mireur trebucher em bas de tant hault qu'il estoit. Il leur accorda de faire et acomplir ce qu'ilz vouldroient dire et deviser, et si leur promist de les faire riches a tousjours. Adonc ces quatre sages y allérent et firent trousser et charger douze charettes d'or en tonneaulx, et le plus secrétement qu'ilz peurent entrérent dedens la ville de Romme. Quant ilz furent la a requoy ilz advisérent par nuyt de faire une grande parfonde fosse en ung lieu destourné soubz ung olivier emprès ung aubespin, et la enfouirent ung des tonneaulx; en trois aultres lieux en quarrefours et chemins passans enfouirent et enterrérent trois aultres tonneaulx. Puis se tindrent ces quatre sages en la cité de Romme, et largement despendoient, et si haultement se gouvernoient que les Rommains s'en merveilloient et tellement que les nouvelles en allérent jusques a la cognoissance du roy de Romme. Le roy une fois les alla veoir; si oulrent moult grant joye quant ilz le virent : ilz se levérent contre lui et lui firent la reverence, puis firent apporter le vin en une grande couppe d'or, si en donérent au roy et a tous ceulx de sa compaignie qui la estoient; cellui qui beuvoit le desrain voulut la couppe bailler, mais elle lui demoura par cen que nul de ces gens, c'est assavoir des quatre sages, ne la voulut reprendre : car ilz disoient que telle estoit leur coustume de laisser la couppe a cellui qui desrainement bevoit. Le roy de Romme s'en merveilla et leur demanda ou ilz prenoient le grant avoir qu'ilz despendoient; l'un des quatre sages respondit : « Sire, nous « sçavons par songes les tresors enfouys, et les trayons hors « de la terre et largement les despendons et distribuons. » « Baulx seigneurs », dist le roy, « je vous prie demourez

« avecques moy, car en ceste terre sont mervilleux tresors « que les Sarrasins y laissérent en temps de guerre comme « l'en dit, et je suis le roy du pays, si est raison que j'en » aye ma part. » Ilz lui accordérent de demourer avecques lui l'espace de quinze jours et ce pendant ilz songeroient et se faisoient fors que s'il y avoit aucuns tresors muchiez ilz le trouverroient. Par ung matin vint l'un de ces quatre sages devers le roy et lui dist qu'il avoit songié qu'il y avoit en ung certain lieu ung petit tresor, c'est assavoir ung tonnel plain d'or et d'argent et n'y en avoit plus, mais au moins ilz le prendroient en attendant de mieulx avoir. Le roy et les sages s'en alérent au lieu et y firent fouir; ilz trouvérent le tonnel ainsi que dit avoit esté, et sans ce que les quatre sages y reclamassent aucune chose le donnérent entiérement au roy, pour le plus esbahir. Les aultres trois nuytz ensuivans les aultres trois sages songérent chascun son tonnel. Quant vint a l'autre jour, tous ces quatre songes adveris, les quatre sages allérent devers le roy et lui dirent qu'ilz avoient songié que soubz le mireur de Romme avoit ung mervilleux tresor tel que oncques Ottovien ne Nabugodonosor n'avoient eu le pareil. Le roy grant desir avoit de tel tresor trouver, mais n'osoit consentir de fouyr dessoubz le mireur de paour que le pillier ne chait qui le soustenoit. Les quatre sages l'en asseurérent et lui dirent qu'ilz appuyroient tellement le pillier qu'il n'aroit garde de trebuchier. Il s'y accorda, si appuyérent le pillier pour le roy decevoir, puis firent dessoubz fouir moult en parfont tellement que le pillier qui le mireur soustenoit perdit son fondement. Il estoit pres du vespre, si disrent les sages au roy qu'il estoit temps de laisser oeuvre jusques a l'endemain et qu'il feist bien garder pour celle nuyt, car le tresor, ce disoient ilz, estoit bien près d'estre trouvé. Ainsi le fist le roy; chascun s'en alla a son repaire, mais les sages ne sejournérent gaires, car diliganment ilz s'en fuyrent hors de la cité. Quant vint endroit l'eure de my-

nuyt, le mireur torna et trebucha et tua bien mil personnes, et puis que les nouvelles furent par la cité du trebuchement du noble mireur, chascun y courut qui mieulx mieulx. Quant ilz virent le fait si coururent en l'ostel des sages pour les destruire, mais pour neant fut, car allez s'en estoient. Doncques ceulx de la cité saisirent leur roy et moult durement le traittérent, car ilz firent fondre et bouillir plain bachin d'or et lui coulérent parmi la bouche dedens le corps et lui dirent en ceste maniére : « Or avoies, or convoitoies, et par la planté d'or mour- « ras. » Ainsi », dist l'emperière, « mourut ce roy par le barat et cautele de ces quatre sages ; et tout ainsi de verité », dist elle, « vous veulent ces losengiers barater et decevoir, se garde ne vous en prenez. » L'empereur esmeu par la parolle de sa femme commanda son enfant a mourir.

Responce par Meras contre le VII° exemple (INCLUSA)

Adont vint Meros qui moult estoit sage et bien emparlé, et dist a l'empereur que se l'enfant faisoit occire que prendre lui en peust ainsi qu'il print a cellui qui mieulx creoit ce quil ouoit dire que ce qu'il veoit. L'empereur demanda comment, et il le dist par tel moyen que pour ce jour l'enfant seroit respité. « Il fut », dist il, « jadis ung chevalier qui moult fut a prisier qui par nuyt en son lit songa que une dame l'amoit de mervilleuse amour mais ne sçavoit qui elle estoit ne en quelle terre elle demouroit, Celle dame resonga du chevalier en telle maniére comme il avoit de elle songié. Il party de son pays et appareilla son erre et s'en alla par le pays, faignant a ses amis qu'il alloit en pellerinage. Il chevauça par pays bien trois sepmaines sans rien trouver qui l'adrechast. Ung jour advint qu'il s'adrecha vers ung chastel dessus la mer : comme il descendit la si vit aux fenestres du chastel dedens une tour une dame plaisant et belle ; visiblement lui sembla que c'estoit celle pour laquelle il avoit songié, et pareillement sambla a la dame du chevalier, et de celle heure souldainement s'entreaymérent. Le

chevalier vint au chastel et trouva le seigneur qu'il salua et le chevalier lui samblablement, ensamble parlérent et en conclusion le chevalier demoura avec le seigneur du chastel pour une guerre que ce seigneur avoit a demener. Tandis que le chevalier estoit la, il lui ennuyoit moult de ce qu'il ne pooit veoir ne parler a la dame qui dedens la tour estoit enfermée, car le seigneur la gardoit tellement que creature n'y parloit. Il y avoit en celle tour trois huys de fer dont le seigneur mesmes avoit les clefz, ne aultre que luy n'y entroit. Une fois entre les aultres le chevalier requist au seigneur du chastel qu'il lui voulsist donner ung pou de terre emprès icelle tour pour faire une estable a ses chevaulx ; le seigneur lui ottroya, si fist le chevalier illec faire ung apentis droit joingnant la tour. Quant ce fut fait et les chevaulx y furent establiz, le chevalier manda ung machon qui moult estoit son privé auquel il descouvrit son affaire : le machon fist par dedens l'estable ung trou en la tour qui se refermoit si subtillement que nul ne pouoit illec appercevoir aucune infraction ou violence. Quant ce fut fait, le chevalier tua et occist le machon afin qu'il ne l'encusast, dont il fit mal. Par ce trou alloit le chevalier veoir la dame qui femme estoit du seigneur du chastel, et la dame revenoit veoir le chevalier et tressouvent ainsi faisoient, et longuement demenérent celle vie; une fois pria le chevalier au seigneur du chastel qu'il lui pleust mengier en son hostel avec s'amie qui nouvellement lui avoit esté admenée de son pays : le seigneur en fut content et lui accorda. Quant vint le jour et l'eure que le seigneur devoit aller disner en l'ostel du chevallier, icellui seigneur alla premiérement veoir sa femme en la tour ou elle estoit, et quant il oult assez esté la il s'en retourna et referma tous les huys. Aussitost qu'il s'en fut parti la dame se despouilla et vestit aultres habis que son seigneur n'avoit oncques veus et s'en alla par le trou de l'estable en l'ostel du chevalier, ainçoys que le seigneur y peust estre arrivé; quant le sei-

gneur y fut allé il regarda moult celle femme et lui sambla visiblement que c'estoit la sienne, mais jamais ne s'en doubtast pour ce que nagaires l'avoit laissée dedens sa tour enclose ou nul que lui, ce lui sambloit, ne pouoit entrer. La dame lui faisoit bonne chiére et le semonoit fort de boire et de mengier; quant le disner fut passé, le seigneur partit et s'en alla a la tour, mais ainçoys y fut la dame par le trou de l'estable aux chevaulx, qui diligamment se desvesti et revestit ses aultres robes que par devant elle avoit vestues et se coucha sur son lit faisant samblant de dormir. Quant le seigneur vint la si dist a la dame qu'il avoit veu en l'ostel du chevallier une dame qui a merveilles lui resambloit. La dame n'en fit pas grant compte, et dist a son seigneur que femmes s'entre-resamblent. Ung aultre jour après vint le chevalier devers le seigneur pour prendre congié, disant qu'il lui convenoit aller en son pays, et que ses amis l'avoient accordé a ceulx dont il estoit de guerre, mais ainçoys qu'il s'en allast vouloit sa mie espouser, en priant au seigneur que il lui pleust ce consentir et y estre present. Le seigneur lui accorda et si lui donna deux sommiers chargiez d'or et d'argent. Le chevalier l'en mercia. Celle nuyt fist son harnois apprester et mettre en une nef au rivage qui prez d'illec estoit. Le matin que les espousailles se devoient faire se leva le seigneur d'emprès sa femme avecques laquelle oncques puis ne coucha, si s'en alla a l'église quant il oult les huys de la tour bien refermez. Aussitost qu'il fut parti, la dame changa aultres habis et par le trou yssit et s'en alla a l'ostel du chevalier son amy, et d'illec allérent a l'eglise ou le seigneur estoit : la espousérent, et le seigneur mesmes, selon la coustume du pays, la lui donna avec les deux sommiers chargez d'avoir. Après les espousailles si se misrent en mer; ilz oulrent bon vent et chinglérent, et le seigneur demoura, qui s'en alla a sa tour mais ne trouva pas sa femme : par le poing donnée l'avoit, par raison perdre la devoit. Le seigneur demena

grant duel et non sans cause. Et ainsi », dist Meros, « fut il par sa femme deceu et vilané ; si ne s'i doit on pas trop fier. Par ma foy », dist oultre Meros, « sachiez, sire empereur, que demain vostre filz parlera, si pourrez oyr sa raison et sçavoir qui le tort avra. » L'empereur en oult grant joye et jura que cellui a qui la faulte sera il punira et en fera telle justice comme il appartendra. L'endemain venoient gens de toutes pars pour oyr parler l'enfant, car ja en estoit grans nouvelles qu'il devoit parler.

Le fils de l'empereur parle (VATICIDIUM)

Atant vint l'enfant, qui de grant maniére fut bel, et en la presence de l'empereur son pére oyant tous ceulx qui la estoient s'escria en hault : « Dieu, aide moy ! » Adoncques prestres et clers coururent sonner les cloches de la grant joye qu'ilz oulrent quant ilz oyrent l'enfant parler. L'enfant dist oultre tout en ceste maniére : « Dieu sauve et garde mon seigneur mon pére et tout son barnage ! Sire », dist il a son pére l'empereur, « a pou que vous ne m'avez fait mourir a desraison et grant tort. Vous vouliez faire comme fist ung homme qui jetta son filz en la mer pour ce que le filz lui dist que encoires seroit il si grant seigneur que se il vouloit souffrir son pére seroit tout joyeulx qu'il preinst de lui l'eaue a laver et sa mére de tenir la touaille pour essuyer. » L'empereur lui demanda comme ce avoit esté. Et l'enfant lui dist en ceste maniére : « Il fut jadis ung pescheur qui pour peschier s'en alla a la mer et mena avec soy ung sien filz ; ainsi qu'ilz furent bien avant en la mer vindrent oyseaulx sur leur vaissel qui hideusement commencérent a crier. Le pescheur qni grant paour oult demanda que ce pouoit estre ; son filz qui le chant et le cry des oyseaulx entendoit respondit a son pére : « Au son vrayement, « dist il, « ces oyseaulx dient et crient que je monteray en si hault « honneur et seignourie que se je vous souffroie moy « bailler de l'eaue pour laver mes mains, et ma mére la « touaille pour les essuyer, vous en seriez tous deux bien « joyeulx. » Le pescheur en fut courrouché et desplaisant,

si print son enfant et le jetta en la mer cuidant qu'il feust neyé et pery, mais ainsi que fortune le mena, il trouva de bonne adventure ung fust qui tant le demena qu'il arriva en ung rochier ; la fut trois jours sans boire et sans mengier. Les oyseaulx vindrent sur luy et commencérent a crier en leur langage qu'il ne se esmaye de riens et que dedens brief temps il sera secouru. Par la passérent marchans en une nef qui l'enfant aperceurent au rochier, si l'accueillirent avec eulx et l'en ont porté en leur pays. En icellui pays vint l'enfant a ung seneschal de grant auctorité qui grant pays avoit a gouverner. Il acheta l'enfant grant chevance, il le vit bel et sage et gracieulx, tant que le seneschal le fist garde et gouverneur de son hostel et de ses choses, et moult le chiery et ama le seneschal. En ce pays avoit ung roy grant seigneur qui moult estoit large, courtois et sage, mais tant lui mesadvenoit que trois corbeaulx incessamment par tout ou il alloit et venoit crioient sur luy mervilleusement, feust au monstier ou au disner ou a soupper ou au coucher ou au lever, et generalement partout ou il alloit ne cessoient de crier sur luy ung cry terrible et hydeux. Le roy tout espouvanté et esbahy de telle chose et qui pourveoir n'y sçavoit fist crier par sa terre que s'il estoit aulcun qui la verité du cry des oyseaulx lui deist et aller les en feist, il lui donneroit sa fille en mariage et si le recognoistroit heritier et successeur en son royaulme. Et a celle fin fist assambler a jour nommé tous les gens d'eglise, nobles et aultres de son royaulme en nombre notable et leur exposa sa voulenté telle que dit est. Entre les aultres estoit la le seneschal et l'enfant qui se seoit a ses piez ; quant l'enfant vit que nul ne sçavoit que dire du cry des oiseaulx, il dist en l'oraille de son maistre le seneschal que se le roy lui vouloi tenir convenant, il lui en diroit toute la verité. Doncques dist le seneschal a l'enfant : « Par ma foy », dist il, « mon amy, tu ne seroies de riens creu, mais te tendroit « on pour fol et presumptueulx se tu entreprenoies la be-

« songne au devant de tant de sages clers et nobles per-
« sonnes qui sont cy presens. » « Par Dieu », dist l'en-
fant, « il ne peult mal venir au roy ne a aultre de chose
« que je die. » Lors se leva le seneschal en estant et dist
au roy : « Sire, vecy ung enfant auquel se vous tenez
« convenant il vous dira des oyseaulx la desconvenue et
« les en fera tous aller ne jamès ne revendront, ne dessus
« vous ne crieront, et se il ne dit chose vraye, il n'y a pas
« grant dangier de le oyr. » Le roy l'accorda bonnement
et adonc se leva l'enfant en estant et dist en ceste maniére :
« Sire, veritablement ces oyseaulx que vous voyez la sont
« une corbe et deux corbeaulx. Voyez vous ce viel corbel
« au costé destre? Il a tenue la corbe de per et compaignie
« l'espace de xxx. ans en grant subjeccion et iniquité ;
« l'année derrain passée leva une grant chierté de vivres,
« par quoy ce viel corbeil laissa la corbe et la bouta hors
« d'avecques lui; la corbe en celle heure s'en alla devers
« le jeune corbeil et cil la racueilli, chiery et ama. Or est
« la chierté passée, si veult le viel corbel ravoir la corbe.
« Le dessusdit jeune corbel ne le veult souffrir, mais en
« demande le jugement de vous, sire roy, et de vostre
« conseil ; et sachiez que quant vous en aurez donné ju-
« gement chascun des oyseaulx s'en ira ne jamès plus ne
« revendront. » Le roy assambla sur ce son conseil et la
chose discutée, deliberée et conclute, rendi son jugement,
c'est assavoir que le jeune corbel avroit la corbe, consideré
qu'il l'avoit recueillie et nourrie par le temps de la chierté.
Quant les oyseaulx oyrent le jugement, le viel corbel jetta
ung hideulx cry, comme tout forsené, et tantost s'envola
et les aultres après, ne onques puis ne revindrent ne des-
sus le roy ne criérent. Le roy tint moult l'enfant a sage et
lui donna sa fille a mariage avec grans possessions et si le
fit le roy gouverneur du royaulme. Ainsi que le damoisel
estoit en si grans honneurs et richesses, il lui souvint de
son pére qui povre estoit et bien avoit besoing d'ayde. La
maison du pére n'estoit pas loing : il appella ung de ses

serviteurs en qui plus il se fioit et lui dist qu'il allast chielz le bon homme pescheur et lui deist que le jeune roy iroit avecques lui disner, mais ne feist riens appariller sinon seulement ung pouchin, car le jeune roy y feroit porter tout ce qui mestier aroit. Le serviteur accomplit son message, si fut le paysant moult esbahy, et toutes voies fist il son hostel habillier et ung pouchin apparillier. Quant le jeune roy fut descendu en l'ostel de son pére, tantost le bon homme joyeulx de la venue courut prendre le bachin et l'eaue pour laver et la bonne femme la touaille pour les mains du jeune roy essuyer; chascun d'eulx se penoit forment de le servir et complaire, mais le jeune roy leur filz ne voulut leur service prendre, ainçois se fist servir par ses gens mesmes. Quant ilz oulrent disné et fait bonne chiére, le jeune roy dist au bon homme son pére : « Preud-« homs », dist il, « vous ne sçavez qui je suis. Certaine-« ment je suis vostre filz, cellui que vous jettastes hors « du batel en la mer pour moy neyer pour tant seulement « que je disoie que si puissant homme seroie que se je « vouloie endurer que je vous laissasse donner de l'eaue « pour laver mes mains et a ma mére la touaille tenir « pour les essuyer que vous en seriez tous deux liés et « joyeulx. Vous me cuidastes nyer, beau pére, mais tout « vous est pardonné. » Le jeune roy donna a son pére et a sa mére une cité a tout grant heritage et hault honneur. » Et par cest exemple dist le filz de l'empereur a son pére en ceste maniére : « Cuidiez-vous, sire empereur, se j'avoie honneur et haultesse, que pour ce je vous vergondasse? Nennin, sire empereur, par ma foy, car le filz n'avra ja honneur la ou le pére a deshonneur. Si le filz est riche et puissant et le pére est mendiant, si dient les gens du pays : « Vela le filz a ung chetifz, maul-« dit soit il et son avoir! » Verité est, sire empereur », dist l'enfant, « que quant vous mandastes a Romme moy et mes maistres pour venir devers vous, nous regardames a la lune et aux estoilles et apperceusmes que se depuis que

je vous aroie veu je parloie ne homme ne femme araisonnoie, baisoie ne accoloie, nous mourrions moy et mes maistres, ne riens n'est qui nous en eust garantis; vray est que ma dame s'entremist de moy faire parler et me dist qu'elle vous empoisonneroit se je vouloie et me prendroit a mary, laquelle chose par signes sans parler je lui contredis ne jamès ne m'y feusse accordé. Quant elle apperçeut l'escondit, adoncques elle se deschira le visage a ses deux mains et imposa sur moy le mauvais cas. » L'empereur demanda a la dame s'il estoit ainsi; elle confessa que ouil, mais elle disoit que c'estoit sans mal appensement et seulement pour essayer a faire parler l'enfant, et se l'enfant vouloit dire et soustenir que ainsi ne feust, elle en offrit son gaige contre lui et l'enfant le sien contre elle, lesquelz deux gaiges l'empereur receut et jura que la verité en seroit cogneue par bataille, et fist ses barons assambler qui jurérent que loyaulment sans accepcion ou faveur ilz ayderont a sçavoir la verité de la chose; et furent esleus cent nobles et vaillans hommes pour le champ garder. Au jour qui fut mis pour combatre fut l'enfant adoubé, monté et armé bien honnourablement et souffisamment ainsi que a son estat appartenoit, et en ce point fut admené en champ et enhorté par ses maistres de bien faire la besongne. Tous ceulx qui la estoient prioient pour lui que Dieu le gardast de vilanie et deshonneur. D'aultre part estoit l'emperiére pour laquelle ung sien nepveu nommé Frohart avoit empris le champ contre l'enfant, si vint avant monté, armé et habillé noblement et richement; mais ou paravant avoit ce Frohart tellement ouvré et appointé avecques ung sien parent nommé Conras que cent hommes d'armes a cheval dont ledit Conras estoit le conducteur et gouverneur furent mis en ambusche en ung val auprès du lieu ou la bataille devoit estre, lesquelz cent hommes devoit ledit Frohart aider et secourir se besoing en avoit. Et pour sçavoir et cognoistre du besoing envoyérent un de leurs gens au lieu ou la ba-

taille estoit, lequel avoit ung cor dont corner devoit en cas de necessité. Frohart qui grant et fort estoit et plus hault demi pié que le filz du roy s'avancha baudement contre l'enfant, et l'enfant contre lui vaillamment, et durement a cheval s'entrerencontrérent, tellement qu'il leur convint les chevaulx guerpir, et mervilleuses vaillances et proesses firent a pié; mais en conclusion fut Frohart jetté envers enmy le champ. Ainsi que l'enfant lui voulloit la teste coupper, le traittre nommé Asse qui de l'ambusche estoit parti sonna son cor et tout aussi tost sailli Conras et Fromont de Plantace et les aultres des cent qui en l'ambuche estoient, lesquelz de grant randonnée se vindrent ferir dedens le champ tellement que quant l'enfant les vit venir il laissa Frohart son ennemi et recouvra son cheval sur lequel il monta et se mist a deffence et aussi firent les gardes du champ. Ainsi que en ce debat estoient, les maistres de l'enfant qui le champ regardoient s'en partirent hastivement et s'en allérent devers l'empereur en l'eglise de sainte Sophie la ou il aouroit pour ce qu'il ne vouloit pas estre au champ de sa femme et de son enfant, et lui dirent comme l'enfant avoit son ennemi vaincu, quant les traitres se descouvrirent de l'ambusche, et comme ilz s'estoient meslez et se combatoient contre l'enfant et les gardes du champ. L'empereur fut souldainement esmeu, tantost se fit armer, monta a cheval et hastivement s'en alla vers le champ la ou il trouva le debat et la meslée; il se frappa dedens vaillamment et de bon courage, et le premier qu'il rencontra estoit cellui qui le cor sonna, auquel il donna tel coup de lance qu'il le mist a mort, et si fit trebuchier Conras jus de son cheval tellement que en cheant il se rompit le col; puis fut assailli par Froymont et par ses gens, et en grand dangier estoit, quant l'enfant y sourvint qui de premiére encontrée fendit a Fromont la teste jusques aux dens et secourut son pére l'empereur, dont l'empereur fut tant lyé et joyeulx qu'il vint a son filz, l'accola et baisa et moult lui fist grant

joye en disant : « Beau filz, j'ay vers vous moult mespris, mais sans faulte il vous sera amendé. » Lors sont de rechief entrez en l'estour et tant de vaillance firent que les traistres desconfirent et furent tous mors ou prins ; entre ceulx qui furent prins estoit Frohart, qui le champ avoit entreprins, qui monté estoit sur ung cheval de pris et s'en alloit fuyant. Quant Frohart fut prins et saisy il fut atachié a la queue d'un destrier et trainé jusques au gibbet, la ou il fut pendu et estranglé. Incontinent fut fait et apparillé ung grant feu pour la dame ardoir comme faulse et traitresse. La fut la dame admenée toute nue en sa chemise, qui tant estoit belle dame que femme peust estre, ne l'en ne cuide que nature fourmast plus belle creature. Elle estant devant le feu dist a l'empereur en ceste maniére : « Sire empereur, » dist elle, « je vous ay le temps passé moult honnouré, amé et seroy, et vous m'en donnez mauvais guerredon ; mais puisqu'il vous plaist que ainsi soit, je vous requier d'un don. » L'empereur bonnement lui accorda ; lors elle demanda la plus chiére toise de terre qu'il eust pour estre arse avec elle. L'empereur qui nul mal n'y pensoit lui ottroya. Adoncques courut la dame embrachier l'empereur en disant que ce estoit il qui estoit la toise la plus chiére qu'il peust avoir, et que des lors en avant elle ne seroit pas arse sans luy. Quant l'empereur l'entendit, il fut tant courrouché qu'il ne sçavoit que faire ne que dire, car pour riens ne se voulsist desdire de chose qu'il eust accordée. L'enfant, qui plain de grant sens estoit, sailli avant et dist oyans tous : « Seigneurs », dist il, « vecy ung droit dyable que de ceste femme ; pour Dieu ostez la moy ; car je dis et puis prouver par raison que mon pére l'empereur est ame et os et char, ne encores n'est ce pas terre : cela peult on veoir et jugier a l'oeul ; mais quant le corps sera trespassé, mis en terre et tourné en corrupcion et pourriture, adoncques sera il terre excepté les os qui encores ne le seront pas. » Les barons et tous ceulx qui la estoient se accordérent ge-

neralment au dit et opinion de l'enfant, par ce qu'il leur sambloit que il disoit droit et raison. Lors fut la dame saisie et dedens le feu jettée, arse et bruye sans mercy ne dilacion aucune.

Quant ces choses furent ainsi faittes et acomplies, l'empereur ama et chiery son enfant et ses maistres tout son vivant, et donna a chascun des maistres grans tresors et grans richesses, et retourna chascun en son pays et en son lieu.

EXPLICIT DES SEPT SAGES DE ROMME.

L'YSTOIRE DES SEPT SAGES

LE PROLOGUE SUS LA TRANSLATION NOUVELLEMENT FAITE DE L'YSTOIRE DES SEPT SAGES DE ROMME, OU SE CONTIENT LA DIVISION DU LIVRE.

Nous lisons au tiers livre des roys et au tiers chapitre que pour ce que Salomon se vit roy et gouverneur de peuple innumerable il se disposa a amer Dieu, et desira avoir sapience pour le bien conduyre. Pour quoy Dieu luy apparut en vision de nuyt et lui dit : « Demande moy ce que tu vouldras, et tu l'auras. » Salomon entre les aultres paroles dit ainsy : « Sire Dieu, je suis petit enfant, et j'ignore ma venue et mon entrage sus le gouvernement de ton peuple innumerable; tu me donras donques, sy te plait, sapience moien laquelle je puisse cognoistre et discernir entre le bien et le mal et faire bon jugement sur ton peuple. » Pour quoy Dieu luy dit : « Or entens, Salomon ; pour ce que tu n'as pas demandé longuement vivre, ne habundance de richesse, ne vengance de tes enemis, mais sapience et sagece pour administrier et faire justice, tu as ce que tu demandes, et oultre tu auras habundance de richesse, je te prolongeray la vie, et ne fut jamais devant toy ne sera après en ces choses

qui soit semblable a toy. » J'ay recité cecy volentiers du sage Salomon pour ce que cestuy livre suyvant est tout de sagesse, et a le bien entendre il n'y a que doctrines, biaulx exemples et enseignement pour choses semblables a instruyre toutes personnes a bonnes meurs, a entendre et comprendre les malices et faulces inductions des mauvais, et pour donner audace, force et constance de ne nous esmouvoir de prime face et atemprer la chaleur de l'ire et colerique immoderée, a l'exemple de l'empereur qui escouta les ystoires et raisons a l'entendement opposite du vouloir de la royne sa femme et des sept sages. Et ausy bien s'y entent decorée la vertu de pacience, moien laquelle verité a la fin se monstre de pluseurs faulces choses aux innocens imposéez. Et pour ce j'ay entencion de translater au plus près de l'entendement de celluy qu'a le latin composé, en contemplant aucune foys par vraysemblable interpretation la chose facilement faite selon la signification du terme posé en latin, qui plus signifie d'une chose en françoys reduyte pour estre bien entendable. La premiére chose sera la division du livre par parties, et chescune partie par chapitres, et epylogacion du contenu de chescun chapitre fait. La secunde sera la reduction et epylogacion de tout le livre, et sera la fin de l'euvre presente au plaisier de Dieu, noble occupacion de temps, doctrine a mains propos, et profit de chescun salutaire. *Amen.*

CY COMMENCE LA PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE LAQUELLE CONTIENT SEPT CHAPITRES.

Comme Dyoclecianus, le jeune filz de Poncianus l'empereur, fut commis aux sept maistres et sages de Romme pour estre instruyt aux sciences après la mort de sa mére. Le premier chapitre.

Poncianus l'empereur regna en la cité de Romme, grandement sage, lequel prist a femme la fille d'un roy, belle et sus toutes gracieuse, laquelle il ayma fort, et de laquelle il eust ung tresbeau filz auquel il mist nom Dyoclecian. Cestuy enfant creissoit fort et estoit de chescun aymé. Et quant il fut en l'eage de sept ans, la royne sa mére fut malade jusques a la mort. Laquelle considerant que nullement ne pouvoit guerir transmit a l'empereur ung messagier hastivement pour la venir visiter. L'empereur vint a elle incontinant, puis luy dit la royne : « Mon seigneur, je ne puis guerir de ceste maladie, pour quoy treshumblement je vous fais une petite demande laquelle vous me otroierez s'il vous plaist avant ma mort. » L'empereur respont : « Demande ce que tu vouldras, car de rien je ne te diray le contraire. » La royne dit : « Sire empereur, je sçay bien qu'après ma mort vous prendrés une aultre femme ainsy comme y sera bien expedient, pour quoy je demande et vous prie qu'elle n'ait aucune puissance sus mon enfant et le vostre, mais faites que soit norry loing d'elle affin qu'il puisse acquerir science et sapience pour luy mesme. » A cecy respont l'empereur et dit : « Ma dame et ma bien

amée, j'acompliray par tout vostre volenté. » Cecy estre dit, elle se tourna contre la paroy et expira.

L'empereur mena grant dueil de la mort de sa femme et par plusieurs jours la plora, et longuement monstra qu'il estoit triste de sa compagnie tellement qu'i ne vouloit entendre a plus se marier. Et ung jour qu'i se reposoit en son lyt commença a cogiter sur son filz moult affectueusement, disant en soy mesme en ceste maniére : « Je n'ay que ung seul filz qui doit estre mon heretier. Bon sera qu'il apreigne science et doctrine au temps de la jeunesse affin que moien sapience yl puisse mieulx gouverner l'empire après mon decez. » Pour quoy tantost l'endemain au matin après qu'i fut levé il fit venir a soy les satrapas et hommes prudens de l'empire affin qu'i fut conseillié sur ses meditacions dites. Lesqueux dirent d'ung acort : « Sire, a Romme sont sept sages qui surmontent tous maistres de sçavoir et toutes gens de lectres; bon nous semble qu'i soient demandés et que vostre filz leur soit delivré pour aprendre et estre norry en sciences et bonnes meurs. » L'empereur, estre ouye la volenté de ses conseilliers, envoya lectres par son oncle aux sept sages affin que sans dilacion deussent a luy venir. Lesqueulx estre venus, l'empereur leur dit : « Mes chiers amis, sçavez vous pourquoy je vous ay mandés ? » Les sages firent response en ceste manière : « Sire, nous le ignorons, mais sy vous plaist desclarés nous vostre volenté et a vostre plaisir nous vous obeyrons. » Auxqueulx l'empereur dit ainsi : « Je n'ay se non ung seul enfant, lequel je vous veulx delivrer pour le norrir et enseigner, affin que par vostre doctrine après ma mort il puisse gouverner l'empire sagement. » Le premier des meistres et sages, qui avait nom Pancillas, dit en ceste maniére : « Sire, bailliés moy vostre filz pour le instruyre et je l'enseigneray tellement que dedens sept ans il sçaura ce que je sçay, et tant que tous mes compagnons. » Le second maistre, qui avoit nom Lentulus, dit ainsy :

« Sire, il a long temps que je vous ay servi, et encores je n'ay point heu guerdon de vous : je ne demande aultre chouse senon vostre filz que vous le me delivrés pour l'enseignier, et je luy feray sçavoir tant comme moy et tous mes compagnions dedens six ans. » Le tiers maistre dit, qui avoit nom Craton : « Sire, j'ay esté pluseurs fois en peril de morir pour vous, et avec vous j'ay passé la mer, et jamais de vous n'ay heu guerdon : sy vous plait vous me remunerez de cecy que vous me remectés voustre filz et commectés a mon regime, et je luy ferai tant aprendre en cinq ans, se a cecy se trouve disposé et ingenieux, qu'il sçaura autant comme je sçay et comme tous mes compagnions. » Le quart maistre se leva, qui avoit nom Malquedrac, qui estoit fort meigre, et dit : « Mon seigneur, remectez en vostre memoire comment moy et tous mes predecesseurs ont servi aux empereurs et n'ont point reçu de guerdon ; pour quoy je ne demande aultre chose senon que vous me commectés vostre filz pour le devoir aprendre et instruyre, et je luy feray sçavoir en quatre ans tant que je sçay et comme tous mes compagnions sçaivent. » Le ve dit, qui avoit nom Josephus : « Sire, je suis vieux et ay esté souventesfois demandé en conseil, et sçavez comment mes conseilz vous ont profité, pour lesqueux je n'en ay heu encore profit ne utilité. Mais je ne demande plus rien senon que vous me delivrés vostre filz, et je mectray sy grant peyne a l'enseigner que en trois ans profitera tellement qu'i sçaura comme je sais et mes compagnions. » Le sixiesme maistre vint, qui se nommoit Cleophas, et dit semblablement comme les aultres, promectant d'enseignier et instruyre le filz de l'empereur en deux ans grandement. Le septiesme maistre se leva, qui se nommoit Joachim, lequel demanda le filz semblablement et promit de le instruyre en ung an de la science de tous yceulx sept maistres et sages qui s'estoient presentés comme dessus a esté dit.

Comment le filz de l'empereur, estre commis a tous les sept sages, fut norry et instruit et esperimenté en lieu solitaire hors de Romme, et de la façon de son estude. Le second chapitre.

L'empereur, quant les sept sages heurent parlé, respont et dit en ceste maniére : « Mes amis, je vous ay a remercier grandement a tous vous et chescun de vous de ce que me demandés mon filz sy affectueusement pour le devoir norir, aprendre et enseignier; mais se je delivroie a l'ung et non a l'autre ce feroit dissencion entre vous, et entre moy et cellui a qui je le oultrevroie. Pour quoy a tous vous ensemble et chescun de vous je commectz et recommande mon filz pour le nourrir et enseignyer. » Les sept maistres ouyant cecy repceurent l'enfant en le remerciant humblement. Et vers la court romayne le menérent. Quant ilz furent en chemin l'ung des maistres nommé Craton dit a ses compagnyons : « Entendés quel est le conseil que je donne : se nous entrepregnons dedens Romme instruyre l'enfant, il y aura tant grant affluence d'ommes et de peuple qui iront et viendront, que l'enfant sera empechié en sa memoire et en ses ymaginacions pour aprendre et discrétement retenir. Mais je m'avise que je sçay a trois lieues près de Romme ung beaul vergier de grant consolacion et bien fort delectable; pourquoy je conseille que nous y faisons faire une belle demourance bonne et seure de pierre et qu'elle soit toute quarrée, et puis le logerons au mylieu, et en oultre que par les murs a l'entour nous faisons escripre les sept ars et sciences liberalles tellement qu'en tous les temps l'enfant puisse veoir clérement sa leçon et la doctrine comme se on luy monstroit par livre. » Ces tuy conseil fut a chescun acceptable, et fut tout fait

comme dit est. Les maistres tous les jours aprirent l'enfant assez diligentement l'espace de sept ans. Et au bout de ces sept ans les maistres en disputant entre soy vont dire que bon seroit de sçavoir esperimenter comme l'enfant auroit profité et se de soy il cognoistroit quelque chose de science, et dirent tous d'ung acort : « Examinons nous nostre disciple comme aux sciences il aura profité. » Et fut conclus que bien seroit fait. Le premier maistre Pancillas dit : « Mais comment le porrons nous esperimenter? » L'autre maistre, nommé Craton, dit ainsy : « Mectons luy chescun de nous quant il dormira aux quatre boutz de son lit des feulles d'une herbe verde qui se nomme *edera,* laquelle monte au lung des murs, et elevons sa couche, pour sçavoir se le cognoistra. Et puis quant il sera eveillié nous enquerrons se il en scet rien. » Et comme fu dit y fut fait. Quant l'enfant fut eveillié il leva les yeulx contre la traleyson et au plus hault de sa chambre et s'en esmerveilla grandement. Les maistres cecy voyant luy dirent : « Mon seigneur, pour quoy levés vous les yeulx en hault tant curieusement? » Lequel leur respont et dit : « Ce n'est pas merveille se je regarde affectueusement, car moy dormant y fault ou que la traleyson et haulteur de la chambre se soit bassée, ou y fault que le font de la chambre soubz moy se soit eslevé. » Quant les sept maistres ouyrent la response dirent entre eux : « Se cestuy enfant vit, y sera de luy quelque grant chouse degne de memoire, consideré le subtil jugement par luy fait sur ce que la couche fut eslevée. »

Comment l'empereur se remaria, et de la hayne que la royne prist contre cestuy filz pour le faire morir. Le IIIe chapitre.

Durant le temps que cestuy enfant estoit commis aux sept maistres sages dessuz nommez, les grans princes et nobles de Romme et de l'empire vindrent a l'empereur par bonne deliberacion entre eux prise et dirent en ceste maniére : « Sire, vous n'avés que ung seul filz, et bien est possible qu'i peust morir et avant que vous. Pourquoy y nous semble qu'i seroit chouse utile et moult profitable que vous vous mariés et prenés femme affin que vous ne laissés l'empire sans heritier. D'aultre part vous estes assez puissant que se vous avés plusieurs enfants vous les pouez tous faire grans seigneurs. » L'empereur fut surpris incontinent d'avoir femme, et leur dit : « Puis que vostre conseil deliberé est tel que je me marie, serchés moy une jeune fille vierge belle, gracieuse et noble, et je feray ce que vous me conseilliez. » Avoir heu le consentement de l'empereur, ilz serchérent et demandérent dame de son estat et selon qu'i la demandoit. Et finablement trouvérent une tresbelle dame fille du roy de Castille laquelle luy espousérent. Et aussy tost que l'empereur la vist il en fust tresamoureux, et tellement que toute l'amour et douleur de sa premiere femme fut perdue et obliée. Lesqueux demorérent longuement sans avoir enfant, de quoy l'emperiére et royne estoit dolente et malcontente. Mais après qu'elle sceut que l'empereur avoit ung filz qui estoit commis a sept sages maistres pour le nourrir et aprendre pour estre empereur après son pére, elle disoit ainsi en soy meismes : « Pleust a Dieu qu'i n'est mort et que j'eusse ung filz, affin qu'i fut heritier de l'empire. » Et sus

cestui desplaisir ne faisoit que cogiter comment elle porroit trouver maniére de le faire morir. Advint que une nuyt entre les aultres l'empereur couchié avec sa femme dit ainsy : « Ma dame et ma treschiére joye, je te veulx ores desclarer les secretz de mon cuer. Pour quoy, ma dame et mon soulas, tu dois sçavoir que n'est creature soulz les cieulx que j'ayme plus que toy, et par ainsy confie toy de moy et de mon amour. » La royne en souspirs et par admiracion respont et dit : « O mon seigneur, se ainsy est comme vous dites, je vous demande une petite requeste. » L'empereur dit : « Propose et demande ce que tu vouldras, et je te oultroie tout ce qu'a moy sera possible. » Auquel la royne dit : « Comme il s'apert je n'ay encores compceu enfant, de quoy je suis tresdesplaisante. Mais puis que vous avés ung seul filz qu'est avec les sept sages pour le norrir et aprendre, lequel je repute quasi comme myen, je vous prie que l'envoyez querre incontinent, affin que de sa presence je puisse estre consolée, puis que je n'en ay point qui soit myen propre. » L'empereur luy dit : « Y sont XVI ans passez que je ne le vis, pour quoy je te oultroie ce que tu demandes, et veulx qu'i se face. »

Comment l'empereur manda aux maistres sur la peyne de la vie qu'on amaine son filz ung certain jour, et comment selon les cours des estoilles si parloit de sept jours il devoit morir, et l'entreprise des maistres pour luy saulver la vie. Le quart chapitre.

Pour acomplyr la peticion importune de la femme de l'empereur, lectres furent faites, signées et scellées de l'empereur, et tantost envoyées aux sept maistres, contenant en effait que sur peyne de perdre la teste le filz fut

amené a l'empereur son pére a celle prochayne feste de la penthecoste. Lesqueux maistres, quant ilz lirent les lectres et cogneurent la volenté de l'empereur, quant y fut nuyt regardérent les cours des estoilles et du fermement pour sçavoir et cognoistre sy seroit bon de faire partir l'enfant ou non et de se mectre en chemin selon la volonté de l'empereur. Lesqueux virent clérement que si menoient l'enfant le jour assigné par l'empereur, que au premier mot qu'i diroit que de male mort periroit, de quoy les maistres furent tristes et doulens. Puis après vont cognoistre en une estoille subtilement et virent que s'ilz ne menoient l'enfant au jour assigné a son pére l'empereur, que tous auroient la teste coupée sans mercys avoir. Et alors dit l'un des maistres : « De deux maulx le moindre se doit eslire : il est meillieur que nous mourons tous que l'enfant perdist la vie. Et affin que nous puissions saulver la vie a l'enfant, mectons nous en chemin. » Et ainsy comme les maistres estoient tristes et desoulez, le filz ysist de sa chambre et vit ses maistres tropt doulans et desconfortés, et demanda la cause de leur desplaisir. Lesqueulx dirent en ceste maniére : « Sire, nous avons repceu les lectres de l'empereur vostre pére contenans que soubz la peyne de la teste qu'a ceste penthecoste nous vous menons a luy. Pour quoy sus cecy nous avons regardé le fermement, la ou clérement nous avons veu que se nous vous presentons a vostre pére au jour assigné, au premier most qui sera proferé de vostre bouche, a mort treshonteuse vous serez deputés et condampnés. » L'enfant dit ainsy : « Je vous prie que je voie et cognoisse la constellacion du fermement au propos que vous dites. » Après qu'i le vit et entendit il vit clérement en une petite estoille que sy se pouvoit abstenir de parler de celluy jour assigné sept jours suyvans il conserveroit sa vie. Et quant il eust tout cecy bien advisé il demanda ses maistres et leur monstra l'es-

toille, et denunça tout ce que devoit estre en disant : « Mes treschiers amis, maintenant je voy clérement en l'estoille que se je me abstiens de parler sept jours je saulveray ma vie. Or ainsy est que vous estes sept maistres les plus sages du munde, pour quoy peu de chose vous sera que chescun de vous responde ung jour pour moy, et par la prudente response entretenant la besoigne me porra saulver la vie, et le huytiesme jour suyvant je parleray pour moy, et tous vous avec moy jé saulveray. » Les maistres quant yl heurent veu et regardé discrétement l'estoille ilz cogneurent d'ung acort que l'enfant avoit dit la verité de l'aventure, et puis dirent : « Benoit soit Dieu le creatour trespuissant, quant la sapience de nostre disciple nous surmonte ! » Alors vint Pancillas le premier maistre et dit : « Sire, le premier jour je vous saulveray la vie que vous ne mourrés point. » Lentulus le second maistre dit : « Sire, je vous saulveray la vie tellement que le secund jour vous ne mourrés point. » Le tiers et sequamment tous les aultres firent leur promesse de le saulver chescun ung jour comme dessus est estably.

Comment le filz fut amené et repceu par l'empereur honnestement, qui ne parla point a son pére, don il se merveillia grandement. Le ve *chapitre.*

Après l'entreprise faite, et les promesses dessusdites, les maistres vestirent l'enfant de pulpre et ornarent moult noblement, puis montarent a cheval et bien acompagnyé avec l'enfant vindrent a l'empereur assez activement. Quand l'empereur entendit que son fils estoit en chemin il vient au devant en tresgrand appareil et en estat imperial. Les maistres entendans que l'empereur venoit dirent a l'enfant : « Sire, prenés bon courage d'a-

complir ce qu'est entrepris, et alons oultre sans nous esbahyr, et tousjours nous adviserons et nous furnirons de ce qui vous sera mestier pour vous saulver la vie chescun de nous pour son jour comme dit est. » L'enfant dit : « Ce que vous dites me plait bien, mais souviegne vous de moy au temps de ma necessité. » Tous ces maistres a chief enclin chevalchérent jusques en la cité. Et l'enfant de loing venoit fort honnestement. Puis quant l'empereur fut près de son filz, yl l'embraça paternellement et le baisa cordialement et puis luy dit : « Mon biaulx filz, comme te va? yl a long temps que je ne te vis. » L'enfant lui enclina sa teste et ne respondit most, don le pére se merveillia de ce qu'i ne luy parloit point. Touteffois yl cogita et se pensa en soy qu'il avoit de doctrine de non parler quant il chevaulcheroit, pour quoy a l'eure se contenta de luy. Puis, quant ylz furent descendus et le fit seoir près de luy, et le regardant amoureusement luy dit : « Dis moy, mon filz, comme as tu esté avec tes maistres? comme t'ont ylz instruys et apris? y sont passez pluseurs ans que je ne te vis. » L'enfant enclina la teste contre son pére et ne dit most. Le pére dit : « Mon filz, dis moy pour quoy tu ne me parles. » Le filz ne fit aultrement senon comme y avoit fait par avant.

Comment l'enfant fut commis a la royne pour le faire parler, et du malvais vouloir d'elle pour le faire pechier, et comme il se escusa par escript. Le VIe *chapitre.*

Quant la royne femme de l'empereur ouyt que l'enfant estoit venus et qu'i ne parloit point, elle fut tresjoyeuse et dit : « Je veulx aler voir cestuy filz. » Et se

orna et para avec deux de ses damoiselles ainsy comme mieulx elle peust et saillit hors. Puis l'empereur la fit seoir près de son filz, laquelle dit a son seigneur : « Est ce vostre filz, qu'a esté norry avec les sept sages? » L'empereur dit : « C'est mon filz, et ne parle point. » La royne dit : « Sire, delivrés moy vostre filz, et se jamais il parla, je le fairay parler. » L'empereur dit a l'enfant : « Liéve toy et va avec elle. » L'enfant se leva et s'enclina contre son pére et fit maniére comme se il eust parlé et dit : « Je suis près d'acomplir ta volenté. » Alors la dame le mena en sa chambre, commanda que chescun ala hors et puis se coucha et fit venir l'enfant près de soy et luy dit : « O Dyoclecian mon tresbien aymé, j'ai biaulcolp ouy parler de ta biaulté, don je suis fort joyeuse quant je vois de mes yeulx ce que mon ame desire et ayme. Car tu dois sçavoir que je t'ay fait venir par le commandement de ton pére affin que je fusse consoulée de ta venue et de ta compagnye. Et en effait je te fais sçavoir que pour l'amour de toy j'ai gardé ma virginité, affin que tu l'eussez. Parle a moy hardiement, et puis dormirons ensemble. » L'enfant ne luy respondit most qui fut. Alors la dame par maniére d'adulation dit a l'enfant : « O Dyoclecian tant biaux et tant bon, tu qui es la consolacion de mon ame, pour quoy ne me parles tu, ou pour quoy ne me montres tu quelque signe d'amour? Dis moy que je dois faire, car je suis toute preste d'acomplir ta volenté. » Cecy estre dit, la dame voyant que l'enfant n'en faisoit conte s'aproucha de luy et le vouloit baiser. Mais l'enfant torna la face d'aultre part et n'y voulsit consentir. Alors la royne par ardeur et courage d'amour luy dit : « O biaulx filz, pour quoy fais tu ainsy contre ma volenté? Advise et pense en ce que je dis; tu peux cognoistre que nul ne nous voit : dormons ensemble, et tu cognoistras bien comme je t'ay gardé ma virginité pour la grant amour que j'ay en toy. » Cecy non obstant tousjour l'enfant detornoit sa face d'aultre part pour luy

donner entendre que ses maniéres luy desplaisoient. La dame voiant que l'enfant ainsy la deprisoit, pour le esmouvoir a charnalité et le incliner a son vouloir, descouvra son estomac et luy monstra ses mamelles. Et puys dit : « Voy tu cy mon corps? et tel qu'il est tout a ta volenté. Je te prie ne me desdire pas, mais consens a ma volenté; aultrement j'en seray dolente et mal m'en sera. » Cestuy enfant ne par signe, ne par maniére ne luy monstra semblant d'amour, mais faisoit de son pouvoir qu'i la peust eviter, et saillit hors de la chambre. Quant elle vit cecy elle dit : « O biaux filz et mon amour tresdoux et amiable, sy ne te plait moy consentir ne de parler a moy a l'aventure pour quelque cause raisonnable, voicy encre et papier : se de bouche tu ne veulx parler, au moins escripz moy ta volenté, se je dois jamais me fier en ton amour ou non. » L'enfant prist la plume et escript en ceste maniére : « Ma dame veult que je viole le vergier et pomyer de mon pére, mais se je le faisoie je ne sçay pas quel fruyt j'en auroie; touteffoy bien sçay que devant Dieu je pecheroie grandement, et avec cecy j'auroie la malediction de mon pére, pour quoy, ma dame, ne me solicitez plus a faire ung si grant mal comme vous serchés. »

Comment l'emperery se dessira le visage et accusa le filz de l'empereur qu'il la vouloit violer et du commandement fait qu'i deut morir. Le septiesme chapitre.

Quant la dame lisist celle cedule de l'enfant, elle la dessira atout les dens comme enragée. Et pour trouver occasion de vindicte a devoir deffaire et procurer la mort de l'enfant, furieusement elle fendit ses vestimens jusques bien bas et se escorcha le visage jusques a grant

effusion de sang et mist par terre ses ornemens de teste, et puis cria a haulte voix en disant : « Aidés moy et me subvenés, tous vous les serviteurs de mon seigneur, avant que cestuy tresdesloyal garzon me efforce ne opprime. » L'empereur qui la oyt crier amérement vint incontinant en la chambre, et luy dit qu'elle vouloit ne demandoit. Et ainsy parlant a elle les serviteurs et chevaliers vindrent après luy. La royne par une grande fainte dit a l'empereur : « O mon seigneur, prenés pitié de moy! A devise cestuy ne fut jamais vostre filz, mais est ung ruffien et tresdesloyal ribaulx. Vous sçavez que pour bien et a la bone foy je l'amenay en ma chambre affin que je le excitasse a devoir parler, laquelle chose j'ay fait le mieulx que j'ay peu ne sceu. Et quant je me suis avisé a luy parler gracieusement, incontinant il m'a parlé et solicité de pechié et que je deusse habandonner mon corps au pechié charnel avec luy. Et quant je n'ay voulu consentir a luy, il se efforce de me opprimer et violer de son pouvoir. Mais en luy contredisant je y ay obvié tant que j'ay peu pour eviter escandre, et tellement que par injure il m'a ainsy desiré le visage et faite cette effusion de sang, et m'a debouché mes ornamens de teste comme vous veés. Et, se vous ne fussiez venus incontinant quant j'ay crié, par sa tresdesloyale volenté il m'eust violée et heut fait son plaisir de moy. » Quant l'empereur vit la royne sa femme ainsy ensanglentée et desirée de ses ornemens, et qu'il eust ouy ses plains et ses queremonies, fut bien courroucé et remply d'ire et grant fureur, comme bien le devoit estre et plus sy fut verité ce que la femme demonstroit par chaleur inmoderée, et au premier mouvement il commanda a ses satellites et archiers presens qu'i le menassent pendre au gibet. Mais quant les sages et satrapas entendirent le vouloir de l'empereur dirent en ceste maniére : « Sire empereur, vous n'avés que ung filz seulement, pour quoy y n'est pas bon de le faire morir ainsy legiérement.

Nous avons loy publique escripte contre les transgresseurs de justice et offenseurs en tel cas. Et se ainsy est qu'i doige morir pour ses delictz, faites qu'i meure selon la loy de droit escripte affin que on ne dye : voyla l'empereur lequel sans jugement son seul filz fait morir par une colére et simple ire. » L'empereur s'avisa et cogneu que ces sages disoient pour le mieulx, pour quoy il renvoia sa sentence et commanda que son filz fut mis en prison jusques sa sentence fut donnée contre luy.

CY COMMENCE LA SECONDE PARTIE DU LIVRE LAQUELLE CONTIENT XIIII CHAPITRES ET PARLE DES FIGURES, YSTOIRES ET EXEMPLES, TANT POUR ESMOUVOIR L'EMPEREUR QUE L'ENFANT DEUT MORIR, COMME PAR LE CONTRAIRE QU'I SEROIT MAL FAIT.

La premiére narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du pyn qui fut gasté pour saulver le petit pynel, avec l'exposition de l'exemple. Le premier chapitre.

La royne fut fort joyeuse quant elle cogneut l'empereur estre indigné contre son filz, mais elle fut tant plus mal contente quant yl ne fut executé et mis a mort a son premier commandement, et commença a plourer amérement et se desouler, ne se vouloit resjouyr par chose qu'on luy dit ne fit. Quant vint la nuyt, l'empereur entra en la chambre de la dame, laquelle il trouva plourant et lamentant amérement et luy dit : « O ma dame treschiére et bien amée, pour quoy tourmentes tu ainsy ta vie? diz le moy, car je le veulx sçavoir. » La dame dit : « Comment! ne sçavez vous pas bien que vostre filz mauldit et meschant m'a voulu ainsy deshonnorer, et que m'a tant offendu, pour quoy raisonnablement vous dites qu'il seroit mort et pendu, et je cognois qu'i vit et que vostre commandement n'est point acomply, don je suis plus confuse que jamais. » « Ne vous doubtez, » dit l'empereur, « car demain il sera mort par la voye de justice, car aultrement vostre honnour seroit tropt

blecé. » A cecy respont la dame : « O mon seigneur, comme doit il encores tant vivre? Ainsy soit y qu'i vous en preigne comme il advint une foy d'un pin. » L'empereur desira sçavoir que ce vouloit dire, et luy dit : « Je te prie que tu me dies celluy exemple. » La dame dit : « Mon seigneur, je le vous diray volentiers: escoutés discrétement.

(ARBOR) « En cette cité de Romme eut une foys ung bourgoys qu'avoit un tresbiaul vergier, au mylieu duquel avoit un biaul arbre noble et fructifferans qu'estoit nommé ung pin, lequel tous les ans portoit fruys virtueux et de telle efficace que quiconques malade en mangoit, supposé qu'il fut lepreux, il garissoit. Vint un jour que le bourgoys entra au vergier et visita cestuy biaul arbre et vit soub l'arbre une petite pinelle belle, laquelle cresoit et augmentoit grandement. Puis demanda son jardinier et luy dit : « Mon cher amis, je te prie que tu mectes toute dili-
« gence de garder ceste pinelle, car j'entens d'elle planter
« ung meillieur arbre que cestuy grant pin n'a esté. » Auquel le jardiner dit qu'i le feroit volentiers. Une aultre foy le dit bourgois entra au vergier pour visiter le pin et la pinelle, et lui sembla que la pinelle ne cressoit pas comme elle devoit et puis dit au jardiner : « Yl me
« semble que la pinelle ne vient pas grande tant ne sy
« tost comme elle devroit; je demande qu'est a dire. » A ce le jardiner respont et dit : « Ce n'est pas merveille,
« car cestuy grant arbre est tant large par dessus le petit
« pinel qu'i destorbe l'aer et le seloil de le touchier, pour
« quoy bonnement ne peut croistre ne augmenter comme
« vous desirés. » Alors le bourgois dit au jardiner :
« Taille les branches au grant pin, lesquelles destorbent
« au pynel de croistre. » Le jardiner fit le commandement du bourgois et seignour de l'arbre, tellement que le grant pin demeura quasi tout nudz et despoillié de sa verdeur. Après aucuns temps l'aultre foy cestuy bourgois entra au vergier pour visiter l'arbre et sçavoir comme le petit py-

nel avoit profité, touteffoy il luy sembla qu'i n'estoit pas augmenté comme il devoit, et dit au jardiner : « Encoures « me semble que cestuy arbre ne profite pas comme bien « devroit ; dy moy que luy griesve. » Le jardinyer respont : « Comme me semble, ce fait le grant arbre qu'em- « peche la pluie et le seloil de descendre et touchier le « petit pynel, pourquoy il ne peust augmenter. » Le bourgoys dit : « Puis qu'ainsy est, taille du tout le vieux « arbre, car j'entens du petit pinel planter un meilleur « que n'est. » Quant le jardiner entendit la volenté de son meistre, luy obeissant coupa du tout le grant arbre, pour quoy tantost après le pynel, estre privé de l'umour et substance du grant, devint tout sec et fut perdu, tellement que le seigneur du vergier n'eust jamais ne bien ne consolation ne fruyt dudit arbre, mais luy en vint grant dommage. Et après voycy qu'en fut: car pour ce que les povres gens et meismement les malades avoient par avant des fruys de l'arbre medicines et gareysons, commencérent mauldire celluy qu'avoit donné le conseil, faveur ne aide que l'arbre fut perdu et gasté, veu le bien que par avant chescun avoit de l'arbre. »

L'emperery et royne, quant elle eust mis avant l'exemple du pin et du pynel a son intention, elle dit a l'empereur : « Mon seigneur, avés vous bien entendu cestuy exemple ? » Lequel respont que ouy entiérement. « Or entendés, » dit elle, « l'esposicion et qu'i veuet dire. Cestuy grant arbre fructueux c'est vostre personne tant noble et tant fructueuse, moien laquelle les malades et indigens ont aide, confort et consolacion, et toutes gens conseil salutaire. Le petit pynel qu'est soubz l'arbre c'est vostre filz mauldit, qui commence venir grant et a apris doctrine et estude comme les ramyaulx et branches de vostre puissance porra couper et faire peryr et qu'i puisse acquerir pour luy seul l'onneur et lohange mondayne. Puis après il pence comment il porra destruyre vostre personne affin qu'i puisse regner en seigneurie. Et voycy qu'en est et

sera : car les povres, debiles et malades mauldient tous ceux qui ne destruysent vostre filz quant ilz le peuvent faire. Pour quoy je conseille que durant le temps que vous estes en vostre puissance et santé que vous le destruysés afin que vous n'ayés les maledicions du monde. » L'empereur cogneut par cestuy exemple que sa femme disoit verité et luy dit : « Tu m'as donné bon exemple et bon conseil, pour quoy demain mon filz sera condampné a mort vile et deshonneste. » L'endemain l'empereur se mist en la chaiére de la justice, et de fait sans aultre advis prendre condempna son filz a estre pendu, et commanda a ses saltellites et gens deputés a ce faire qu'i fut mené au gibet publiquement a sons de trompètes.

Des merveilles que le peuple se donna quant on menoit au gibet le filz de l'empereur et comme yl fut saulvé pour celluy jour par le premier sage a l'exemple d'ung chevalier qui a la parole de sa femme occist son bon levrier qu'avoit combatu le dracon et saulvé la vie a son enfant. Le IIe *chapitre.*

Quant y fut dit par la cité de Romme que le seul filz de l'empereur estoit condampné a morir et que les trompètes sonnérent, incontinant se fit grant clamour et cris de peuple incredible, disans : « Helas! helas! qu'est ce a dire? le filz de l'empereur se mène a la mort. » Et ainsy que l'enfant se menoit en telle desolation, le premier sage et maistre de l'enfant nommé Pancillas tout a cheval le va racontrer au my du peuple. Et sy tost que le filz vit son maistre, yl le regarda au visage piteusement et en enclinant la teste contre luy comme sy luy vouloit dire : « Vous veez comment me va : ayez memoire de moy et vous souvegne d'aler a mon pére incontinant selon nostre

entreprise. » Alors ledit sage vint a ceux qui le menoient et leur dit : « Je vous prie, ne vous hastés point de mener l'enfant, car j'espére au plaisir de Dieu de faire tellement que l'empereur revoquera sa sentence, et que l'enfant sera par mon moien delivré. » Cecy estre dit, tout le peuple a une voix crie et dit : « O maistre bien heureux, cours hactivement au palais de l'empereur et fais tant que tu saulves ton disciple. » Le maistre de l'enfant point son cheval de l'esperon, et vint au palais et puis des deux geneulx treshumblement salua l'empereur. Auquel l'empereur dit par grant ire : « Je prie Dieu que jamais bien ne te viegne. » Pancillas respont : « Sire, j'ay amerité aultre salutacion que celle que vous me donnés. » L'empereur dit : « Tu as menty; et je te diray pour quoy; je commis mon filz a toy et a tes compagnions bien parlant et de bonnes meurs plein, et ores est devenus muet qui ne parle point, et que pis est il a voulu efforcer et oppresser ma femme, pour quoy aujourduy il en prendra la mort, et vous semblablement serez occiz douloureusement. » Le mestre dit et respont : « Sire empereur, a ce que vous dites que l'enfant ne parle point, Dieu scet et qu'i nous soit tesmoing qu'il parloit bien en nostre compagnye. Et pour ce qu'i ne parle point a present Dieu scet la cause pour quoy, et sachés qu'il y a grant raison, laquelle vous sçaurés ung jour. Après quant vous dites qu'il a voulu oppresser vostre femme, pour verité je vous affie que cecy n'est point de croire, car de dix ans qu'il a esté en nostre compagnye jamais nous n'avons veu ne perceu qu'il fut enclin ne qu'i fit telle chose. Pour quoy, sire, je vous dis et denunce une chose a noter, que se vous faites morir vostre filz a la simple parole et relation de vostre femme, il vous advindra chose pire qu'il n'avint a ung chevalier qui occist un tresbon levrier qu'il avoit pour la parole de sa femme, lequel levrier avoit saulvé son enfant d'estre mort. » L'empereur heut grant desir de sçavoir l'exemple de cestuy chevalier et de son bon le-

vrier, et dit au maistre : « J'ay desir d'entendre cestuy exemple ; dis le moy. » « Sire empereur, » dit le sage, « je ne le puis dire maintenant, car durant le temps que je parleroie l'enfant porroit estre executé et pendu, et alors pour neant je le raconteroie. Mais si vous plait ouyr cestuy exemple tresnotable, mandés querre vostre filz jusques a demain, et quant j'auray dit ma raison faites de l'enfant vostre volenté. » Incontinant l'empereur fit retourner l'enfant et mectre en ferme prison jusques le sage heut dit et narré son exemple, lequel dit en ceste maniére :

(CANIS) « Il fut ung noble et valeureux chevalier qui n'avoit que ung seul filz comme vous avés, mais yl estoit petit, et l'ayma tant qu'i luy ordonna trois norrices pour le garder, la premiére pour le nourrir, la seconde pour le tenir nectellet de son corps, la tierce pour le desduyre a dormir. Cestuy chevalier après son enfant avoit deux choses lesquelles yl amoit fort, c'est assavoir ung levrier et ung faulcon. Cestuy levrier estoit de ceste force et vertus que quant il prencit la salvagine yl la tenoit fermement jusques que son maistre fut venus. Et plus oultre quant le chevalier se mestoit en batalle et en faire guerre et yl n'estoit pas appareillé pour l'eure ne pour dire qu'il eut du meilleur, quant le chevalier montoit a cheval, le levrier prenoit le cheval par la queuhe a tout les dens et uloit fort, et ainsy par ses signes le chevalier estoit advisé et instruys quant yl estoit temps de besoignier ou de se retraire. Semblablement il amoit fort le falcon, car jamais ne voloit qu'il ne prist quelque proye. Cestuy chevalier amoit et serchoit fort les tornoyemens. Pour quoy ung jour yl fit crier ung tournoyement et unes belles joutes soubz son chastiaul, auquel pluseurs vindrent. Au jour et heure assigné le chevalier entra au tournoyement, et aussy y vint la dame sa femme et ses chambriéres pour regarder l'esbatement. Et quant les norrices de l'enfant virent que chescun y alloit elles y vindrent comme les aultres. Et laissérent le petit filz du chevalier en sa cou-

chète dedens une sale la ou estoient le levrier qui se gisoit, et le faulcon qu'estoit en la perche. En ung partuys de cestuy chastiaul avoit ung serpent mussé que nul ne sçavoit, lequel serpent quant yl sentit que n'y avoit personne en la place yl mist la teste hors du partuys, et quant yl ne vit que l'enfant couché en son bricet yl vint vers luy pour le tuer. Le faulcon le vit premiérement et regarda le levrier qui dormoit, pour quoy y fit sy grant bruyt a tout ses elles qu'i le reveillia affin qu'i deffendit l'enfant. Le levrier au son des elles du faulcon se reveilla, et quant yl vit le serpent près de l'enfant yl vint a luy et commencérent tous deux a desbatre l'ung contre l'autre tellement que le levrier fut navré grandement jusques a grant effusion de sang tellement que la place et entour de la couchète de l'enfant estoit tout plain du sang du levrier. Quant le levrier se sentit ainsy navré, vint heurter sy impetueusement contre le serpent que de celluy assault le bricet de l'enfant tourna ce dessoubz dessus. Or estoit le bricet et couchète de l'enfant sy hault de quatre bons piez que la face de l'enfant ne fut point blecée ne ne toucha point a terre. Toutefloys de la baitaille le levrier heut le meillieur, car le serpent demoura mort et occist, et puis le levrier se retrait près de la paroy pour lechier ses playes. Tantost après cecy le tournoyement prist fin et vindrent premiérement les norrices au chastiaul. Et subitement elles virent grant effusion de sang en la place ou estoit l'enfant, et sa couche eversée, puis virent le levrier ensanglanté; incontinant vont dire entre soy que le levrier avoit occist ledit enfant, sans se prendre garde de l'enfant qu'estoit reversé, ne quoy il estoit devenu. Mais vont dire : « Fuyons et nous en alons, affin que le « seigneur comme culpables de la mort de son enfant ne « nous fasce morir. » Et ainsy toutes forsonnéez se mirent en fuyte, et en alant et criant comme desperéez racontrarent la dame et mére de l'enfant, laquelle leur dist : « Pour quoy criez vous ainsy et vous desconfortez ? » Les

norrices dirent en grans pleurs : « O ma dame, mal va « pour nous et pour vous; vous sçavés le levrier que nos- « tre maistre vostre mary ayme tant? Il a devoré vostre « filz, lequel se gist près de la paroy tout plain de sang. » Incontinant la dame comme foursonnée et hors du sens tomba a terre et en grans pleurs et larmes va dire : « He- « las! helas! doulante moy, que doy je faire? Maintenant « je suis privée d'ung seul filz que j'avoye. » Le seigneur vint de l'esbatement, et quant il ouyt ainsy crier sa femme, tresdiligentement voulit sçavoir que c'estoit et pour quoy elle ainsy lamentoit. Laquelle luy dit : « O mon seigneur, « il nous va tresmal, car vostre levrier lequel vous aymés « tant vostre seul filz a occist, lequel tout saoul du sang « de vostre enfant se git la près de la muraille. » Le cheva- lier tout esmeu de cestuy affaire incontinant entra en la sale, et le levrier comme il avoit de coustume se leva contre son maistre et luy fit feste comme sy le vouloit saluer. Lors le chevalier trait son espée et d'ung seul copt luy coupa la teste, puis s'avance et retourna la couchète de l'enfant comme elle devoit estre, et le trouva sain et sans estre blecé, et puis yl vit le serpent occist en la place, et cogneu par certains signes que le levrier l'avoit mis a mort en deffendant l'enfant. Et puis quant il vit son levrier mort, en dessirant sa face et ses cheveux a grans cris et lamentacions commence dire : « Helas! helas! comme « mal va et que pour une parole de ma femme j'ay occiz « mon levrier qu'estoit sy bon, qu'a saulvé la vie de mon « enfant et a occiz le serpent! O malheureux que je suis! « Je me veulx deffaire! » Et prist une lance par destresse et la frascha en troys parties, puis s'en ala en la terre sainte ou yl fit tous les jours de sa vie penitence en lamentacions et grans pleurs. »

Et puis dit le maistre a l'empereur : « Sire, avés vous bien entendu l'exemple que j'ay dit? » « Ouy entiérement, » dit l'empereur. « Je vous fais serement, » dit le sage, « que se vous faites morir vostre filz pour la parole

de vostre femme y vous viendra piz et plus grant douleur qu'il n'est venu au chevalier de son levrier que tant amoit, auquel il coupa la teste sans cause a la seule parole de sa femme. » « En verité, » dit l'empereur, « tu m'as donné ung souverain exemple et bien a propos, pour quoy je te promès que mon filz ne morra point pour cestuy jour. » « Se vous le faites, » dit Pancillas, « vous fairés tressagement, et vous remercie grandement quant pour amour de moy pour cestuy jour vous lui avés pardonné. »

Et par ainsy nous povons contempler qu'après grant joye peust venir grant deul, et que pour petite parole se meut grant noise et se fait chose quelque foyz qui ne se peust jamais reparer, ou le pis git quant celluy ha domage qui devroit avoir guerdon, comme l'exemple monstre de la loyaulté du levrier qu'avoit saulvé la vie a l'enfant du chevalier et pour celle euvre il en prist la mort, et ce fut pour la fureur et parole de la femme, laquelle afferma estre verité ce qu'estoit messonge, dont le chevalier pour le desplaisir laissa et sa femme et son filz et son pais et ses biens et ses amis et parens et ala morir en estrange terre. Et cecy faisoit fort a propos de la femme de l'empereur, laquelle disoit pour verité que le filz la vouloit violer et le contraire estoit verité.

Le second exemple que la royne donna du porc sengler qui fut occist par le pastoriaul pour ce qu'i s'endormist se laissant gracter, appliquant que l'empereur se laissoit gouverner, affin que l'enfant morust. Le IIIe *chapitre.*

Tresamérement ploura la royne quant elle sceut que le filz n'estoit pas mort et fit males maniéres tellement

qu'elle se coucha aux ceindres du foyer et ne vouloit seulement lever la teste. Quant l'empereur entendit la faczon de sa femme, incontinant vint en la chambre en grant propos de la resjouyr et lui dit : « O ma dame tant bonne et tant noble, pour quoy faites vous si male chiére? qui vous a ainsy determinée ? » « O empereur, » dit elle, « pour quoy me fais tu ceste demande, quant tu scés bien le desplaisir et le despit que j'ay soustenus de ton filz mauldit ? Et tu m'as promis qu'il en prendroit la mort, et j'entens qu'i vit encoures. Je te promès et te jure qu'i t'en adviendra tant de toy comme de ton filz comme une foys il advint d'ung porc sengler et d'ung pasteur. » « Je te prie, » dit l'empereur, « que pour ma consolation tu me dis cestuy exemple. » « L'aultre jour, » dit la royne, « je t'en dis ung bien a propos, mais je n'en ay rien veu mectre en effait, pourquoy a present rien ne profiteroit de le dire. Touteffoys encoures je diray cestuy exemple tresnotable, auquel se bien tu considéres tu en auras ung grant profit. » Et puis commence dire en ceste maniére :

(APER) « Ung jour fut ung empereur qu'avoit une grant forest en laquelle se norrissoit ung gros et fiers senglier, qui se dit en françoys une hure, lequel estoit sy cruel qu'i navroit et mestoit a mort tous ceulx qui passoyent par la forest. De quoy l'empereur estoit triste et mal content, pour quoy yl fit crier par tout son empire que celluy qui occiroit et deffaroit le porc senglier qu'il auroit a femme une seule fille qu'il avoit et que après sa mort yl auroit le royalme. Mais après que la criée fut faite il ne se trouva personne qui se voulsit entremectre d'entrer au boys pour assallir ceste beste tant cruelle. En celluy temps estoit ung pastoriaul de berbis qui commença cogiter en soy meisme et dire : « Se je povoie occirre le senglier, je ne « m'avanceroye pas tant seulement, mais avec ce exaulce- « roie toute ma generation. » Et sur ce prist ung grant courage ; atout son baston, que portoit aux champs quant il gardoit les brebis, entra en la forest, et sy tost que le sen-

glier le vit incontinant se tourna contre luy. Cestuy pastoriaul de paour incontinant monta sus ung arbre, et la beste commença rongier celluy arbre tellement qu'i luy sembla que tantost l'arbre tomberoit. Touteffoys l'arbre estoit chargié de fruyt pour le senglier delectable, pour quoy cestuy homme fit tomber du fruyt largement, duquel le senglier se saoula tellement qu'après qu'il eust assés mangié se mist a dormir. Cecy voyant le pastoriaul bellement descendit bas et tenant l'arbre a l'une des mains, a l'aultre se mist gracter et adoulcir le porc, qui commença moult fort a dormir, pour quoy cecy voyant le pasteur prist son cutiaul et occist le porc et heust la fille de l'empereur a femme, et après sa mort fut roy et seigneur du pais comme yl estoit dit. »

Puis après que la royne heut finé son ystoire elle dit a l'empereur : « O mon seigneur, par vostre foy, m'avés vous bien entendu en ce que j'ay dit? » « En verité, ouy, » dit l'empereur, « et bien a plein. » « Or entendés, » dit elle, « ce que veult dire. Ceste hure et porc senglier sy fort et puissant qu'est en la forest represente et designe vostre personne, a la quelle nul ne peust resister soit fort soyt sage. Et cestuy pastoriaul atout son baston signifie la personne de vostre malheureux filz et mauldit, lequel au baston de sa science vous commence a abuser et decepvoir; ainsy comme le pasteur applaudissoit au senglier en le gratant et le fit dormir et puis le occist a son ayse, semblablement les meistres de vostre filz par fallaces et faulces narrations vous abusent et vous delectent jusques a ce que vostre filz vous puisse occirre et faire morir affin que tantost après vous il puisse regner. » L'empereur esmeu d'une grant ire dit : « Ainsy ne soit qu'i m'en adviegne comme au senglier ne que ces maistres me facent telle deception. Je te promectz qu'a cestuy jour mon filz sera pendu. » « Se vous le faites, » dit la dame, « vous ouvrerez sagement. » Alors l'empereur commanda pour la seconde foys que son filz fut pendu.

Comment le filz de l'empereur fut saulvé de morir pour celluy jour par le moyen du second sage a l'exemple du chevalier qui pour le pechié de sa femme fut honté quant elle luy ferma la porte, luy cuydant qu'elle fut tombée au puys. Le IIIIe *chapitre.*

Lentulus le secund sage et maistre de l'enfant vit le bruyt qui se faisoit pour mener pendre le filz de l'empereur et moul hactivement vint au paylaix, et comme le premier salua l'empereur et dit en ceste maniére : « O empereur, se vous faites morir vostre filz pour la parole de vostre femme, il vous adviendra pys qu'il avint a un chevalier qui fut mis au pylory injustement. » L'empereur heut grant desir de sçavoir que ce vouloit dire, pour quoy joyeusement respont audit sage : « O bon homme et sage, dis moy comme la chose fut faite. » « Sire, » dit le maistre, « ge ne le diray point se vous ne relachés vostre filz qu'i ne meure point maintenant, jusques au moins mon exemple vous soit dit et exposé. Et se vous n'estes bien content, alors vostre volenté soit faite. » L'empereur fut contens que l'enfant fut ramené, et puis le dit maistre raconta en ceste maniére :

(PUTEUS) « En une cité avoit ung chevalier qu'avoit espousé une jeune damoiselle comme vous avés fait, laquelle il amoit merveilleusement et tellement que toutes les nuys de ses mains yl fermoit les portes et les clefz mestoit soubz sa teste au lyt. En celle cité estoit de coustume qu'après que une clouche estoit sonnée de nuyt et quelcun se trouvoit par les charriéres, estoit pris par les gardes et encarcerez toute cele nuyt, et le jour publiquement se mectoit au pylory en signe de reprouche et vituperacion. Advint que pour acomplir la concupiscence de la cher cestuy homme ne souffisoit pas a ceste jeune dame a cause que le cheva-

lier estoit ancien et cassé et la dame en la fleur de son eage, pourquoy la dame avoit ung ami pour amour. Et toutes les nuys quant le chevalier dormissoit elle prenoit les clefz et aloit vers son amy et puis tout bellement retornoit près de son mary. Et après que pluseurs foys elle fit en ceste maniére, advint une nuyt que le chevalier se reveillia et ne trouva point près de luy sa femme, puis serche les clef soubz sa teste et ne les trouva point. Incontinant se leva et trouva la porte toute ouverte et puis la ferma seurement. Cecy estre fait, le chevalier monta en hault et regarda par la fenestre sur la place longuement. Et après que le pollet heut chanté trois foys la dame vint de la ou estoit son amoureux, et ainsy qu'elle pensoit entrer en la maison elle fut fort triste de ce qu'elle la trouva sarrée, et en hurtant la cuydoit ouvrir, a laquelle dit le chevalier : « O faulce putain desloyale, j'ay bien es-
« perimenté maintenant comme souventeffoys tu as laissé
« mon lyt pour commectre pechié et adultére ; je te jure
« et soie certayne que tu demourras en tel point jusques
« les gardes de la cité viengnent qui te prendront. » La dame dit : « O mon seigneur et mon doulx espoux, vous
« faites mal de me mectre sur crime duquel je suis inno-
« cente ; sur mon ame je vous diray la verité : ceste nuyt
« quant vous fustes endormy j'ai esté demandée de la
« servente de ma mére pour aler a elle hactivement, et
« quant je vous senty ainsy dulcement dormir, je ne ou-
« saye vous reveillier ne prendre congié de vous, et ainsy
« je pris les clefz et alay a ma mére, laquelle est sy treffort
« malade que je doubte que demain ne la faille oindre et
« donner ses sacrements. Touteffoy pour non vous offen-
« dre je me suis hastée de retorner et l'ay laissé en tres-
« grant maladie, Dieu le scet. Pour quoy je vous prie,
« laissez moy entrer en la mayson avant que la clouche
« sonne. » « Certes, » respont le chevalier, « tu n'en-
« treras point, mais seras la jusques la clouche sonne et
« que tu seras prise. » « En verité, » dit la dame, « et a

« vous et a moy et a tous nous parens et amis ce sera un « tresgrant deshonnour et reprouche sy se fait comme « vous dites ; pour quoy en l'onnour de Dieu ouvrés moy « la porte et que je entre dedens. » « Advise mainte- « nant, » dit le chevalier, « et te recorde combien de foys « tu as laissé mon lyt pour aler commectre adultére ; « mieulx te vault, » dit il, « soustenir reprouche et effacer « tes pechiez en cestuy monde qu'estre dampnée en en- « fert. » « O mon seigneur, » dit la dame, « en l'onnour « de celluy qui pour nous pendit en croix, ayés mercy de « moy. » Le chevalier respont : « Tu labeures en vain, « car tu n'entreras point, mais actendras que la campane « sonne et que tu soie trouvée et prise. » Alors ceste dame mal contente dit a son mary : « Tu scez bien que « cy près de la porte a un puys, mais se tu ne me laissez « entrer je me laisseray tomber dedens et seray morte, et « je le feray avant que je soie scandalizée en ceste ma- « niére devant mes amis. » « Pleut a Dieu, » dit le che- valier, « que tu ne fuz morte de long temps et avant « que jamais tu entrasses en mon lyt. » Et ainsy en par- lant la lumiére de la lune s'en ala. Et alors la femme dit : « O mon seigneur, puis qu'ainsy est, je me veulx noyer « et me gecter en l'aigue du puis ; mais par avant je « veulx faire mon testament, et dis premiérement que je « donne et remectz a Dieu, a la vierge Marie, et a tous « les saintz de paradis mon ame. Item je ordonne que « mon corps soit ensevelly en l'esglise de saint Piére. Les « aultres choses appartenans soient remises en vostre dis- « posicion et volenté. » Cecy estre dit elle vint au puys et prist une grosse pierre qu'elle trouva, tant pesant comme elle peut sortir de terre, et la leva et la gecta au puys en disant : « Maintenant je me voy noyer. » Et puis sans plus dire aultre chose elle se mussa près de la porte. Le chevalier ouyt le son et grant cop qui se donna au puys, et puis en plourant cria a haulte voix et dit : « O moy « dolant ! ma femme est noyée et tombée. » Et puis in-

continant descend de la maison et court vers le puys. La dame qu'estoit près de la porte entra en la maison et puis ferma et serra la porte fort et seurement et puis monta sur les degrez et se mist a la fenestre. Entretant le chevalier se tient près du puys et pleuroit amérement en disant : « O moy doulant! maintenant je suis vesvé et privé de « ma femme que j'amoye tant; mauldite soit l'eure que « je serray la porte contre elle! » Ceste dame avoit grant joye de la melencolie de son mary, et en riant dit en ceste maniére : « O mauldit velliart, pour quoy a ceste heure de- « meure tu hors de ta mayson? ne suis je pas assez souf- « fisante pour toy? Que veult dire que toutes les nuys tu « vas a tes rybauldes et laisses mon lyt et ma compa- « gnie? » Quant le chevalier ouyt la voix de sa femme il fut tresjoyeux et dit : « Dieu soit loué et begnyt que tu « n'ez point morte! mais, ma dame et bonne femme, « pour quoy me faitz tu ces reprouches? car je t'ay voulu « chastoyer, et pour celle cause j'avoye fermée la porte, « sans cogiter ne entendre que tu te deusses mectre en « peril, mais quant j'ay ouy le son du puys je me suis « pensé que tu t'estoye gectée dedens, pour quoy incon- « tinant je suis descendus pour toy aider et saulver. » A cecy la dame respont et dit : « Tu en as menty; je ne fis « jamais telles choses que tu m'as mis sur moy, mais bien « se monstre maintenant ce que dit le commun proverbe : « celluy qui est macherez et culpable de quelque crime « tousjours se perforce de maculer et accuser les aultres. « Et pour ce tu m'as mis sur ceste diffamacion de quoy « tu es diffamé et du cas de quoy souvent tu as usé. Ve- « ritablement je te dis que tu actendras la hors jusques la « campane sonne ou jusques tant que les gardes te treu- « vent et qu'i te facent selon que ton cas requiert. » Le chevalier dit : « Helas! mais pour quoy me mès tu sur « telle diffamacion? Car je suis vieulx et ancien et ay « demoré tout le temps de ma vie en ceste cité, et jamais « de tel cas je ne fus repris ne accusé, et pourtant ouvre

« moy affin que tu ne faces ne moy ne toy esclandre. » Ceste dame n'en avoit cure, mais luy dit : « Tu parles « pour neant ; mieux te vault en cestuy monde faire pe- « nitence de tes pechiez qu'estre dampné en enfer ; sou- « viengne toy du dit du sage duquel se lyt ainsy : Dieu « ha en hayne et n'ayme point ung povre orgueillieux et « ung riche messongier et ung velliard fol et assotty. Tu « es riche et messongier ; pour quoy m'as tu imposé sur « mensonges ? Tu es bien fol et associé quant tu as heu la « fleur de mon jouvent a ton plaisir et encores tu te mès « a courre après tes rybauldes, pour quoy c'est grant don « de Dieu que tu soyes ycy ainsy pugny, affin que tu ne « soyez dampné en enfer. Et par ainsy fais de bon vou- « loir de tes pechiez penitence. » « O ma dame, » dit le chevalier, « je sçay que Dieu est misericors et ne requier « du pecheur se non contriction et emende, pour quoy « laisse moy entrer et volontairement je me veulx emen- « der. » « Quel dyable, » respond elle, « t'a fait sy bon « prescheur ? Touteffois je te dis que tu n'entreras point. » Et ainsy que disoient ces paroles, on sonna la clouche, don le chevalier dit : « O ma dame, maintenant se sonne « la campane : laisse moy entrer en la maison affin que je « ne soies ainsy confus et diffamé a tousjour mais. » « Cestuy son de ceste clouche, » dit elle, « pretent le salut « de ton ame, affin que par bonne patience tu endures « penitence. » Cecy disant, les gardes environnoient la cité et trouvarent le chevalier devant sa maison actendant qu'i peut entrer et luy dirent : « Biaulx amis, ce n'est pas « bon signe que tu soie maintenant ycy et a ceste heure. » Sy tost que la dame ouyt les gardes va dire a haulte voix : « O mes amis, je vous prie que je soie vengée de cestuy « velliard mauldit. Vous sçavez de qui je suis fille et mon « estat ; vous devés sçavoir que toutes les nuyts cestuy « mauldit rybault laisse mon lyt et va a ses ribauldes ; « j'atendoie tousjour qu'il se emendast, tellement que je « ne le vouloie reveler a nul de mes amis, mais il ne m'a

« rien valu, pour quoy je demande qu'i soit pugny « comme celluy qu'est incorrigible. » Alors les gardes selon les estatuz de la cité le prirent et le menarent en prison ou il fut discipliné, et puis quant yl fut jour pour plus grant vitupére on le mist au pyloril. »

Cestuy secund sage mist fin en son ystoire et dit a l'empereur : « Avés vous entendu ce que j'ay dit ? » « Ouy », dit il. « Veritablement », respond le sage, « je vous dis « que se pour la parole de vostre femme vous faisiez « morir vostre filz il vous adviendra pys qu'il n'avint a « celluy chevalier qui pour le crime de sa femme fut mal « tracté et diffamé. » « En verité », dit l'empereur, « celle « femme fut fort desloyale et faulce, laquelle faulcement « fit a souffrir son mary, pour quoy je te dis que pour la « rayson de cestuy exemple mon filz ne mourra point « pour cestuy jour. » « Se vous le faites », dit le maistre, « vous ouvrerés sagement, puis en après vous vous en res- « jouyrés grandement. Pour quoy je vous remercie, quant « vous m'avés ouy pacientement et que vous perdonnés « a vostre filz pour cestuy jour a ma priére. » Et cecy estre dit, il s'en ala, et l'enfant fut ramené. Ou se peut entendre la malice de la femme, laquelle prent vengance a elle possible sans misericorde, en mectant sur aultruy le pechié duquel est elle culpable.

La tierce narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du pére qui fut larron pour maintenir ses enfans et puis pour les saulver il se fit couper la teste. Le ve *chapitre.*

La royne pleura amérement quant elle entendit que le filz de l'empereur n'estoit point mort, et entra en sa chambre secréte et se dessira le visage et ses habillemens et

puis cria a haulte voix : « Mauldit soit le jour que unques je nasquitz de mére, quant moy qui suis fille de sy grant roy suis ainsy confondue sans estre de mon affection consolée ! » Les damoiselles et servantes rapportarent a l'empereur la desolacion de la dame. Lequel vint a elle et la reconforte le mieux qu'il peut en disant : « O ma dame, ne faites point ces maniéres qu'a vous n'apartiegnent de vostre estat, car c'est mal fait de ainsy crier et lamenter. » « O mon seigneur, » dit la royne, « pour l'amour que j'ay a vous cestuy enfant me fait plus de douloir de la grant mesprisance qu'on me fait. Et vous devés bien entendre que sy ne fut pour la grant amour que j'ay a vous j'eusse trouvé maniére de me faire mener a mon pére et en mon pais, mais je n'en ay rien fait pour ce que je doubte que mal ne vous en advint se je m'en aloye. Car certes mon pére est assez puissant de me tenir et maintenir en grant honnour et richesse et assez courageux de prendre vengance de ces grans mesprisances qu'on m'a fait. » L'empereur respont et dit : « Jamais ne pense ne n'entreprend ce que tu dis, mais te prie que tu ne te doubtez de rien, car tant que je vivray je ne te fauldray rien. » « Mon seigneur, » dit la dame, « plaise a Dieu que vous puissiez vivre longuement; mais je doubte fort qu'i ne vous adviengne comme a un chevalier de son filz, lequel ne voulsit ensevelir seulement la teste de son pére au cimitiére nonobstant que le pére prist mort pour saulver la vie a son dit filz. » « O ma dame », dit l'empereur, « je te prie que je sache cestuy exemple et comment fut fait que cestuy filz ne voulsit ensevelir la teste de son pére et touteffoys le pére estoit mort pour luy. » « Mon seigneur », dit la royne, « je le diray volentier pour vostre salut.

« En la cité de Romme estoit ung chevalier qu'avoit deux filles et ung filz. Celluy chevalier frequentoit volentier les tournoyemens et esbatemens d'abilité, tellement qu'il dispendoit ce qu'il avoit en soy maintenir en ceste

façon et plaisirs mondains. En celluy temps estoit empereur Octaviain, lequel estoit le plus puissant du monde tant en seignoyrie comme en tresor d'or et d'argent, tellement qu'il avoit une tour pleine d'or, pour laquelle tour garder il deputa ung sage chevalier. Cestuy chevalier qui frequentoit ces tournoyemens a cause de sa folle despense vint en sy grant povreté, qu'i luy falloit vendre sa chevance, pourquoy il demanda son filz et luy dit : « Mon « filz, conseille moy que nous devons faire, car nostre « necessité est sy grande qu'i nous fault vendre nostre « chevance ou trouver quelque faczon de faire pour vivre « et nous entretenir. Et se je vens mon heritage, tu et « tes seurs serez hontez de povreté. » « Mon pére, » dit le « filz, « se vous povez trouver remede aultre que de ven- « dre vostre heritage, ce seroit pour le meillieur, et je « vous aideray en tout et par tout de mon pouvoir. » J'ay « advisé, » se dit le pére, « ung bon reméde : l'empereur « ha une tour pleyne d'or ; alons y de nuyt et portons « des instrumens pour la rompre et prendons de l'or « pour nostre necessité. » « En verité, » dit le filz, « vous « avez trouvé ung bon conseil ; mieux nous vault pren- « dre de l'or de l'empereur, veu qu'il en ha assez, et sub- « venir a nostre necessité que de vendre nostre heritage. » Le pére et le filz atout instrumens nécessaires vindrent de nuyt a la tour et firent tant que le mur fut rompu, et puis prirent de l'or tant que ilz pouvoient porter pour celle foys, duquel or il paya ses debtez et puis continua les esbatemens comme il avoit de coustume, pour quoy tantost y n'y heut plus que despendre. Cecy durant la garde de la tour en visitant le tresor trouva la tour rompue, don yl fut fort esmerveillié et espovanté, et le raconta a l'empereur pour sa descharge, mais l'empereur n'en fut rien contens mais luy dit : « Pour quoy me dis « tu telles nouvelles? ne scés tu pas que je t'ay commis « et recommandé mon tresor pour le garder? saches « que de la perte qui est je me pleins de toy. » La garde

de cestuy tresor fut commus de ceste reponse et vint en la tour et devant le partuys qu'estoit fait posa un vassiaul plein de pége et de gluz et aultre mixtion de cole, et le mist si subtilement que nul ne porroit entrer ne passer par ledit partuys qu'i ne tomba au vassiaul, et quant il seroit tombé jamais ne s'en porroit yssir. Incontinant après le chevalier consumit ce qu'il avoit, lequel avec son filz vint en la tour pour emporter au tresor comme par avant avoient fait. Et ainsy que le pére aloit devant comme le mieux entendant la besoigne, incontinant il tomba au vassiaul plein de pége, de gluz et cole jusques au col, lequel quant il se sentit pris et atrapé incontinant dit a son filz : « O mon filz, ne t'approuche « point de moy, car se tu le fais tu seras atrappé et ne « te porras avoir. » « Ne plaise a Dieu, » dit le filz, « que je vous laisse et que je ne vous aide; car se vous « estes cy trouvez nous serons après tous pris et mors, et « se je ne suis assés fort pour vous aider, moien bon con- « seil que je prendray vous serés delivré. » « O mon « filz, » dit le pére, « il n'y a aultre conseil pour vous « saulver se non que tu prends ton cutiaul et me coupe « la teste, afin que quant mon corps sera trouvé sans « teste nul ne le cognoistra et ne saront de qui sera; « et par ainsy tu et mes filles evaderés la confusion et « honte du monde et aussy la mort. » « Mon pére, » dit le filz, « vous avés donné tresbon conseil. Car verita- « blement sy vient a notice que vous soiez celluy, nul « de nous ne porroit evader la mort, pour quoy il est bien « expedient que vostre teste soit coupée. » Dont incontinant le filz atout son glayve coupa la teste a son pére et la gecta en une fosse et la l'enterra. Puis après tout le fait denunça a ses seurs, lesquelles doulereusement le plourarent par plusieurs jours et occultement. Après cecy la garde entra en la tour et trouva le corps sans teste, don grandement se merveillia et puis le denunça a l'empereur. Quant l'empereur entendit la façon, il commanda

que le corps fut estachiez et par ung cheval trainé par toutes les places de la cité, et qu'on se prist garde diligentement et secrétement se en le traynant personne ploreroit ou fairoit quelque desroi, et puis dit l'empereur : « S'yl y a quelcun qu'en meyne douleur, ce sera « signe qu'il est de la maison, et alors entrés en la mai- « son et prenés et amenés tous ceux de la maison et les « traynés jusques aux forches et les pendés. » Les officiers et ministres de l'empereur firent comme on l'avoit commandé. Et quant le corps passoit par devant la maison ou estoit le filz et les deux filles, subitement ces deux filles, voiant le corps de leur pére ainsy vitupereusement trayner, par remort naturel commencérent plourer et gemir amérement. Le frére ouyant ces filles plourer et entendant le domage que pouvoit advenir incontinant se bleça et gasta le visage et se fit sangnyer largement. Incontinant que les satellites et ministres ouyrent les pleurs en celle maison, entrarent dedens et puis demandérent curieusement la cause pour quoy elles plouroyent. Auxqueux le filz respont et dit : « Je me suis ainsy « navré d'aventure, et quant mes seurs ont veu tomber « mon sang ainsy habondamment comme vous veez, « elles ont ainsy crié et fait male chiére. » Lesdis officiers pensérent qu'il dit verité, s'en alérent et menarent le corps pendre au gibet ; ne jamais le filz ne le voulsit despendre ne mectre en cymitiére sa teste.

« O sire empereur, m'avés vous bien entendue ? » « Ouy certes et bien a plein, » respont le roy. « J'ay grant doubte, » dit la dame, « qu'il ne soit ainsy de vostre filz et de vous. Cestuy chevalier pour l'amour de son filz se fit povre et commist larrecin et rompit la tour. Secundement yl se fit couper la teste affin que son filz n'en heut reprouche, puis après le filz gecta la teste de son pére en une fosse et ne la ensevellit ne en esglise n'en cymitiére : il souffra que son corps fut pendu au gibet, et si ne le peust despendre de jour, au moins de nuyt yl le

pouvoit faire. Semblablement et jour et nuyt vous laborés affin que vous puissiés exaulcer vostre filz a honneurs et en richesses, mais sans nul faulte il laborera pour vostre confusion affin que en vostre lieu puisse regner, pour quoy je conseille que vous le faites morir avant que par luy vous souffriés mal et oultrage. » L'empereur dit a sa femme : « Tu m'as dit cestuy exemple de celluy filz qui coupa la teste a son pére et puis n'eust cure ne non fit devoir pour ensevellier sa teste; je te jure et te promès que mon filz ne me faira pas en telle maniére. » Et puis incontinant commanda a ses satellites qu'i prissent son filz et qu'i le menassent pendre au gibet. Lesqueux se disposarent d'acomplir le commandement de l'empereur.

Comment l'enfant fut saulvé pour celluy jour par le tiers maistre a l'exemple de la pique qui pour dire verité fut morte par la faulceté et messonge de la femme qui s'estoit meffaite vers son mary. Le VIe *chapitre.*

Craton le tiers maistre de l'enfant ouyt le cris qui se faisoit par la cité et le desconfort que le peuple menoit en disant : « Helas ! helas ! voyés vous le seul filz de l'empereur ? on le meyne au gibet pour morir honteusement ». Et prestement monté sus son cheval vint au racontre. Et quant l'enfant le vit il enclina sa teste contre luy quasi si vouloit dire : « Ayez de moy memoire, car il en est temps a ceste heure. » Pour quoy la voix du peuple commune fut de recommander l'enfant a son maistre en disant : « O bon maistre et sage personne, despechez vous et saulvés vostre disciple, et faites revoquer la sentence contre luy donnée. » Cestuy maistre point de l'esperon son cheval et se lassa fort jusques il fut au palaix de l'empereur. Et quant il fut devant l'empereur il le salua tres-

honorablement. Auquel l'empereur dit : « Jamais bien ne te soit ! » « Helas ! pour quoy ? » dit le sage ; « je pensoie qu'a ma venue je fusse honnoré de vous et de grans dons remuneré et non pas avoir de vous dedignations. » « Ainsy comme tu as merité, » dit l'empereur, « si te soit et t'en adviengne. » « Seigneur, » dit le sage, » quoy ay je merité d'avoir ? » « Certes, » respont l'empereur, « tu as merité la mort tresdeshonneste ; car a vous sages je vous commis et delivray mon filz bien parlant et bien moriginé en tout pour estre instruis, et vous le m'avés rendu muet et ung faulx ribault, pour quoy aujourdui il en prendra la mort, et puis tous vous de mort treshonteuse serés confondus. » Le sage dit : « Mon seigneur, tant que vous dites qu'il est muet et sans parler, cecy je remès a Dieu qui fait parler les muetz et ouyr les sours. Touchant ce que vous dites qu'il a voulu oppresser vostre femme et violer je sçauray tresvolontiers se personne l'a veu ne cogneu, car il n'est malice sur la mauvaitié et malice de la femme, comme je vouldroie bien prouver. Car veritablement les femmes sont pleynes de messonges et principalement quant elles serchent vengeance sur quelque despit qu'elles ont ; mais comme l'entendés vous que a la simple parole de vostre femme vous voulés faire morir vostre filz ? Sachés de vray que se vous le faites qu'i vous en adviendra comme fit a ung noble homme de sa femme et d'une pique laquelle il amoit merveillieusement. » « Je te prie, » dit l'empereur, « dis moy comment les femmes sont pleynes de malices et messonges. » « Je n'en fairay rien, » dit le sage, « se vous ne mandés qu'on retorne vostre filz et qu'i ne meure point pour cestuy jour, et cecy estre fait je vous desclareray l'exemple tout a loisir et a vostre plaisir. » Alors l'empereur fit remener son filz et mectre en prison. Et puis le maistre commença son exemple raconter en ceste maniére :

« Une foys fut ung homme en une cité qu'avoit une (AVIS)
pique laquelle yl amoit tellement et sy fort que tous les

jours il luy apreignoit a parler latin et ebrieu. Et quant elle fut perfaitement aprise, tout ce qu'elle veoit et ouyoit dire elle le recitoit a son maistre. Cestuy citoyen avoit a femme une fort belle et jeune damoiselle comme vous avés, laquelle yl amoit fort et par le contraire elle ne l'aymoit point pour ce qu'a son appetit charnel ne satisfaisoit tousjours quant elle vouloit, pour quoy avec son mary elle avoit a son playsir ung biaul jeune filz fort plaisant et gracieux, et toutesfoys que son mary alayt hors de la cité a ses besoignes elle mandoit et faisoit venir le jouvenceaul, et tout ce qu'i faisoient et disoient la pique racontoit tout a retour a son maistre. Et se publia l'affaire tellement par la cité que ceste femme fut diffamée du pechié d'adultére et fornication. Le mary souvent avoit nouvelle du mauvais gouvernement de sa femme laquelle souvent repreignoit et de bonnes paroles l'arguoit ; et sur cecy sa femme luy dit : « Tu croys et adjoutes foy a la mauldite « pique, pour quoy saches que tant qu'elle vivra tousjour « entre nous sera desbat. » « Entens, » dit le mary : « la « pique ne sçaroit mentir, mais tout ainsy qu'elle voit et « ouyt dire elle raconte, pour quoy je la crois plus tost « que je ne fais toy. » Advient ung jour que le mary s'en ala hors du pais loing pour ses marchiandises, et incontinant sa femme manda querre son ami par amour lequel ne vint pas tantost jusques entre le jour et la nuyt, affin qu'i ne fut veu ne cogneu de personne ; et quant il sonna a la porte elle luy ouvra, et luy fit reffus d'entrer ; elle luy dit : « Entrés hardiement, car nul ne vous a veu. » « Je « doubte, » dit l'amoureux, « que la pique mauldite ne « nous accuse et decelle nostre fait, car ja par elle nous « deux sommes tous diffamés. » « Entrés hardiement, » dit elle, « car ceste nuyt je me vengeray de la pique. » Et quant il aloit par la sale ou estoit l'oysaul, l'amoureux aloit en doubte et disoit : « O m'amye et dame treschiére, « je doubte fort la pique. » Et alors la femme luy respont : « O gros fol, pour la obscurité de la nuyt la pique

« ne te peut veoir. » Alors la pique respont : « Se je ne « voys, j'entends bien ta parole, et cognois bien que tu « fais grant injure a mon seigneur et maistre ; car quant « il n'est en la maison tu dors tousjour avec ma dame. « Je te promés que je luy diray tout sy tost qu'i sera ve- « nus. » Le jeune filz dit a la femme : « Ne t'ay je pas « bien dit que par ceste pique nous sommes confus ?» « Ne « te doubte point, » dit la femme, « car en ceste nuyt nous « serons vengiez de ceste pique. » Or sus cecy le compai- gnyon entra et celle nuyt coucha avec la dame. Quant vint sus le jour la femme se leva et puis fit mectre l'es- chielle au dessus de la maison a l'endroit de la pique et la elle et sa chambriére firent ung partuys et par celluy partuys gectérent du sablon, de l'areyne et des petites pierres et de l'eau assez largement, et tellement qu'a peu de fait la pique fusse morte. Quant vint le matin l'amou- reux par ung aultre lieu s'en ala hors de la maison. Puis sy tost que le maistre fut venus de sus les champs, comme yl avoit de coustume visita son oyseaul et luy dit : « O « ma pique et oysellet bien aymé, dis moy comme il t'est « advenu et comme il t'a esté le temps que j'ay esté de- « hors. » La pique respont et dit : « O mon seigneur et « maistre, je vous diray les nouvelles que j'ay veuz et « ouyz. Vostre femme incontinant que vous alastes hors « mist en la maison de nuyt ung homme lequel je redar- « guay et reprenoye du mal et de la injure qu'i vous fai- « soit, et luy promis que quant vous seriés venus que je « vous rediroye tout. Et cecy non obstant vostre femme « le mist en sa chambre et dormit celle nuyt avec elle. « Ainsy je vous dis comme en vostre absence y m'est ad- « venu ; et vous dis et jure plus oultre que jamais ne m'a- « vint sy mal comme durant le temps de celle nuyt, tel- « lement qu'a peu de fait je ne fus morte ; car grelle, « nage et pluye toute celle nuyt me tombarent sur, telle- « ment que quasi je fus evanie. » Quant la dame ouyt ces paroles elle dit a son mary : « O sire, tu adjoustes foy a

« ta pique et ne considéres pas a ce qu'elle dit, que celle « nuyt tomba grelle, nage et pluye, et yl est verité que de « toute l'année ne fut nuyt plus clére ne seréne, pour « quoy c'est grant folie a toy d'y adjouter foy, et pour « tant d'ycy en avant ne la croire plus. » Le mary ala prendre informacion des voisins pour sçavoir quel temps fit celle nuyt en celle cité, et s'il estoit tombé ne grelle ne nage ne pleu. Lesqueux respondirent d'une voix et meismement ceulx qui voilliérent et furent aux champs et par les charriéres toute celle nuyt, mais il n'avoient memoire que de l'année fit plus belle ne plus sereyne nuyt que celle. Le mary vint en sa maison et dit a sa femme : « Certes « je t'ay trouvé en verité, car celle nuyt fut sereyne et « clére, comme j'ay perceu de tes voisins. » Alors la femme exaulcée respont : « O mon biaul sire, assez ouvertement « tu peux appercepvoir que la pique est menteresse, la- « quelle par ses messonges au temps passé elle a semmé « et mis discorde entre nous. Et avec cecy par ses mes- « songes je suis diffamée par toute la cité. » Alors le mary vint a sa pique et luy dit : « Ne scés tu pas bien que de « mes propres mains tous les jours je te pensoie et don- « noie a mangier? et tu as diz et semez par tes messonges « entre moy et ma femme desbat et discors tellement que « par la cité elle en est diffamée. » « Dieu scet, » se dit la pique, « que je ne saroie mentir, et que je n'ay raporté « senon ce que j'ay veu et ouy et sentu. » « Tu as menty, » dit le mary ; « ne m'as tu pas dit que celle nuyt grelle, nage « et pluye tomba tellement qu'a peu de fait tu en perdis « la vie, qui ne fut point verité? Pour quoy de cy en « avant tu ne diras plus messonges ne ne mectras desbas « ne discors entre moy et ma femme. » Et cecy disant i prist la pique et luy rompit le col. Quant la femme vit la pique morte elle fut moult joyeuse et dit : « O mon sire, « vous avés tresbien fait, et de maintenant nous pouvons « vivre en bonne paix. » Après qu'il eust occist la pique, il regarda en hault et vit au dessus du lieu ou estoit la pi-

que l'eschielle eslevée et en hault trouva le vassiaul ou estoit l'aigue et les petites pierres et l'areyne de quoy la pique avoit fait relacion. Et quant il cogneu le barast et deception de sa femme quasi qu'i ne tomba paulmé du desplaisir et en criant va dire : « O moy malheureux « et doulans que je suis, qui pour la parole de ma femme « mon oyselet, mon bien et toute ma consolacion, ay « perdu et ay occist ceste bestelette innocente, laquelle « par tout et de tout me disoit la pure verité. » Et incontinant de la grant douleur qu'il eust il prist sa lance et la frascha en trois piéces. Et puis s'en ala oultre mer en la terre sainte, lequel jamais ne retourna. »

Estre racontée l'ystoire yl dit a l'empereur : « Mon seigneur, avés vous bien entendu ce que j'ay dit? » « Ouy et bien a plein, » dit l'empereur. Le sage dit : « A vostre advis ne fut pas bien mauldite celle femme laquelle procura la mort de la pique par ses faulcetez et messonges? » « En verité, » dit l'empereur, « celle femme fut bien pleyne de grans maledicions; y me prent grant pitié de la pique qui perdit ainsy la vie pour verité dire. Sans faulte tu m'as donné ung tresbon exemple, et te promest que mon filz ne prendra point mort pour cestuy jour. » Le maistre bien joyeux dit : « Sire, se vous le faites vous ouvrerés sagement et tout bien en viendra. Et vous rens graces et loange de mon pouvoir quant a ma requeste vous avés donné la vie a vostre filz pour cestuy jour. A Dieu soiez, auquel je vous recommande. »

La quarte recitacion de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple des sept sages qu'avoient adveuglé l'empereur qui recouvra la veue après que les sept sages furent mors. Le VIIe *chapitre.*

Grans gemissemens fit la femme de l'empereur quant elle sceut que l'enfant n'estoit point mort, et tellement mena son doul qu'i fut sceu et ouy par tout le palaix en disant : « O doulente moy! mauldit soit le jour que jamais je fus faite emperiére! pleust a Dieu que je ne fus morte quant oncques je fus amenée en cestuy pays! » L'empereur fut mal content du bruyt que ceste dame menoit, et pour revoquer ses douleurs incontinant entra dans la chambre et tant qu'i pouvoit y la consoloit. Laquelle luy dit : « O mon seigneur, n'entendés vous pas que je suis sy triste et tant doulereuse qu'i ne se peut dire ne penser, quant je considére que je suis vostre femme, et en vostre compagnie je suis ainsy vituperée et confuse par vostre filz mauldit et desloyal, comme vous m'avés trouvé dessirée et ensanglentée, et vous me promites que vous le feriés morir et je voy qu'i vit encores? pour quoy ne me doi ge bien plaindre et douloir? » « Certes, » dit l'empereur, « je te veulx bien complaire et faire justice; mais ce que j'ay retardé a esté a cause de l'exemple du sage maistre. » « O mon seigneur, » dit la dame, « vous dites que pour ung most vous avés retardé de faire justice. Toutesfoys je vous dis et jure que pour tout le monde vous ne deviez laisser de faire justice. J'ay grant pour qu'i ne vous adviengne avec vous maistres ainsy comme yl advint en ung temps a ung empereur avec ses sept sages. » « Je te prie, » dit l'empereur, « raconte moy celluy exemple. » « Mais pour quoy, » dit elle, « doy je laborer en vain? car hier je vous narray ung bon exem-

ple et rien ne vallust; et tout ce que je vous dis pour vostre profit les maistres de vostre filz le changent et entreprétent tout a vostre destruction, et en cestuy exemple que je diray clérement je le vous demonstreray. » « O ma dame bien amée, je te prie, dis moy cestuy exemple affin que par celluy je me puisse mieux garder; car non obstant que j'ay differé la sentence contre mon filz je ne luy ay point pardonné. Et doys entendre que ce qui se differe en temps pour cela y ne se amorte pas du tout. » « Volontiers, » dit elle, « je le diray a vostre utilité. » Puis commence narrer en ceste maniére :

« Sept sages une foys furent en la cité de Romme par (SAPIENTES) lesqueux tout l'empire se gouvernoit; touteffoys en celluy temps l'empereur ne fasoit rien sans leur conseil et bonne deliberacion. Puis après, quant ces sept saiges cogneurent que l'empereur estoit du tout a eux incliné et qu'i ne faisoit rien ne ordonnoit sans eux, alors par pratiques et subtilités firent que dedens le palaix l'empereur veoit fort biaul et clérement, mais quant yl estoit hors du palaix yl n'y veoit rien et estoit aveugle. Et firent cecy affin que de tout l'empire puissent mieux jouyr a leur volenté et acquerir honnour et chevance. Et quant cestuy experiment fut acoustumé et frequenté, ylz ne le peurent changier. Pour quoy l'empereur demeura en tel estat par pluseurs ans. Puis après ces sept sages vont ordonner que se quelcun songoit quelque chose qu'i vint a eux atout une somme d'or ou d'argent et ylz luy diroient la significacion de son songe et qu'i vouldroit dire. Et firent tellement qu'i faisoient plus de gain que l'empereur. Advint ung jour que l'empereur estoit assis près de la royne a sa table et se commença fort a pleindre et a gemir et se troubler l'entendement, pour quoy la royne diligentement enscruta pour sçavoir la cause du desplaisir de l'empereur. Lequel luy dit : « Ne « m'est il pas chose bien griesve et tropt desplaisante que « dehors de mon palaix j'ay desja esté long temps adveu- « gle, et a cecy je n'ai point de reméde ne personne qui

« m'en donne esperance? » « O mon seigneur, » dit la dame, « escoutés et retenés mon conseil, et jamais ne vous « en repentirés. Vous avés en vostre court sept sages par « lesqueux tout l'empire se gouverne. Et se vous advisés « discrétement vous trouverés qu'i sont cause de ce que « vous estez adveugle. Pour quoy ylz sont dignez de mo- « rir de mort treshonteuse. Or entendés donc mon con- « seil. Mandés les querre, et quant yl seront venus espo- « sez leur vostre maladie et espliqués vostre desplaisir. « Et leur donnés menace que sans nulle faute ilz morront « de male et douloureuse mort sy ne vous treuvent re- « méde, et si ne le font que vous leur tiendrés promesse. » Cestuy conseil fut fort agreable a l'empereur, don yl fit venir devant luy les sept maistres. Lesqueux estre venus y leur exposa comme il estoit adveugle en leur priant qu'i trouvassent reméde a son cas sus la peyne de mort. L'un des sages pour les aultres va dire : « O mon seigneur, « vous nous demandés une chose fort difficile. Mais puis « que yl vous plait qu'ainsy se face, donnés nous sy vous « plait l'espace de dix jours, et le disiesme au plaisir de « Dieu nous vous fairons response. » Auxqueux l'empereur oultroya ce qu'ilz demandoient. Durant cestuy terme ces sept sages et maistres entre eux serchoient et tractoient comme il porroient oster les tenébres de la vision de l'empereur et faire qu'i peut veoir comme par avant ; mais ylz ne savoient trouver maniére que se peust faire. Et sus ce furent tristes et doulans, et disoient entre eux : « Se nous ne mectons a cecy reméde, nous serons « tous mors. » Ylz aloient et venoient par l'empire pour trouver quelque consolacion et reméde a la prosperité de l'empereur. Advint qu'i passérent par une cité et au mylieu trouvarent les enfans jouans et se esbatans ensemble. Cecy faisant ung homme vint par derriére et dit aux sages : « Mes treschiers maistres, j'ay fait ung songe ceste « nuyt et ay veu pluseurs choses; dites moy sy vous plait « qu'i veult dire, et je vous presente l'or qu'est acoutumé

« de vous donner pour telle chose : voy le cy et le pre-
« nés. » L'un de ces enfans qu'avoit bien entendu ce que celluy homme avoit dit s'aprouche et luy dit : « Ne luy « donne pas celluy or que tu portes, mais donne le moy, « et je te esposeray et entrepreteray ton songe. » Alors cestuy homme dit son songe en ceste maniére : « Y m'es-
« toit advis que je veyoie au mylieu de mon vergier une « fontayne fort sortissant en sy grant nombre de rus-
« siaulx qui ont tout emply d'eaux mon vergier. » L'en-fant luy dit : « Prens ung fosseur, et la ou tu vis sortir « la fontayne terraille la terre, et la tu trouveras si grant « tresor que tu et tous les tiens en serés riches et « joyeux. » Cestuy homme fit comme l'enfant luy avoit dit et trouva le tresor selon qu'il avoit enterpreté son songe. Pour quoy incontinant vint presenter a l'enfant le nombre d'or qu'estoit acoustumé de donner, mais y le refusa et ne demanda se non que celluy homme priast pour luy. Les sages et maistres furent esbays de la sagece de cestuy enfant, lesqueux après ceste enterpretacion luy vont dire : « O bon enfant, dis nous s'yl te plait com-
« ment tu te nomme? » L'enfant respont : « J'ay nom « Mellin. » « Treschier et bien amé », dirent les sages, « nous veons clérement que tu es plein de grant prudence. « Nous te proposons ung cas duquel nous vouldrions de « toy estre enformé et certifié, sy te plait. » « Propo-
« sés vostre cas, » dit l'enfant. Les sages dirent ainsy : « L'empereur nostre tresredoubté seigneur le temps qu'i « demeure au palaix voit biaul et cler sans empechement « quelcunques, mais sy tost qu'il est dehors yl est adveu-
« gle tellement qu'i n'y voit rien. Se maintenant tu scés « trouver reméde, nous fairons que l'empereur te donra « des biens treslargement, et auras sa grace et des hon-
« nours sans nulle doubte. » « Je sçay tout que cecy veult « dire, » respont l'enfant, « car je sçay la cause dont cecy « vint, et sçay le reméde qui se doit mectre. » « Or vien « avec nous maintenant », dient les sages, « et luy fais

« subvension, et tu seras guerdonné a souffisance. » « Je suis tout prest », se dit l'enfant. Quant ylz furent devant l'empereur, vont dire en ceste maniere. « Voy- « cy ung enfant, sire empereur, que nous vous avons « amené, qu'acomplira, sy Dieu plait, vostre desir. » « Mes amis, » dit l'empereur, « prenés vous charge de « tout ce qu'il me faira ? » « Ouy certes, » respondent les sages, « car nous avons esperimenté sa prudence et sa- « gesse. » L'empereur se torne contre l'enfant et luy dit : « Es tu pour toy entremectre et scés tu assez pour enten- « dre la cause que je suis adveugle et pour y remedier ? » « Sire, » dit l'enfant, « entrés en vostre chambre secréte, « et la près de vostre lyt je vous diray et monstreray qu'i « vous fault faire. » Sy tost qu'i furent près du lyt, l'en- fant dit aux serviteurs : « Mectés incontinent ces lys en « piéces, et vous verrés instrumens et choses merveillieu- « ses. » Quant tout ce fut fait soubz les lys virent une fontayne pleyne de fumiére laquelle avoit sept bulles, de quoy l'empereur quant vit cecy fut fort esmerveillié, au- quel l'enfant dit : « Sire, vous veez ceste fontayne la- « quelle s'elle n'est destainte avec ses bulles jamais vous ne « recouvrerés la veuhe. » « Mon amis », dit l'empereur, « comme la porrons nous destaindre ? » « Sire, » dit l'en- fant, « jamais se non par une maniére. » L'empereur dit : « Declare nous la maniére, et sy est possible je le « fairay affin que je puisse recouvrer le veoir hors du pa- « laix comme je fais dedens. » « Sire, » dit l'enfant, « ces « sept sages lesqueux et vous et vostre royaulme jusques « maintenant ont gouverné faulcement et desloyalement, « ce sont ceux qui vous ont adveuglé hors du palaix affin « qu'i puissent mieux rançonner vous subgietz sans ce « que vous y prissés garde ; mais ilz n'y scévent mectre « reméde maintenant, pour quoy entendés a mon conseil, « et ceste fontayne destendra. Faites decapiter le premier « maistre, et tantost vous verrés desteindre la premiére « bulle, et ainsy en suyvant selon que tous les maistres

« vous fairés décapiter semblablement les bulles destein-
« dront l'une après l'autre et deffauldront avec la fon-
« tayne, et puis tantost vous recouvrerés la veuhe. »
Laquelle chose estre faite par le commandement de l'empereur, incontinant la fontayne avec ses bulles fut perdue et non plus veuhe. Et l'empereur vit aussy bien hors du palaix comme il faisoit dedens, pour quoy après il exaulça cestuy enfant en honnours et luy donna pluseurs biens. »

Puis dit la royne : « Sire, avés vous mis en memoire ce que j'ay dit ? » « Ouy en verité », dit l'empereur, « tu as dit et raconté ung bon et royal exemple. » « Par ceste maniére », dit la dame, « entendent de faire vous sages par leurs narracions et exemples affin que vostre filz ait le gouvernement sus vous, qu'a Dieu ne plaise. Vous devés entendre que ceste fontayne signifie vostre filz, de laquelle sortissent les sept bulles, c'est assavoir les sept sages, lesquelles ne se peuvent destruyre jusques les sept sages soient decapité. Et cecy estre fait, ceste fontayne, c'est a dire vostre filz avec toutes ses cavillacions, deffauldront ; mais affin que vostre filz ne soit subvenus de ses maistres faites le pendre premiérement, et puis après tous les sept sages, et par ainsy tresbien et honnorablement vous porrés gouverner l'empire. » Sur ce l'empereur commanda que son filz fut pendu.

Comment l'enfant fut saulvé de morir pour celluy jour par le quart maistre a l'exemple de la fille laquelle vouloit commestre adultére avec le prestre dont elle fut chastiée par la diminucion de son sang et prudence de son mary. Le VIIIe *chapitre.*

Les satellites et ministres de la justice firent grant noise pour accomplir le commandement de l'empereur. Et

ainsy que menoient l'enfant par la cité grant bruyt et clamour en fit le peuple, dont les nouvelles tantost vindrent assavoir au quart maistre qui se nommoit Malquedrac, lequel hactivement monta sus son destrier et vint au palais, et en alant il racontra le filz de l'empereur qu'on menoit pendre, qui enclina la teste contre son maistre en se recommandant a luy par signe. Puis cestuy sage salua l'empereur tresreverentement, auquel l'empereur dit : « Mauldit soie tu, faulx velliart que tu es! car vous avés perverti mon filz, lequel parloit bien et estoit en tout virtueux, et vous l'avés fait muet et rybaul, tellement que s'y est parforcé de violer ma femme, pour quoy il en prendra la mort et tous vous aussy. » « O sire, » dit le maistre, « je ne vous ay pas deservi que vous fassiés de moy ce que vous dites. Dieu scet pour quoy vostre filz ne parle point, mais soiés seur qu'en brief temps vous cognoistrés que la chose va aultrement que vous n'en pensés, mais encort n'est pas l'eure. Et tant que vous dites qu'il a voulu opprimer vostre femme, celles paroles ne sont point auctentiques ne de value ne prouvées ne telles que par les lengages d'une seule personne vous doigiez faire morir vostre filz; et soiez seur que se par la parole de vostre femme vous jugiez vostre filz a mort il vous en prendra et adviendra pis que ne fit une foys a ung vieux bon homme de sa femme comme je le prouverai bien. » « Vien ça, » dit l'empereur, « penses tu faire, velliard que tu es, de moy ainsy comme ung jour firent sept sages a l'empereur qu'estoit par celluy temps? » « Sire, » dit le sage, « a cecy je vous respons que la faulte et pechié d'ung ou de vingt ne doit point redonder au detriment et dommage des aultres : de tous les estas du monde yl en y a des bons et des mauvais ; mais je vous dis ung most pour chose certayne qu'i vous adviendra mal se aujourduy vous faites morir vostre filz pour la parole de vostre femme, laquelle chose je vouldroie prouver par ung notable exemple. » « O maistre, » dit l'empereur, « raconte

ta volenté pour notre instruction et doctrine. » Auquel le maistre respont et dit : « Je le fairay volentiers se vous faites retourner vostre filz ; et quant il sera retourné et que j'auray raconté mon exemple faites après ce qui vous plaira ; aultrement je me tairay. » Incontinant on fit retourner l'enfant et puis dit le maistre son ystoire en ceste maniére :

« Une foyz fut ung bon homme vieux et juste, lequel vesquist longement sans femme et sans lignye. Après grans temps vindrent a luy ses amis luy conseilliant qu'i se mariast et qu'i prinst femme, lequel après pluseurs conseils donnés et instances faites s'y acorda. Au quel il donnarent une tresbelle dame et jeune, qu'estoit fille du prefet de Romme le plus riche qui fut. Et sy tost qu'i la vit il fut adveuglé de son amour pour elle et la commence tresfort aymer. Puis quant ensemble heurent demoré ung temps et qu'i n'avoient point d'enfans, ung jour de matin quant elle aloit a l'esglise elle racontra au chemin sa mére qui la salua doulcement comme yl appertenoit et luy dit : « O ma fille treschiére, comme te « va de mariage, et comme te plait ton bon mary ? » « O « ma mére, » dit la fille, « tresmal m'en va. Car vous « m'avés donné ung ancien velliard qui me desplait en « tout et par tout ; pleut a Dieu que je ne fus morte a « l'eure qu'on le me donna, car j'aymeroie autant dor- « mir, boyre, mangier avec ung porceau comme avec luy ; « pour quoy je ne le puis plus endurer ne ne me sçay « plus contenir, mais je veulx aymer ung aultre. » La mére luy dit : « A Dieu ne plaise que tu le face ; advise « bien a cecy, car je te dis que par le temps que j'ay de- « moré avec ton pére jamais je ne m'entremis de faire « telle chose. » « O ma mére, » dit la fille, « ce ne fut pas « merveille de vous, car en celluy temps tous deux estoiés « jeunes assemblés et l'ung avoit et prenoit plaisir avec « l'aultre. Mais moy je ne puis avoir aucuns plaisirs « corporelx avec luy, car yl est froit et immovable au lyt

(TENTAMINA)

« avec moi. » La mére voiant qu'elle ne povoit revoquer sa fille elle luy dit : « Puis qu'ainsy est que tu veulx « aymer, dis moy celluy auquel tu es inclinée. » La fille dit : « Je veulx aymer ung prestre. » « Mieux te vaul- « droyt, » dit la mére, « et a moins de pechié estre amie « d'ung chevalier ou d'ung homme d'armes que d'ung « prestre. » « Non, ma mére, » dit la fille, « vous avés « tort, et voicy la raison : se je me donne a aymer ung « chevalier ou ung homme d'armes, tantost il sera saoul « et actedié de moy et soubz luy tantost je seray confun- » due, dont aprés il me mespriseroit ; mais y n'est pas « ainsy d'ung prestre, car il a aussy bien a garder mon « honnour comme le sien ; d'aultre part les spirituelx sont plus loyaulx a leurs amis que les aultres seculiers. » « Entens et retiens mon conseil, » dit la mére, « et y « t'en viendra tout bien. Les anciens sont volontiers « cruelx : essaye le premiérement, et se sans avoir peyne « tu le peux evader, alors ayme le prestre. » La fille dit : « Ma mére, je ne puis tant actendre. » « Je te prie, » dit la mére, « soubz la confiance de Dieu et de ma bene- « diction atens jusques tu l'aye essayé. » « Or ça, » dit la fille, « pour vous obeir et soubz vostre benediction « je me abstiendray jusques j'ay fait la preuve. Mais, ma « mére, dites moy comment je le doy prouver et esperi- « menter. » La mére dit : « Tu scés qu'il a en son vergier « ung arbre lequel yl ayme fort ; taille le quant il sera « alé a la chace, et a son retour fais le feu du boys de cel- « luy arbre, et si te pardonne tu peux aymer seurement « le prestre. » Après le conseil de sa mére la fille vint en la maison de son mary, a laquelle le mary dit : « Ou as tu « tant demoré? » Elle respont : « A l'esglise j'ay esté, la « ou j'ay racontré ma mére, avec laquelle j'ay parlé. » Et ainsy elle dissimula gracieusement. Après digner le mary ala a la chace, et la dame commanda au jardinier qu'i coupast ung arbre de nouveau planté, lequel son mary aimoit fort, en disant : « Y fait ung grant vent, et mon

« mary tout froit viendra de la chace : bon luy sera qu'i « treuve du feu pour se chaufer. » Le jardinier dit : « Ma « dame, certes je ne fairay pas cecy que vous dites, car « je sçay que mon seigneur mon maistre ayme plus cest « arbre qu'i ne fait tous les aultres du vergier. Je vous « ayderay bien a cuillyr du boys superflus, mais cestuy « arbre je ne couperay point. » La dame par grant courage osta la cugnye de la main du jardinier, et de ses mains coupa l'arbre, et le boys fit porter par le jardinier en la maison avec l'aultre superflus. Le soir vint le sire de la chace, qu'avoit grant froit. La dame fit faire bon feu et ala au devant de luy et luy appresta la selle pour se seoir sus et pour se eschauffer. Quant le seigneur heut un petit esté et qu'i sentit la oudeur de l'arbre demanda son jardinier en disant : « Selon la oudeur que je sens y me sem- « ble que ce soit le nouveaux arbres plantez qui brule « maintenant. » « Mon seigneur, » dit le jardinier, « vous « dites verité : cestuy arbre a coupé ma dame ma mais- « tresse. » Le seigneur respont : « Ainsy ne soit que mon « nouveaux arbre soit coupé de personne de mon hostel. » Incontinant la femme dit : « Il va ainsy, mon seigneur : « j'ai cecy fait, car j'ay veu le temps froit et que vous es- « tiés enfroidy, pour quoy j'ay ordonné faire le feu de « celle plante pour vostre consolacion. » Cestuy chevalier regarda sa femme des yeulx transversiers, et puis dit : « O femme mauvaise, de Dieu soie tu mauldite ! Comme « as tu esté si ousée de couper celluy arbre que j'avoie « tant chier et lequel as bien cogneu et bien sceu que « treschiérement je le tenoye ? » Alors ceste dame commença a plorer et se plaindre en disant : « O mon sei- « gneur, j'ay cecy fait pour vostre grant bien et profit, et « vous le prenés a sy grant desplaisir ! O malheureuse « moy ! o doulente moy ! » Mais quant le chevalier vit les larmes de sa femme partir des yeulx si habundamment et qu'il oyt ses plaintes, il fut commus et heut pitié d'elle et puis dit : « Ne pleure plus et te prens garde de cy en

« avant que tu ne me faces desplaisir en ce que j'ayme. » Quant vint l'endemain et qu'elle aloit le matin a l'esglise, elle racontra sa mére et se saluarent d'ung acort. Alors la fille dit a la mére : « O ma mére bien amée, maintenant « je veux aymer le prestre, car j'ay essayé mon seigneur « mon mary comme vous avés conseillié, mais a peu de « lermes que j'ay gecté yl m'a tout pardonné. » « O ma « fille, » dit la mére, « puis que les anciens dissimulent une « foy, a l'aultre foy yl doublent la peyne, pour quoy je « conseille que tu le prouve encour une foy. » « Je ne « puis, » dit la fille, « pas tant actendre. Car je suis tant « frappée de l'amour de cestuy prestre qu'i ne se porroit « dire ne expliquer, pour quoy vous deussiés prendre pi- « tié de moy et non pas me donner dilacion et conseillier « que plus j'actende. » La mére dit : « Par l'amour filiale « que j'ay en toy, essaye le encoures une foy, et pour la « benediction de ton pére obtenir; et se tu passes sans in- « crepation et redargution, au nom de Dieu ayme le pres- « tre. » « En verité, » dit la fille, « c'est une griesve « peyne a moy tant actendre. Touteffoys pour la benedi- « cion de mon pére je le prouveray encoures une foyz, « mais dites moy comment je dois faire. » La mére dit : « Je te diray comment. Tu scés qu'il a ung petit chien « lequel il ayme fort, pour ce qu'il chace bien et qu'i « garde sa couche. En sa presence prens le chien et le « giecte contre le mur de sy grant courage et sy acertes « que tu le fasses morir, et se alors tu peux eviter, « ayme hardiement le prestre comment j'ay dit. » La fille dit : « Je fairay tout selon vostre conseil, car y n'est « fille vivant au monde qui plus desire la benedicion « de son pére et de sa mére que je fais. » Et en disant a Dieu a sa mére elle vint en la maison de son mary ou elle passa celluy jour a grant importunité de courage jusques fut vespre. Quant y fut nuyt, le lyt couvert de purpre et de soye fut apresté, et le chevalier l'aultre foyz se seoit près du feu. Le chien que le seigneur aymoit, selon la

coustume, monta sur le lyt, lequel elle prist par les deux piés et puis par ung courage furieux contre le mur le gecta sy rudement comme elle peut, tellement qu'elle luy rompit le cerviaul de la teste. Le chevalier cecy voyant fort indigné contre elle et grandement corroucé luy va dire : « O « faulce et cruelle femme, entre toutes desloyale, comme « a peu soustenir ta nature de faire ung tel oultrage a « ung petit chien sy deliqué, plaisant, et a moy tant amia- « ble, et tu l'as excervellé! » Ceste femme commence plourer et lamenter en disant : « Sire, n'avés vous pas veu « nostre lyt sy precieux et bien adorné ? et celluy chien te- « noit de la fange et l'a tout souillé et deturpé. » Le sire respont : « Tu scés bien et as bien cogneu que j'ay « mieux aymé le chien que le lyt. » Quant elle ouyt cecy elle ploura plus fort en disant : « O doulente moy ! a la « malheure fus je onques née ! Tout ce que je fais pour « le meillieur on le prent tout pour le piz. » Le chevalier ne pouvoit souffrir les pleurs de sa femme, pour ce qu'i l'amoit ; et luy dit : « Ne pleure plus, car je te perdonne ; « mais garde toy de cy en avant de plus tant me desplaire : « je te le conseille. » Et sur ce alérent dormir. Le matin quant elle fut levée elle s'en ala a l'esglise ou elle trouva sa mére et après qu'elle fut saluée elle dit : « O ma mére, « maintenant je veulx aymer le prestre, car desja deux « foys j'ay prouvé mon mari, et yl m'a tousjour supporté en « mes offenses. » « O ma fille, » dit la mére, « y n'est cru- « delité sus la mauvatié d'ung homme veilliard ; je con- « seille que tu l'essaie encour une foy. » La fille dit : « Vous « laborés en vain. Se vous sçaviés comme et quante foys je « soustiens doulours pour l'amour de cestuy prestre, vous « moy fairiés aide a accomplir mon désir quant vous « m'aymeriés. » « Escoute moy, » dit la mére, « ceste foy, « et jamais je ne t'empesche. Tu scés bien que tu es alec- « tée du lac de mes mamelles, et quant je t'enfantay je « souffriz grans douleurs et oppressions incredibles pour « toy ; par toutes ces passions je te ammonète que tu ne

« me dedies de ma demande. Et fais veul a Dieu que ja-
« mais je ne te empecheray ne ne toy devieray de ton
« vouloir. » La fille fort contrainte dit : « Non obstant
« que de vous croire me soit tresgriéve peyne et grant
« desplaisir de me abstenir si long temps de l'amour du
« prestre, touteffoys pour les monicions et adjuracions
« que vous m'avés faites, et pource que vous avés voué de
« non jamais a moy contredire, dites moy maintenant
« comme et en quoy je le dois essayer, et je le fairay en-
« coures une foyz. » La mére dit : « Entens, ma fille : je
« sçay que ceste dimenche venant yl nous doit tous inviter
« et donner a digner, la ou sera ton pére et moy et les plus
« nobles de toute la cité. Alors que tu seras a table et
« que les viandes seront posées, mest ung clos en la tuaille
« secrétement, et puis fais semblant que tu as oblié ton
« cutiaul et dis ainsy : Advisés comme j'ay courte me-
« moire, j'ay laissé mon cutiaul en ma chambre ; et puis
« te liéve subitement, et en tirant oultre fais que toutes
« les viandes tombent a terre ; et alors se tu peux eviter
« ceste offense sans peyne, je fais veul a Dieu que de cy
« en avant je ne t'empescheray de faire ton plaisir. » La
fille dit : « Je le fairay sans faillir. » Et sus ce chescune
personne s'en ala en son mengnage. Tantost vint le jour
de la feste, et fut fait et apresté cestuy digner, ou furent
les dessus nommez comme la mére avoit dit. Les tables
furent mises, les viandes furent posées, les gens furent as-
siz, et fut la fille assise sus une chaiére a l'opposite des
aultres en lieu d'apparessance. Et quant la table fut bien
parée et assortie de viandes et aultres choses necessaires
comme yl appertenoit, la fille, dame de la maison, a
haulte voix va dire : « Sainte Marie ! que j'ay peu de me-
« moire ! j'ay laissé mon cutiaul en ma chambre, lequel
« me fault avoir. » Et puis se leva impetueusement, et
tira la tuaille, et tombarent a terre toutes les viandes et
vaselle qu'estoient sus la table. Entre les aultres le che-
valier fut le plus corroucé et mal content en son courage,

mais ilz dissimula pour la vergoigne qu'il eut de sa femme. Et puis fit aporter une aultre mappe blanche et necte et d'aultres viandes, et puis a toute joyeuseté et bon visage yl sollicita tous les assistens de boyre, mangier et faire grant chiére, tellement que par luy ylz furent tous consoulés. Après digner les hommes et femmes le remarciarent, et puis chescun s'en ala en son repaire. Quant vint le matin le chevalier ala a la messe, laquelle estre oye s'en ala au barbier et luy dit : « Maistre, estes vous rien espers « de faire seignées et de minuer le sang de toutes les vey- « nes que je vous diray? » « Sire, » dit le barbier, « j'en « suis bien et bon ouvrier de traire sang de toutes les vey- « nes que vous me serés nommer du corps humain. » Le chevalier dit : « De ce suis je bien contens ; je voy de- « vant, viens après moy en ma maison. » Quant yl fut en la maison, il entra en la chambre et ala près du lyt ou estoit encores la dame couchée, a laquelle yl dit : « Liéve « toy hactivement. » « Pour quoy ? » dit la dame ; « en- « coures ne sont pas neuf heures. » Luy respont : « Y te « fault lever a ceste heure, car tu as besoing de minuer le « sang et de te saignier aux deux bras. » « O mon sei- « gneur, » dit la dame, « que voulés vous faire ? car on- « ques je ne fus saignée ne minuée de sang, mais com- « ment se doit ce faire ? » « Tu dis verité, » dit le mary, « et pour celle cause es tu toute folle. Ne te souvient y « pas que tu me fys premiérement, quant tu me coupas « mon arbre que j'avoie tant chier ? secundement que tu « me occist mon petit chien ? et tiercement hyer publi- « quement devant les gens estans a table tu me hontas et « visiblement me fis grant vergoigne. Et se je actendoie « la quarte, perpetuellement de toy je seroie confus. Et « j'ay advisé que cecy vient de la imperfection de ton « sang, pour quoy je veulx faire yssir hors la corruption « qu'i est, affin que plus n'a moy n'a toy ne faces honte « ne vergoigne. » Alors fit faire ung bon feu, et elle plouroit et les mains levoit contre le ciel en luy disant : « O

« mon seigneur, prenés pitié de moy ; ayés misericorde « de moy. » « Ne demande, » dit le seigneur, « a personne « misericorde. Car par la misericorde que Dieu a fait, se « incontinant tu n'estens le bras, je verray du sang qui est « au plus près du cueur. Advise toy et considére quans « maulx tu m'as fais. » Elle estendit le bras contre le feu. Puis dit le seigneur au barbier : « Fier fort et parfon- « dement, aultrement tu recepvras ung copt de poingn. » Le barbier frappa la veyne tellement que le sang yssit habondamment et ne permist point que on l'estancha jusques yl vit qu'elle mua couleur. Cecy estre fait, le chevalier dit : « Lye celluy bras, et ouvre la veyne de l'aul- « tre. » Elle cria et dit : « O mon seigneur, ayez pitié « de moy, aultrement vous veez bien que je meurs. » « Tu devoye, » dit le chevalier, « bien cogiter avant que « tu me feisses ces trois sy grandes injures. » Alors elle estendit l'aultre bras senestre, et fit yssir de sang largement et jusques autant qu'elle mua plus fort couleur, puis dit le chevalier au barbier : « Lye maintenant le « bras. » Puis dit a sa femme : « Va maintenant en ton « lyt, et estude de t'emmender de cy en avant ; aultre- « ment je te fairay saillir le sang de ton cueur. » Cecy estre fait, le chevalier guerdonna le barbier et puis s'en ala. La dame fut prise par la chambriére pour la mener tout bellement soubz le bras jusques a son lyt, mais ce fut a grant peyne, car a peu de fait qu'elle ne fut morte. Quant elle fut au lyt bien debilitée, elle dit comme elle peut a la chambriére : « Va incontinent a ma mére et luy « dis qu'elle viegne a moy avant que je meure. » Quant la mére sceut, elle vint prestement a la fille, laquelle dit a sa mére quant elle l'entendit : « O ma doulce et chiére « mére, je suis quasi morte, car j'ay tant perdu de mon « sang que je croy qu'i m'en fauldra morir. » « Ne te dis « je pas, » respont la mére, « que les hommes vieux sont « grandement cruaulx et fort subtilz pour ce vengier « des injures que on leur fait ? mais dis moy maintenant

« se tu veulx estre amoureuse du prestre.» La fille, qu'estoit de son premier propos bien refroydée, dit a sa mére : « Le dyable puisse confondre le prestre! ne m'en parlés « plus, car jamais aultre n'aymeray que mon mary. »

Ainsy le maistre mist fin a son exemple et dit a l'empereur : « O sire, avés vous ouy et entendu ce que j'ay dit? » L'empereur dit : « Ouy, trés a plein, et entre toutes les narracions que j'ay ouy, ceste cy est tresbonne. Et advise bien que ceste jeune femme fit trois grans maulx a son mary, et ne doubte point que se yl eut actendu le quart qu'i se fut trouvé malvenus et confus. » « Je vous conseille a cestuy propos, » dit le maistre, « que de cy en avant vous vous gardés de vostre femme affin que par elle mal et inconveniens ne vous adviegne. Car je vous affie que se par ses paroles vous faites morir vostre seul filz vous cognoistrés après le barast de la matiére, don après vous vous repentirés tous les jours de vostre vie. » « En verité, » dit l'empereur, « mon filz ne prendra point mort pour cestuy jour. » « Graces et marcys, » dit le maistre, « quant yl vous plait pardonner la mort a vostre filz pour amour de moy a l'exemple que j'ay narré.»

La ve *narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple de la tour de Romme ou estoient les ymages donnans signes des provinces qui se rebelloient contre les Romains, laquelle tour tomba par la concupiscence de l'empereur qu'en prist la mort en beuvant l'or fondu. Le* IXe *chapitre.*

Plus que jamais fut dolente la royne quant elle entendit que le filz de l'empereur n'estoit pas mort. Et par une couverte mavaitié elle vestit de ses roubes les plus precieuses, puis fit aprester le charriot, feingnant et dissimu-

lant qu'elle s'en veuloit aler en son pais, veu qu'elle avoit esté tant souventeffoys demosquée et mesprisée aux promesses de son mary et qu'elle n'en avoit point de vengance. Quant les officiers de la justice cogneurent l'entreprise, ylz le dirent a l'empereur, comment la royne estoit disposée de s'en aler en son pais. Et si tost que l'empereur le sceut yl vint a elle et luy dit : « O ma dame, que veulx tu faire? je suis bien depceu en toy, car je me fioye et avoye ferme creance que pour la grant amour que j'avoie en toy que tu ne devoie serchier au monde aultre consolacion que d'estre en ma compagnie. » « Tu dis vray, » respont elle, « et c'est la cause principale pour quoy je m'en voys, car j'ayme mieulx ouyr ta confusion et ta mort que de la veoir; car sans nulle doubte je cognois que tu prens sy grant plaisir de ouyr ces maistres qu'i t'en prendra comment une foys fit a Octoviain l'empereur et grant Cesar de Romme, qui fut sy convoiteux que les nobles de l'empire l'enterrarent tout vif et luy emplirent la gorge d'or fondu. » « O ma chiére dame, » dit l'empereur, « laisse ton entreprise, car tu ne le peux faire sans nostre deshonnoeur et grant vitupére. » Elle respont : « Yl est bien verité que la culpe n'est pas vostre, mais comment l'entendés vous? ne m'avés vous pas promis pluseurs foys que vostre filz prendroit la mort, et yl vit encores ! pour quoy jamais je ne adjouteray foy en parole que vous diés. » L'empereur dit : « Ma dame, n'apartient yl pas a l'empereur pour faire son devoir qu'i dispute et examine le cas qu'on luy mest devant avant qu'i face aucune exequucion ? et specialement au cas de mon filz unique, contre lequel ne fault pas ainsy de subit donner sentence pour morir. Pour quoy je te prie que tu me dis quelque chose moien laquelle je me puisse gouverner a honnour et salut, car c'est une chose tresmal advenant a ung empereur et roy de jugier folement et sans vraye occasion. » « Volentiers, » dit la dame : « je vous veulx narrer ung notable exemple a celle fin que vous ne soiez

plus tant convoiteux d'ouyr et exaulcer ces maistres. » Puis conmença a narrer en ceste maniére :

« Octoviain Cesar, grant empereur de Romme, regna long temps et fut tresriche et convoiteux, et sus tout il aymoit d'avoir de l'or. En son temps les Romains firent pluseurs guerres et maulx a maintes nacions, tellement que pluseurs royaulmes se commurent contre les Romains. En celluy temps estoit a Romme maistre Virgile qui sourmontoit en sciences tous les sachans. Les Romains le priérent que par son art et sa science il composa quelque chose moien laquelle il fussent assortis contre leurs ennemis. Cestuy Virgile par son art fit faire une tour et en l'ault de la tour il fit faire tant d'ymages comme il avoit au monde de provinces. Et au mylieu fit une ymage laquelle tenoit une pomme d'or en sa main, et chescune des aultres ymages tenoit en sa main une clochète, et estoit tornée contre la province, c'est assavoir celle laquelle luy estoit assignée. Et quanteffoys aucune province se vouloit rebeller contre les Romains, celle ymage se retornoit et la clouchète sonnoit et puis après toutes les aultres ymages a tout leur clouchètes sonnoient. Quant les Romains entendoient l'affaire, ilz se mectoient en armes et de tout leur pouvoir faisoient qu'il avoient dominacion sus celle province, tellement que province du monde ne pouvoit secrétement rien entreprendre contre les Romains; car par avant il en estoient advertis et sus ce se mectoient en point. Puis après, » dit la dame, « cestuy maistre Virgile fit faire a Romme pour la consolacion des pouvres ung feu qui tous jours alumoit et chauffoyt. Et près de cestuy feu fit venir et sortir deux fontaynes : l'une estoit chaude, ou les povres se baignoyent, et l'aultre froide, de laquelle ilz bevoyent. Et entre le feu et les fontaynes fit une ymage laquelle se tenoit droite et avoit escript au front : « Celluy qui cy me frappera De moy vengier « tantost sera. » Et en ce lieu l'ymage demora pluseurs

(VIRGILIUS)

ans. Ung jour vint ung clerc lequel cogitoit entre soy, après qu'i lyt celle escripture, quelle vengance celle ymage porroit prendre de celluy qui la frapperoit, et disoit : « Je crois que se quelcun te donnoit sy grant « copt que tu tombasses a terre, que soubz tes piez il « trouveroit ung grant tresor, et pour tant que tu ne « tombes et que le tresor ne se treuve cecy est mis en « escript. » Et puis cestuy clerc convoiteux de ce qu'i pensoit donna sy grant copt a l'ymage qu'elle tomba, et incontinant le feu fut desteinct et perdus et les deux fontaynes fallirent, et n'y trouva point de tresor. Quant les povres virent que tout fut perdu vont dire d'une voix : « Mauldit soit éternellement Qui pour sa « faulce convoitise L'ymage destruyt faulcement Qu'a « nous estoit sy fort propice. » Après cecy furent trois roys qu'estoient fort opprimés des Romains, lesqueux se mirent ensemble et deliberérent par conseil comme ilz se porroient vengier des Romains lours grans adversaires, et dirent aucuns de eux : « Nous labo- « rons en vain, car durant le temps que celle tour sera « a Romme ou sont ces ymages nous ne porrons venir « a bout encontre eux. » Puis a cecy se levérent quatre chevaliers et dient en ceste maniere aux roys : « Nous « avons cogité et advisé et heu conseil comme nous « porrons destruyre la tour et les ymages, et pour cecy « faire nous nous mectrons en dangier de morir, se vous « voulés faire et supporter la despense necessaire. » Les roys demandérent quelle despense fauldroit faire. Ilz respondirent : « Il nous fauldroit avoir quatre tonneaulx pleins d'or. » « Prenés de l'or ce que vous dites, » respondirent les roys, « et acomplissez vostre entre- « prise. » Les quatre chevaliers prirent ces quatre tonneaulx d'or et vont contre Romme. Puis vont espanchier et couvrir l'un des tonneaulx de nuyt en terre devant l'une des portes de Romme, l'aultre devant la secunde, l'aultre devant la tierce, et l'aultre devant la

quarte porte. Cecy estre fait, le matin entrarent en la cité, puis a heure deuhe et convenable, que l'empereur aloit a l'esbat, la ou estoit habondance de gens, se vindrent a luy presenter en luy faisant la reverence comme il appertenoit. Quant l'empereur les vit ainsy d'une sorte, il leurs dit : « Don estes vous et de quel estat? et quelles scien-
« ces avés vous? » Ils respondirent : « Sire, nous som-
« mes d'ung pais bien long d'ycy, et nostre science est
« que nous sommes dyvins, et sy parfais qu'i n'est rien
« perdu ne mussé que nous ne trouvons moien les son-
« ges qui se fairont. Et nous avons ouy parler de vostre
« haulte seigniorie et grande preudomye, pour quoy
« nous sommes venus a vous pour sçavoir se vous avés
« rien mestier de nous ne de nostre science. » « Cer-
« tes,» dit l'empereur, « je vous mectray en euvre, et prou-
« veray cella que vous sçavés; et se je vous trouve certains
« et veritables, vous aurés beaucopt de biens et d'onnours
« de ma part. » « Sire, » respondent ces chevaliers, «pour
« nostre guerdon nous ne demandons senon la moitié
« de ce que nous trouverons. » « J'en suis contens, » dit l'empereur. Puis sus ceste matiére il heurent pluseurs lengages ensemble. Quant vint sus la nuyt que l'empereur se disposoit d'aler dormir, l'un des quatre dit : « Sire, sy vous plait, le plus ancien de nous quatre son-
« gera ceste nuyt, et puis le tiers jour nous vous denun-
« cerons le songe. » L'empereur dit : « Je suis contens;
« alés avec la benediction de Dieu. » Sur ces paroles il s'en alérent joyeusement, fort contens de leur appointement, et passérent toute celle nuyt en grant joye et trufferies soubz l'esperance de obtenir a leur propos ce pour quoy il estoient allé celle part. Le tier jour au matin vindrent a l'empereur, et dit le premier : « Sire
« empereur, sy vous plait aler avec nous a la porte de
« la cité la bien près, je vous monstreray de l'or sy
« largement qu'on en porra emplir ung tonneaul
« qu'est la posé de long temps. » « J'en suis contens, »

dit l'empereur, « et tresvolentiers je veux sçavoir se « vous dites verité. » Quant ylz furent au lieu, il descouvrarent l'or qu'estoit la posé par eux. L'empereur cecy voiant fut tresjoyeux de celluy or, auxqueux il laissa leur part. Le second dit : « Sire empereur, je songeray ceste nuyt. » L'empereur dit : « Je prie a Dieu qu'i te doint bien songier et a proffit. » Le lendemain il alérent en la secunde porte et trouvarent le secund tonneaul d'or, duquel il eust sa part comme du premier. Semblablement fit le tier et le quart, de quoy l'empereur fut merveillieusement joyeux en disant : « Jamais « ne furent veu ne cogneu divins sy seurs ne sy verita- « bles comme ces quatre sont. » Cecy estre fait, ces hommes d'une voix dient a l'empereur : « Sire, vous « avés veu comme l'un après l'autre a veu et fait son « songe, lesqueux sont estés prouvés véritables. Mais « sy vous plait ceste nuyt songerons tous ensemble, et « nous entendons vous reveler une grande multitude « et quantité d'or et de tresor. » L'empereur dit : « Dieu vous doint bien songier, qu'a moy et a vous « soit profitable. » Le matin après vindrent tous quatre a l'empereur faisans chiére lye et joyeuse maniére et luy dirent : « Sire, nous vous aportons et denunçons bon- « nes nouvelles ; car ceste nuyt en nostres songes nous « sont esté revelés sy grans et innumerables tresors que « se vous permectés qu'on les serche vous serés sy tres- « riche et puissant qu'en ce monde n'aura point a « vous semblable. » L'empereur joyeux des nouvelles dit : « Mais ou devés vous trouver sy grant tresor ? » Il respondirent : « Soubz le fundement de la tour ou sont « les ymages. » « Ja a Dieu ne plaise, » dit l'empereur, « que je face demollyr et abatre la tour ou sont les yma- « ges pour avoir de l'or ; car par les signes et revela- « cions desdites ymages nous sommes advisez et pourveu « contre nostres ennemis. » « O sire, » dient les dyvins, « ne nous avés vous pas trouvé en verité et fidelité ? »

« Ouy certes, » dit l'empereur. « Or entendés, » font ilz : « nous trouverons le tresor de nostres propres « mains sans gaster ne la tour ne les ymages. Et est chose « expedient que cecy se face par nous et de nuyt pour « obvier a la murmuracion et bruyt du peuple, affin « que vous ne tombez en leur indignacion et sembla- « blement pour ce qu'i ne preignent et emportent le « tresor quant y seroit revelé et descouvert. » « Au « nom de Dieu et soubz la sainte benedicion, alés et « faites vostre entreprise, et demain le matin je vien- « dray a vous. » Cecy estre dit, tresjoyeux s'en alérent a leurs logis. Celle nuyt furent mis en la tour et tres-hactivement rompirent le fondement de la tour. Et puis bien matin montérent sus leurs destriers et grans coursiers, et legiérement et a grant joye s'en alérent en leur pais; mais avant qu'i fussent hors des confins de Romme la tour tomba. L'endemain que la tour fut tombée et qu'i vint assavoir aux senatours de Romme, grant bruyt et grans pleurs se firent par Romme, et meismement des senateurs et aultres sages et grans seigneurs. Incontinant vindrent les sages satrapas a l'empereur et luy dient : « O sire, que veult dire que nostre tour est tom- « bée, par laquelle nous avions revelacions pour nous « garder de nostres ennemis? » « Y sont venus, » dit l'empereur, « quatre trompeurs qui se disoient divins, « et qu'i n'estoit tresor celé qu'i ne trouvassent. Et « vont dire et affermer que soubz le fondement de la « tour avoit ung tresgrant tresor, lequel tresor ilz sça- « roient trouver et prendre sans faire domage a la tour « ne aux ymages. Je les ay creuz, et en ceste faczon ilz « m'ont depceu. » Les sages dirent a l'empereur : « Vous avés tant desiré l'or et les tresors que par vostre « convoitise nous sommes destruys, mais vostre cupi- « dité vous tournera sus. » Et après peu de conseil ilz prirent cestuy empereur et le menarent au lieu dedens Romme nommé Capitoille, ou en fait justice des mal-

faiteurs, et la firent fondre une bonne quantité d'or, et puis tout buylliant luy mirent en la gorge et par sus le dos en disant : « D'avoir de l'or as heu grant soif, Pour « tant de l'or maintenant boy. » Et puis tout vif l'ensevellirent. Avant qu'i fut long temps les ennemis vindrent contre les Romains, lesqueux par guerre furent destruys.

« O mon seigneur, » dit la royne, « m'avés vous bien entendue? » « Ouy, » fait il, « et bien a plein. » « La tour et les ymages, » dit elle, « c'est vostre corps avec vostres cinq sens naturelz : le temps que vous vivés nul ne ouse molester vostre peuple. Vostre filz cecy voyant avec ses maistres a trouvé comme par faulces narracions il vous porra destruyre, car vous estes tropt convoiteux de les ouyr, tellement qu'i rompront le fondement de vostre tour et tomberont les ymages qui sont les sens naturel. Et puis quant ilz vous sentiront ainsy assocté ilz vous occirront et vostre filz obtiendra vostre royaulme. » « En verité, » dit l'empereur, « tu m'as recité ung bon exemple, don je te jure qu'on ne me faira pas ainsy comme se dit de la tour, car mon filz aujourduy prendra la mort. » « Se ainsy vous le faites, » dit la dame, « vous vivrés joyeusement et a honnour seurement. »

Comment l'enfant fut saulvé de morir pour celluy jour par le ve *maistre a l'exemple d'Ypocras qui fit morir Galliein son nepveux, pour la faute duquel Ypocras ne se sceut guerir mais morist par faulte de secourt. Le* x^o^ *chapitre.*

Le lendemain l'empereur commanda que son filz fut mené au gibet; et ainsy que grand bruyt s'en faisoit par

la cité le cinquiesme maistre nommé Josephus vint au secour, et après que l'enfant par signe se recommanda a luy il vint a l'empereur et le salua. L'empereur le mesprisa fort et le menaça de le faire morir. Le maistre dit : « Sire, je n'ai pas amerité la mort, et n'est pas vostre honnour d'avoir mesprisé ma salutacion. Et que vous voulés dire que vostre filz soit esté mal enseignié par nous, en brief temps vous cognoistrés tout le contraire. Et tant qu'i touche qu'i ne parle point pour le present, c'est par sa grant sagèce, mais je sçay bien quant sera temps qu'i parlera, car il n'est point muet, mais il est sy prudent que se scet bien taiser jusques soit heure, et vous le cognoistrés en brief temps. Et quant vous dites qu'il a voulu opprimer vostre femme, jamais je ne le croiroie, que ung filz sy prudent et sy bien moriginé jamais deignast ne ousat actempter a une si griesve et deshonneste vitupére. Mais se a la parole de vostre femme vous le faites morir, Dieu et le monde s'en vengera, et ne porrés eviter que mal ne vous adviegne, ainsy comme advint a Ypocras, qui occist Galliein, duquel la mort fut bien vengée. » « En verité, » dit l'empereur, « je sçaray volentiers l'ystoire de laquelle tu parles. » « Je n'en fairay rien, » dit le maistre, « car ma narracion ne vauldroit rien, la ou vous voulés faire morir vostre filz ; mais voicy que vous fairés : mandés querre l'enfant et qu'i ne meure point pour cestuy jour, et quant je auray dit après faites vostre plaisir. » L'empereur fit retourner l'enfant en prison, puis le maistre dit en ceste maniére :

« Une foys fut ung grant et souverain medicin qu'avoit nom Ypocras, si expers et tant subtil que en sa science n'avoit homme qui le passa. Cestuy Ypocras avoit ung nepveux nommé Galliein, lequel il ayma fort. Galliein estoit homme ingenieux et plein de grans sens, lequel incontinant retenoit la science et la pratique de son oncle. Et quant Ypocras aperceust que cestuy Galliein (MEDICUS)

profitoit sy fort, il luy cela sa science, et ne vouloit plus tant luy monstrer les secrest de medicine, et se doubtoit qu'en sa science ne le passast et qu'il eut plus grant bruyt que luy a cause du grant entendement qu'il avoit. Quant Galliein perceut que son oncle luy celoit sa science, il prist d'aultre part sy grant peyne et telle diligence qu'en brief temps il fut parfait medicin. Ypocras sceut le bruyt qu'avoit Galliein, don il fut mal contens, et luy portoit une grant envie couverte. Ung temps après le roy d'Ongrie tramist ses messagiers a Ypocras, qu'i deust venir a luy pour guerir son filz qu'estoit fort debilité. Ypocras se excusa d'y aler, mais pour ce qu'i sçavoit son nepveux estre sage et expers il escript au roy son excuse et lui tramist Galliein. Quant Galliein fut venus il fut du roy treshonnorablement repceu, mais le roy fut esmerveillié pour quoy Ypocras n'estoit venus. Mais Galliein l'excusa luy disant que yl estoit occupé en certain etude pour sciences haultes et ardues, pour quoy il n'estoit peu venir et puis dit : « Sire, je suis « tramis ycy par luy, et au plaisir de Dieu je vous ren- « dray saing et bien gueri vostre filz. » Ces paroles et convenances furent fort plaisantes au roy. Puis visita Galliein l'enfant et vit son urine et sentit ses veynes; après il prist la royne a part et luy dit : « Ma dame, « pour la gareyson de vostre filz et pour vostre consola- « cion y m'est de necessité de sçavoir de vous aucunes « choses, pour quoy sy vous plait vous me orrez pa- « ciemment et ne prendrés point a mal ce que je vous « diray. Et, sy vous plait, que je sache lequel est pére « naturel de vostre filz. » « Mais comme l'entendés « vous? » dit la royne, « ne quel pensez vous qui soit « pére se non le roy mon treschier seigneur? » « Certes, « ma dame, le roy n'est point le pére, » respont Galliein. La royne dit : « Se je sçavoye que vous tenissiez « pour chose certayne ce que vous dites, je vous fairoie « couper la teste de sus les espales. » Et il luy respon-

dist : « Et je vous dis que cestuy roy n'est point le pére « de cestuy filz; mais je ne suis pas venus cy pour dire « que je perde la teste ne que je soie ainsy guerdonné « comme vous dites. A Dieu vous dis. » Quant la royne vit que Galliein s'en vouloit aler, revoca ses paroles et luy dit : « O mon bon maistre, se vous vouliés tenir se- « crest le cas et que je ne soye scandalizée envers vous, « je vous desclareray mon secrest que ne soit revellé. » « Ma treschiére dame, ja a Dieu ne plaise que de moy « soit jamais revellé, car a moy ne a aultre prudent me- « dicin n'appartient de le faire ne de le dire a homme « du monde. Pour quoy dites le moy hardiement, et je « vous jure que je vous seray secrest, et puis vous ren- « dray gueri vostre filz entiérement. » « En verité, » dit la royne, « se vous le faites vous aurés de moy bon « guerdon tellement que vous serés trescontent. Or « m'entendés et je vous diray comme va par fortune. « Ung jour vint ung roy de Bourgoigne avec le roy mon « seigneur, lequel long temps conversa avec moy, telle- « ment que je conceup de luy cestuy enfant. » « Ne « doubtés point, » fait il, « car j'ay bien cogneu la ve- « rité. » Puis tantost fit mangier a l'enfant de la cher de beuf et luy fit boire de l'eau, puis tantost fut gueri. Quant le roy sceut que le filz fut guery, il guerdonna le medicin souffisamment, et plus oultre il eust des dons de la royne secrétement assez et largement. Puis s'en vint en son pais, et tantost fut interrogué par Ypocras se il avoit gueri l'enfant, qui luy dit que ouy. Ypocras demanda comment il avoit fait. L'aultre respont : « Je « luy ay donné mangier de cher de beuf et boire de « l'eau, et il est gueri. » « Yl fault donc, » dit Ypocras. « que sa mére soit rybaulde et que le filz soit conceu en « adultére. » « Ainsy est y, » dit Galliein. « C'est sage- « ment ouvré », respont Ypocras. Touteffoyz nonob- stant la grant science et bonne renommée de Ypocras, faulce envie le comprist sy fort qu'i perdit cognoissance

de bonne justice pour venir a vindicte, mére de toute desolacion, et cogita comment il le porroit faire morir sans faire bruyt. Et soubz umbre et couleur de bien ung jour il prist ung cutiaul bien tailliant et le mist soubz sa roube et proposa faire morir son nepveux affin qu'après sa mort il ne le surmontast en renommée d'estre tant ou plus sachant que luy, et puis le fit venir en ung vergier disant : « Mon nepveu Galliein, je sens une « herbe de tresgrant value qu'est fort odorant; encline « toy et la serche, et la me monstre. » Galliein fit son commandement. Puis lui dit : « Encoures en y a yl une « aultre beaulcopt mellieur; encline toy et la serche. » Galliein se mist a geneux et se mist a serchier. Et ainsy qu'i serchoit distinctement, Ypocras luy coupa la gorge et occist son nepveux Galliein, puis brula ses livres affin qu'i n'en fut memoire. Tantost après Ypocras fut malade tresacertes d'une maladie qui se dit meneyson, qu'est ung flus de ventre; luy estre sy debilité fit tout ce qu'i peut et sceut, mais rien ne luy valut. Quant ses disciples le sceurent, vindrent a luy et serchérent tous les remédes que peurent ne sceurent, mais rien ne luy profitoit ce qu'i faisoient. Quant Ypocras cogneust qu'i n'y avoit reméde, affin que on cogneust sa science plus amplement et qu'il avoit fait aux aultres pluseurs secours et que en fin ne se sçavoit aider ne garir, il demanda ses disciples et escoliers et en lieu apparessant leur fit poser ung grant tonneaul lequel fit remplir de belle eau clére. Quant ce fut fait il leur dit : « Faites aux deux « fons cent partuys. » Et puis a ung petit de mixtions et touchemens d'aucunes herbes a l'entour des cent partuys le fit laisser. Après cecy il fit la venir pluseurs grans meistres et gens de bonne importance, et devant tous fit oster et destouper les cent partuys, et rien de l'eau ne sortit hors. Et puis dit : « Mes seigneurs et mes amis, regardés « et advisés comment la vengance de Dieu est tombée « sus moy : vous veez, » fait il, « manifestement qu'i sont

« fais cent partuys en celluy tonneaul plein d'eau clére, « et y n'en sortit pas seulement une goucte dehors « comme y s'appart : sachés que c'est par la vertu d'une « herbe; et pour moy estanchier la maladie et flus de « ventre que j'ay ne moy ne vous n'avons fait chose qui « me vaille ne profite qu'i ne me faille morir. Mais, « mes treschiers amis, sachés que se Galliein mon nep- « veux vesquist, il m'eust gueri perfaitement; touteffoys « je l'ay occist de mes mains, dont grandement je me « respens. Et croys fermement que pour celle cause « Dieu prent de moy vengance, et sens qu'i me fault « morir. » Cecy estre dit, Ypocras torna la face contre le mur et expira. »

Et par ainsy le maistre fit fin en sa narracion et dit a l'empereur s'y l'avoit bien entendu. « Tresbien a plein je l'ay entendu, mais helas! quel bien fut esté si Galliein heut vescu! ce fut esté double bien, l'un au regard de luy, l'autre au regard de Ypocras qui fut esté gueris. Pour quoy par la justice de Dieu medicine ne luy valut qu'i ne morut. » « Pour celle cause, » dit le maistre, « je vous affie qu'il adviendra pis se par la simple parole de vostre femme vous faites morir vostre filz lequel vous est tresnecessaire en vostre ancienneté. Considerés que vous estes vieux et avés ja la femme secunde. Et quant vous en auriés la tierce, ouy la quarte, vous n'aurés point de filz qui vous souviegne a vostre besoing. » Cecy estre dit, l'empereur respont : « En verité mon filz ne prendra point mort pour le present. » « Vous fairés sagement » dit le maistre; « a Dieu soiez, et vous mercye grandement quant aujourduy pour amour de moy vous avés pardonné a vostre filz et qu'i n'est point mort. » « En verité, » dit l'empereur, « j'entens mieux maintenant que par avant que les femmes sunt malicieuses et plaines de cautéles, pour quoy j'entens de saulver mon filz, non pas tant pour ta requeste comme pour moy meismes. »

La VIe *narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du seneschal du roy qui par convoitise fit dormir sa femme avec le roy, et comme ledit roy fut confus et destruys par les abus de sept sages qu'estoient a Rome par le temps. Le* VIe *chapitre.*

A l'eure que la royne actendoit nouvelle que le filz de l'empereur ne fut pendu et elle sceut qu'on l'avoit torné en preson, elle devint comme folle, toute pleine de impacience, et fit sy male maniére que tous ceux qui la virent s'ent donnoyent grant merveille; et puis vindrent les serviteurs a l'empereur en disant : « Sire, l'emperiére nostre dame et royne se tormente a la mort se vous n'y secourés briefment. » Incontinant l'empereur vint a elle et dit : « Pour quoy meynes tu telle tristesse et te monstre sy fort impaciente? » « O mon seigneur, » dit la dame, « mais comment pensés vous que je me puisse contenir que je n'enrage, qui suis seule fille d'ung sy grant et noble roy, et suis vostre femme, et en vostre compagnye j'ay heu et soustenu sy grant oultrage? et le pis est car tous les jours vous me promectés emende et vengance et vous n'en faites rien! » « Que veulx tu que je face? » dit l'empereur. « Tu laboures de jour en jour que je face morir mon filz, et les sages ses maistres labourent qu'i ne meure point. Et ainsy mon filz entre ces deux oppinions demeure. Et s'il est verité ce que tu dis, yl ne me vient point a notice. » « O mon seigneur, » dit la dame, « c'est ce qui plus me tormente; car vous adjoutés plus de foy a ce que ces maistres dient que vous ne faites a moy. Et pour tant y vous en prendra comme fit une foyz a ung roy de son seneschal. » « Je te prie », dit l'empereur, « que tu me diez celluy exemple : a l'aven-

ture y me porroit esmouvoir que plus tost je fairay morir mon filz. » La dame dit : « Tresvolentiers, en vous priant affectueusement que vous le retenés bien et a plein. » Et puis commença dire en ceste maniére :

(SENESCALCUS)

« Une foyz fut ung roy qu'estoit enflé merveillieusement et contreffays tellement que les femmes en avoient grant abhomination. Cestuy roy avoit deliberé d'aler a Romme pour leur faire guerre mortelle, et d'emporter les corps de saint Pierre et saint Pol. Ainsy qu'i se disposoit, yl demanda son seneschal venir a luy, lequel yl aymoit fort et qu'avoit esté son secretaire, et luy dit : « Je « te prie, trouve moy une belle femme et corpulente, « laquelle dorme cette nuyt entre mes bras. » « O mon « seigneur, » dit le seneschal, « ne cognoissés vous « point vostre maladie ? j'ay grant paour que je n'en « treuve point de telle senon moyennant grant argent. » « Pense tu, » dit le roy, « que je laisse pour argent de « l'avoir ? ne scés tu pas bien que j'ay or et argent et « aultres richesses en grant habundance ? pour quoy ne « demeure point pour argent, ouy se tu luy devoyez « donner mille florins. » Le seneschal oyant cecy fut tantost surpris de grande convoitise, qu'avoit une belle femme, chaste et loyale, en mariage, et va a elle, puis luy dit : « O ma treschiére et bien aimée, le roy mon « seigneur desire avoir une femme belle et gracieuse, « comme qu'i soit, et quoy qu'elle couste ; car yl est « contens de luy plus tost donner mille florins que ce « qu'i faille a l'avoir, et m'en a donné la charge de la « trouver. Pour quoy je conseille que vous gaignés ces- « tuy argent, et y sera pour vous. » « Mon mary, » dit la dame, « puis qu'i ne seroit enflé et difforme, encou- « res j'auroye en abhominacion la offence et le pechié « que je fairoye contre Dieu. » « Ne te chaille, » dit le seneschal, « je consens et conseille que tu le face, et « plus oultre je le te commande, et te jure et promest « que se tu ne fais mon commandement que jamais avec

« moy tu n'auras ne bon jour ne bonne durée. » Ceste femme heut paour des menaces de son mary, tellement qu'elle y donna son consentement. Pour quoy le seneschal vint au roy et luy dit : « Sire, j'ay trouvé une belle « et gracieuse femme entre toutes, mais elle m'a dit « qu'elle ne prendroit pas moings de mille florins, la- « quelle viendra quant la nuyt commencera et s'en ira « quant le jour viendra, affin qu'elle ne soit veuhe ne « cogneue de personne. » « J'en suis contens, » dit le roy. Puis sy tost qu'i fut nuyt, le seneschal mena sa femme en la chambre du roy et la fit couchier. Puis ferma la porte et s'en ala, et ne dormit point celle nuyt, mais vint bien matin en la chambre et dit au roy : « Sire, y sera tantost jour ; bon sera que vous tenés pro- « messe, et que ceste femme s'en alle commen yl a esté « dit. » Le roy respont : « Je te dis que ceste femme me « plait sy fort que je ne la puis sy tost habandonner. » De cecy fut mal contens le seneschal, et tout triste s'en ala, puis tantost après retorne, et dit : « Mon seigneur, « yl est l'abbe : le jour se monstre ; j'ay pour : envoyés « ceste femme hors, affin qu'elle ne soit hontée, car ainsy « je luy ay promis. » « Certes, » dit le roy, « elle ne s'en « ira encoures ; clos la porte et t'en va. » Le seneschal plus doulant que jamais s'en ala, et ne faisoit senon aler et retourner triste et marry, jusques fut biaux jour et cler. Puis torne en la chambre et dit : « Seigneur, yl est grant « jour, et je doubte fort que ceste femme ne soit hontée « et confuse ; faites qu'elle s'en alle. » Auquel le roy dit . « En verité je n'en fairay rien, car la compagnie de « ceste femme me plait sy fort qu'i ne se porroit dire. » Le seneschal tout forcené ne sceut que faire, mais par une desplaisance violente dit au roy : « O mon seigneur, « laissés aler ceste femme et ne la detenés plus, car c'est « ma propre femme espousée. » « Ouvre moy la fenes- « tre, » dit le roy. Quant ce fut fait, le roy vit le biaul jour et cogneu que c'estoit la femme de son seneschal,

puis luy dit : « O desloyal et faulce personne, rybaulx « deshonneste, pour quoy as tu donné consentement que « ta femme pour sy peu d'argent soit hontée et enver- « goignye et moy non sachant l'as amené? Pour quoy, « sus la peine de mon indignacion, va hors de mon « royaulme tellement que jamais ne soie veu, ne jamais « ne te monstre devant moy, car la premiére foyz que en « ma presence te trouveras je te fairay morir de mort « honteuse.» Cecy estre dit, le seneschal incontinant s'en ala hors du royaulme, ne jamais plus ne se trouva. Et le temps que le roy vesquist, tint avec soy la femme du seneschal, a laquelle fit des honnours et donna pluseurs biens. Mais sy tost que le seneschal s'en fut allé il se (Roma) mist en armes trespuissament pour combattre les Romains, lesqueux il asiega soubz condicion que jamais ne les habandonneroit jusques il eust les corps de saint Pierre et saint Pol, don il furent tenus sy de près qu'il estoient contens de luy delivrer lesdis corps saints et qu'i s'en ala. En celluy temps estoient a Romme sept sages comme vous les avés, par le conseil desqueux toute la cité de Romme se gouvernoit. Alors vindrent les Romains a ces sages, en disant : « Que devons nous faire? car il nous fauldra rendre la cité ou delivrer les corps de saint Pierre et saint Pol appostres. » Le premier des sept sages dit : « Je me offre de deffendre la cité par ma « sapience et de garder seurement les corps saints pour « cestuy jour ». Le secund dit qu'i la garderoit pour le secund jour, et semblablement les aultres, ainsy comme ces sept sages ont promis de garder ton filz de morir chescun ung jour. Tantost après celluy roy fit contre la cité grans assaulx. Incontinant le premier sage après qu'il heust audience ver le roy parla si prudentement de la paix qu'i fut content pour celluy jour et cessa de faire des assaulx. Le secund dit semblablement, et puis le tiers jusques au derrier, car a cause qu'il estoit entretenus, il juraque le jour après qu'il entreroit en la cité

ou que tous prendroient la mort. Pour quoy les Romains vindrent au derrier maistre en luy disant le propos du roy, affin qu'i puissent evader pour celluy jour la fureur du roy, le priant tresacertes qu'i les saulvast comme ses compagnions avoient fait par avant. « Ne vous chaille, » dit cestuy sage, « ne vous donnés « point paour, car demain je fairay une chose par ma « sapience que le roy prendra la fuyte avec toutes ses « gens d'armes. » Et sur cecy le jour suyvant cestuy maistre se vestit d'une merveillieuse roube, laquelle fut ornée par les bouts de plumes de pavons avec pluseurs galliez et sonailles, avec pluseurs plumes de aultres oyseaux de diverses couleurs. Puis prist deux glaves bien polys et luysans, et monta sus la plus haulte tour de Romme de la partie ou estoit assiegée la cité, tellément que tous le povoient veoir facilement; après se commença mouvoir d'une partie et d'aultre, et tenoit les deux glaves en sa gorge, lesqueux reluysoient merveillieusement. Ceux de l'armée furent merveillieux de la vision et vindrent le monstrer au roy en disant : « O « sire, regardés la grant merveille qu'est sus la tour. » « En verité, » dit le roy, « c'est une chose de grant ad- « miracion, et ne sçay que ce peut estre. » Les gens d'armes dient : « Nous creons que c'est le dieu des « cristiens qu'est descendu des cieulx, lequel par ces « deux glaves reluysans qu'i tient nous faira tous morir « se nous demorons yci guère. » Le roy heut grant paour de celle exposicion, et dit : « Que devons nous « faire? il n'y a donques que une voie a prendre, c'est « assavoir que nous nous en alons et tantost, affin que « leur dieu ne se venge de nous. » Alors le roy et toutes son armée s'en fuyrent nonobstant qu'i n'estoit point de necessité, mais pour ce qu'i furent depceu et abusez du sage maistre ilz s'en alérent. Quant les Romains virent que le roy s'en fuyoit, ilz prirent tous grant courage et en armes le suyvant tellement le persecutarent

que luy et la plus grant partie de ses chevaliers furent occis et mis a mort. Et ainsy par la cautéle et abusement du maistre le roy fu vaincus a tout son exercite.

« O mon seigneur, » dit la royne, « m'avés vous bien entendue ? » « Ouy certes », dit l'empereur. « N'avés vous pas veu comment le roy premiérement se confioit du tout en son seneschal, et ce nonobstant il fut si desloyal qu'i luy mena sa propre femme pour la honter et deshonnorer pour sa faulce convotise, don il fut bangny du royaulme ? Semblablement je vous dis que vostre filz pour la grant convoitise qu'il a d'avoir l'empire il entent vous confondre et destruyre du tout. Pour quoy, tant que vous estes en puissance, vengés vous de luy et en faites comme le roy fit du seneschal ; au moings se vous ne le voulés faire morir deffendés lui vostre royaulme et le banizés, a celle fin que vous puissiez vivre en pais et sans doubte en vostre pais. Puis après vous avés ouy comment le roy mist le siége devant Romme, et comment par ces sept sages yl fut depceu et abusé tellement qu'i fut confus avec ses gens et mors honteusement. Soyés seur que semblablement vous fairont ces sept sages, lesqueux vous decepvront par leurs cautelles, et vous fairont morir affin que vostre filz plus tost puisse regner. » L'empereur adjousta foy a celle ystoire et heut paour qu'i ne luy mesdit, pour quoy il dit a sa femme. « Ne te doubte point de cecy, car demain je fairay morir mon filz, » et sus ce demanda ses officiers et leur commanda que le jour suyvant l'enfant fut pendu.

Comment l'enfant fut saulvé de morir pour celluy jour par le VIe *maistre a l'exemple de la jeune femme laquelle fit occirre a son mary les trois chevaliers de l'empereur, laquelle le decella et trahyt, don après furent mors par justice honteusement. Le* XIIe *chapitre.*

Grant bruyt se fit par Romme quant le filz de l'empereur se menoit pendre au gibet, don tous estoient scandalizés et malcontens et courroient après pour veoir la fin de la chose sy piteuse. Et sy tost que Cleophas le VIe maistre le sceut, diligentement vint a l'empereur et le salua. Mais l'empereur ne le prist point en gré, mais par grant indignacion le menaça de le faire morir avec son filz, luy reprouchant qu'il avoient fait son filz muet et faulx rybaul et qu'il avoit entrepris de violer sa femme. « Sire », dit le maistre, « je n'ay point amerité la mort en gouvernant vostre filz, mais ay bien amerité grant salaire et bon guerdon; car il n'est point muet, comme vous orrés d'ycy a trois jours se vous le laissés vivre; mais je vous notifie que se par la parole de vostre femme vous le faites morir je seray bien troublé et esbays de vostre prudence et sagèce, et vous adviendra comme uneffoyz a ung chevalier, lequel pour adjouster foy aux paroles de sa femme fut lyé et treyné a la queuhe d'un cheval par toute la cité jusques au gibet. » « Je te prie, » dit l'empereur, « raconte moy celluy exemple, a celle fin que je me puisse garder d'ung tel dangier. » « Je ne le diray point », fait le maistre, « se vous ne faites retorner l'enfant et qu'i ne meure point pour cestuy jour. » Incontinant l'enfant fut retourné et puis le maistre devant chescun dit en ceste maniére :

(AMATORES) « Une foyz fut ung empereur qu'avoit trois cheva-

liers, lesqueux il avoit chiers sus tous. Et en celluy temps en la cité de Romme avoit ung chevalier ancien et fort vieux, lequel prist a femme une jeune damoiselle tresbelle, laquelle il aymoit et tenoit moult chiérement ainsy comment vous aymés l'emperiére vostre femme. Ceste dame chantoit melodieusement, bien et doulcement, tellement que par son doulx chanter elle faisoit venir pluseurs hommes en la maison de son mary et estoit desirée et solicitée des pluseurs. Advint ung jour qu'elle estoit sus les loges et galeries de la maison de la part du chemin publique, et vit ceulx qui passoient : pour se monstrer et faire regarder, elle chanta sy doulcement que tous prenoient grant plaisir de la ouyr. D'aventure a l'eure par la passa ung chevalier de la court de l'empereur, et escoutant celle doulce voix il léve ses yeux sus elle et la regarda affectueusement, tellement que subitement il fut surpris de son amour et entra en la maison. Puis la commence soliciter d'amours en disant : « Quoy vous porroye je donner et vous « dormés une nuyt avec moy ? » Elle respont sans grant deliberacion : « Sire, vous me donrés cent florins. » « Or me dites,» fait le chevalier, « quant je viendray, et « alors je vous donray ces florins. » Elle dit : « Sy tost « que j'auray la opportunité du temps, je le vous fairay « sçavoir. » Le jour suyvant ceste femme en celluy lieu se mist a chanter comme par avant, et a celle heure ung chevalier passa par la rue, qu'estoit de la court de l'empereur, qui fut surpris de son amour, et lequel pour dormir avec elle luy promist cent florins, auquel elle promist faire sçavoir le temps qu'i viendroit ver elle. Le tiers jour suyvant ung aultre chevalier passa par devant la maison et fut fais et promis comme aux aultres qu'avoient tous convenus donner cent florins. Chescun de ces trois chevaliers sans sçavoir l'un de l'aultre parlérent a la dame secrétement comme dit est. Mais ceste dame pleyne de cautelle et grant malice vint

a son mary et luy dit : « Sire, je vous ay a dire aucune « chose en secrest, et vous prie que vous me creez, et « se vous le faites nostre povreté sera fort supportée. » « O ma dame, » dit le mary, « tresvolentiers ton secrest « tiendray celé, et de mon pouvoir je fairay ce que tu « conseillieras. » « Je vous dis, » fait elle, « que trois « chevaliers de la court de l'empereur sont venus a moy « l'un après l'aultre et sans sçavoir l'un de l'autre, et « chescun de eux m'a presenté cent florins. Que vous « semblet il que je doyje faire sans estre cogneue ne de- « celée? et ne vous semblet y pas que cent florins de « chescun nous facent grant secours, tant pour nous « habillier comme pour nostre vivre? » « Certes ouy, » dit le mary, « pourtant j'acompliray tout ce que tu con- « seillieras. » Elle respont : « Je donne cestuy conseil « que je les fairay venir l'ung après l'aultre. Et quant « l'un sera entré en la maison atout les cent florins, « vous serés derrier la porte atout vostre glayve bien « tranchant, et le mectrés a mort, et par ainsy sans estre « cogneue charnellement les cent florins seront nos- « tres. » « O ma femme treschiére et bien amée, j'ay « grant paour que ung sy grant mal ne se puisse pas « bien celer, pour quoy nous en porrions estre pugnys « et morir honteusement. » « Ne vous doubtés, » dit elle, « je commenceray ceste euvre et vous la mectrez a « execucion seurement, et ne veuillés point avoir de « crainte. » Quant le chevalier vit le grant courage de sa femme, laquelle vouloit faire l'euvre toute seule et qu'elle n'en faisoit poin de doubte, il prist courage d'acomplyr ce qui fut entrepris. Incontinant la dame fit venir l'un des chevaliers et a telle heure, lequel ne se oblia pas, mais vint en la maison et frappa a la porte. La dame luy dit : « Avés vous aporté cent florins? » Le chevalier respont que ouy et que sont tous contens. Elle ouvra la porte : quant il fut dedens le mary frappe desus et le occist. Puis semblablement fut fait au se-

cund chevalier, puis au tiers, et les corps de ces hommes furent retraist en une chambre secréte. Et puis dit le chevalier multrier : « O ma femme, se ces corps sont « trouvés en nostre maison, nous serons mis a mort « treshonteuse, et il est impossible qu'on ne face pour- « suyte et inquisicion par la court de l'empereur pour « sçavoir que ces chevaliers sont devenus. » « Sire, » dit la femme, « j'ay commencé cestuy affaire : je le « mectray a bonne fin; ne vous doubtés de rien. » Ceste femme avoit ung frére qu'estoit champion et garde de la cité, lequel fut demandé par elle secrétement quand yl aloit de nuyt avec ses compagnions; et ainsy qu'i passoit elle le prist a part et luy dit : « O mon treschier « frére, je t'ay a dire aucun grant secrest lequel tu tiendras « soubz confession. » Quant il fut en la maison le mary le repceust gracieusement. Et puis quant il eust fait ung petit de collacion la dame sa seur luy dit : « O « mon frére treschier, voycy la cause pour quoy je vous « ay demandé : c'est pour avoir de vous conseil et aide. » « Dys moy hardiement », fait le frere, « ton cas, et je te « aideray de tout ce que je porray, et te fie de moy. » « Mon frére, » dit elle, « hier entra ceans par bonne « amitié ung chevalier, mais après aucunes paroles in- « jurieuses il tomba en debast avec mon mary, lequel « quant plus n'en pouvoit soustenir, ilz se mirent a se « frapper tellement que celluy chevalier fut occist par « mon mary, et est mort en une chambre près de nous. « Pour quoy, mon frére, il n'est vivant au monde au- « quel nous ayons si grant confiance comme en vous, « et se cestuy corps mors se treuve en nostre maison « nous serons mors et deffais. » Et ceste femme ne fit mencion senon de l'un de ces chevaliers mors. « Je te « diray », fait le frére : « met le en un sac et je le porteray « en la mer, tellement que jamais n'en sera nouvelle. » Ceste femme fut tresjoyeuse de ces paroles, et mist le corps du premier chevalier dedens le sac, et son frére

le charga et legiérement le porta jusques a la mer et le gecta dedens. Puis retorne a la maison et dit : « Ma « seur, donne moy boire de bon vin, car j'ay bien faite « la besoigne. » Elle le remarcya grandement. Puis entra en la chambre ou estoient les corps de deux aultres mors, puis par une plainte fainte et de grant admiracion va dire : « O mon frére, en verité le corps que « vous avés gecté en la mer est retorné. » Don son frére le champion fut merveillieux et puis dit de grant courage : « Remest le au sac, et j'essayeray si retornera « ou sy ressucitera. » Et ainsy il porta le corps au secund chevalier, pensant que ce fut le premier, et le porta jusquez a la rive de la mer, et puis luy mist une pierre bien peyssante au col, et le gecta ens. Puis torne a sa seur et luy dit : « Maintenant donne moy boire de « bon vin, car je l'ay fait tomber sy parfont que jamais « ne retornera. » « Dieu en soit loué, » dit elle. Puis tantost ceste femme entra en la chambre, et se mist a faindre plus fort que par avant et dit en se merveilliant : « Je voye Dieu que cestuy chevalier n'estoit pas mort. « O moy dolente ! que doy je faire ne dire ? cestuy « homme est retorné et est en la chambre. » Le champion fut plus esbays que jamais, et tout plein d'amiracion va dire : « Sainte Marie ! que veult ce dire ? s'il est « ainsy comme tu dis, ce n'est pas un homme mais est « ung dyable. Je l'ay gecté en la mer premiérement, je « luy ay pendu une pierre au col secundement, et main- « tenant il est ressucité ! Donne le moy pour la tierce « foy, et le mest au sac, et j'essaieray sy retornera. » La femme luy charga le corps du tiers chevalier, cuydant le champion qu'i fut le premier, et le porta hors de la cité en une petite forest ou il fit grant feu et puis mist dedens celluy corps pour le bruler. Et quant il estoit quasi reduyt en cendres il eust necessité de se purgier et ala ung petit loing du feu ; et a celluy movement la arriva ung chevalier qui venoit en la cité pour jous-

ter le jour suyvant, et faisoit grant froit; lequel pour se eschauffer s'aprocha, et, car encores n'estoit pas jour, quant il vit le feu il descendit du cheval et s'eschauffa. Le champion cuyda que ce fut tousjour celluy qu'il avoit tant porté et luy dit : « Quel es tu? » Celluy respont : « Je suis noble et chevalier. » L'aultre respont : « Tu es ung dyable, non pas chevalier; car premiére-« ment je t'ay gecté en la mer, secundement la pierre « au col je te fis noyer, tiercement je t'ay fait bruler en « cestuy feu, et pensoyes que tu fusses tout en cendres « reduys, et je voy que tu es ycy vif a tout ton cheval. » Puis sans dire aultre chose il mist le chevalier au feu et son cheval. Et vint en la maison de sa seur et luy dit : « Maintenant donne moy boire du meillieur vin, car « depuis que j'ay mist au feu cestuy homme il se trouva « vif a tout son cheval, lesqueux j'ay mis au feu pour « la secunde foy, tellement que tu en seras asseurée. » Et luy raconta tout ce qu'il avoit fait, don la femme perceut bien que son frére avoit occist ung aultre chevalier. Alors elle le festaya le mieux qu'elle peut. Et après qu'il eust bien beu il s'en ala. Après peu de temps heut desbat entre cestuy chevalier et sa femme tellement que le mary luy donna une bonne buffe, don elle fut fort indignée et mal contente. Puis après devant pluseurs se commence pleindre de son mary et le mauldire; et ainsy comment la ire de la femme monte elle ne laisse rien a dire tant soit chose dangereuse, ceste femme par reprouche va dire : « O mauldit homme et misera-« ble, tu me veulx occirre et mectre a mort, comme tu « as occist et multri les trois chevaliers de l'empereur. » Quant les gens ouyrent les paroles de ceste femme, incontinant on mist la main sus tous deux et furent mis en prison. Et quant la femme fut devant l'empereur elle recogneust tout l'affaire comment son mary occist lesdis trois chevaliers et comment il en avoyent heu trois cent florins. Puis après que leur procès fut

fait, formé et conclus, par sentence de juge ilz furent condampnés a estre treynés a la queuhe des chevaulx comme traistres et multrier par la cité et puis estre pendus au gibet, ou ilz furent incontinant menez. »

Et par ainsy le maistre mist fin en sa narracion. Et dit a l'empereur : « Sire, avés vous bien entendu ce que j'ay dit? » « Ouy en verité, » dit l'empereur ; « je confesse devant Dieu que ceste femme fut la pire et plus cruelle de toutes les aultres, et laquelle fut bien digne de prendre mort a grant vitupére, quant elle solicita et que ainsy compellit son mary a faire homicide et puis le trahit. » « En verité, » fait le maistre, « vous devés craindre et doubter qu'i vous adviendra pis qu'a ceux se par les persuasions de vostre femme, laquelle conseille la mort de vostre seul filz, vous mectés en effait ce qu'elle desire. » Le roy respont : « Mon filz ne mourra point pour cestuy jour, et de ce ne te doubte point. » Le maistre trescontens et joyeux le remercya humblement et après le congié pris s'en ala.

La VIIe et derriére narracion de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du roy qui fut abusé par les paroles de son seneschal, lequel seneschal luy osta sa femme, car il creust plus aux paroles qu'a ses yeux qui cognoissoient la verité. Le XIIIe *chapitre.*

Plus fort que jamais se lamenta la royne et plus se desoula quant elle sceut que le filz de l'empereur n'estoit point encoures pendu et occiz, et furibonde, comme toute hors du sens, court la ou estoit l'empereur et a grans cris et clameurs immoderés dit en ceste maniére : « O moy miserable! o moy dolente! que fairay je? helas! helas! que dois je devenir, se non que je me feray morir

et moy occirray moy meisme veu que je suis ainsy mesprisée et demosquée? » « Ainsy ne soit », dit l'empereur, « que tu faces ce que tu dis : ne cogitez plus en ces melencolies, car j'espére a l'aide de Dieu qu'en briefs jours tout cecy se expediera et finira en bien. » « Mon seigneur, » dit la dame, » la fin sera mavaise, et ne peut estre bonne : car ta confusion et la myenne s'y trouveront et en viendront. » « Ne me ditez point cecy, » fait l'empereur, « car tropt me desplait que tu prenostiques mon adversité. » « Il sera ainsy comme je dis, » respont la dame, « car y se faira de toy et de ton filz comme une foyz advint a ung roy et a ung seneschal. » « Je te prie, » dit l'empereur, « que tu me dies celluy exemple. » La royne dit : « Je le diray volentiers ; mais je me doubte que tu ne veulles plus entendre ne adjouter foy a mes paroles. Car demain le septiesme maistre te parlera et ton filz de morir saulvera ainsy comme ont fait ses compagnions. Et le jour suyvant ton filz parlera, et puis prendras sy grant delectacion et plaisir en ses parolles que l'amour qu'est entre nous deux fauldra et sera tout anichillé. » L'empereur dit : « Y me semble qu'i soit impossible a moy que je ne t'ayme tousjour, se non que par experience je soie enformé de chose par laquelle mon amour soit revoqué. » « O mon seigneur, » dit la royne, « sy vous plait je vous raconteray ung exemple par lequel vous vous porrés garder de pluseurs dangiers et grans perylz pour le temps advenir, et specialement de vostre filz faulx et mauldit qui entent de me destruyre et deffaire par ses maistres. » « Raconte, » dit l'empereur, « ton exemple et te despeche. » Alors la royne commence narrer et dire en ceste maniére :

« Au temps passé estoit ung roy lequel ayma sa femme merveillieusement et tellement qu'i la fit logier en ung chastiaul moult fort, ou i la gardoit enclose et portoit tousjour avec soy les clés du dit chastiaul. De ceste prison et faczon de faire estoit fort desolée et des- (INCLUSA)

plaisante ceste dame. Advint qu'en ung pais bien loing de celluy avoit ung chevalier noble et tresvalereux, lequel songa une nuyt en ceste maniére qu'i luy sembloit qu'i veoit une royne tresbelle et bien moriginée de laquelle il desiroit avoir l'amour, et luy fut advis que si la veoit en voillant qu'i la cognostroit, don il porroit avoir biaucopt de biens et de secours. Celle meisme nuyt vint une vision en dormant a la royne dudit chevalier comme avoit esté du chevalier a elle, sans ce qu'en effait il se fussent jamais veu ne cogneu ne qu'il en fut ne voix ne fame. Quant cestuy chevalier fut reveillié il cogita en ceste vision, puis se disposa d'aler par le monde et non cesser jusques il vit de ses yeux celle don il avoit heue la vision de nuyt. Puis prist serviteurs, chevaulx, or et argent pour la despense et se mist aler par le monde, et fut en pluseurs royaulmes jusques il arriva au royaulme ou estoit celle dame enclose. Et quant il fut en celle cité ou elle estoit il sesjourna par aucuns temps. Advint que ung jour entre les aultres il aloit esbatant près du chastiaul et ne sçavoit rien de la royne qu'estoit la enclose. Et a celle heure la royne estoit assise sus une fenestre pour veoir les gens qui passoient par les chemins et sy tost qu'elle vit le chevalier elle cogneut qu'il estoit celluy lequel elle avoit veu en dormant. Et d'aventure aussy le chevalier tourna ses yeux contre la fenestre ou estoit la royne assise, et sy tost qu'i la vit il changa couleur et luy vint en cognoissance que c'estoit celle qu'i serchoit et demandoit. Puis commença chanter et dire balades d'amours, dont la royne fut tantost frappée de son amour. De celle heure le chevalier tous les jours aloit par celluy lieu, desirant veoir la royne et cognoistre sy seroit possible qu'i peut venir ver elle, au moins qu'i luy peut dire sa pensée. La royne cogneut bien que le chevalier serchoit de luy parler, pour quoy elle escript une lettre laquelle elle fit tomber en lieu qu'i l'eust. Et aprés qu'i la lit et cogneust

la volenté de la royne, il se mist a faire fais d'armes et jeux d'abilitez et aultres euvres valereuses, tellement que le roy le sceut et le fit venir parler a luy et luy dit : « O chevalier noble et valereux, j'ay ouy dire biaulcopt « de biens de vous : se vous nous voulés servir nous « vous donrons bons gages et par nostre moien vous « aurés en nostre court des biens et honneurs large- « ment. » « O roy magnifique, » dit le chevalier, « je « suis vostre serviteur et desire de l'estre. Et pleut a « Dieu que vostre plaisir fust que je fusse de vostre « court, car d'estre remuneré je n'en fait point de « doubte. Mais quant ainsy seroit qu'i vous plairoit me « retenir je vouldroie de vous optenir une chose entre « les aultres. » « Demande, » dit le roy, « hardiement « ce que tu veulx. » Le chevalier dit : « O sire roy, puis « que vous me retenés en vostre service, je vous prie « que je soie vostre chevalier familier et secretaire. Et « pour la consolacion de tous deux bon me sembleroit « que ma mansion fut près des murailles de vostre « chastiaul affin que quant vous auriés de moy affaire « je fusse près de vous pour plus tost et mieux acom- « plyr vostre vouloir. » « Ainsy qu'i te semblera de « meillieur, » dit le roy, « se fais et ordonne, car j'en « suis contens. » Incontinant cestuy chevalier mist grant nombre de ouvriers et près des murailles du chastiaul fit son habitacion a son plaisir; et entre les aultres choses il prist ung charpentier secrétement qui luy fit soubz terre les passages et secrest pour povoir entrer au chastiaul sans ce que nul s'en prist garde, et cestuy secrest estre fait, affin qu'i ne fut trahy ne decellé par l'ouvrier qu'avoit ce fait, il le fit morir. Puis après entra ver la royne et la salua en reverence et raconta ses visions, et après pluseurs maniéres et paroles il luy parla d'amours charnel pour en avoir son plaisir, laquelle fit ce qu'i demandoit après aucunes deffenses gracieuses. Cecy estre, fait la royne cogita entre soy et disoit : « Se cecy

« dure, tant plus ferons de pechiez et offenses : se je le « denunce au roy, il faira morir le chevalier de male « mort, et a l'aventure qu'i me damagera ou refusera sa « compagnie, pour quoy mieulx vaut que je me abs- « tiegne de ceste folie. » Puis après quant y plaisoit au chevalier il entroit par le partuys secrest ver la royne et en faisoit a son plaisir. La royne entre les aultres choses donna au chevalier ung aneaul d'or moult precieux que le roy luy avoit donné quant il la espousa. Cestuy chevalier avoit tousjours le pris aux joustes et habilitez et vaillances qui se faisoient, pour quoy il estoit fort en la grace du roy, tellement qu'i le fit son seneschal en tout son royaulme. Ung jour vint que le roy ala a la chace et le fit sçavoir au seneschal, qui fut avec luy; quant ung jour furent entrez en une forest et que quasy tout le jour avoient fait poursuyte après les salvagines et que près d'une fontayne le roy se reposa, en celluy lieu le seneschal s'endormit, lequel portoit en son doy l'aneaul dessusdit, lequel fut veu et bien advisé par le roy, et cogneut que c'estoit celluy qu'il avoit donné a la royne, mais il ne le pouvoit croire a cause que nul ne parloit ne visitoit la royne senon luy mesmes qui portoit les clés du chastiaul ou elle estoit enclose. Quant le chevalier se reveillia, il cogneut que le roy facilement avoit veu et cogneu l'aneaul, pour quoy il fit fort le malade et dit au roy : « O sire, je vous dis en con- « fession une maladie que j'ay, que se incontinant je « n'y mès remede selon la doctrine que j'ay des medi- « cins, je seray homme perdus. Pour quoy donnés moy « licence, sy vous plait, qu'on m'en porte en ma habi- « tacion. » Le roy luy dit : « Fais ton plaisir, et t'en « vas a l'eure que tu vouldras. » Le chevalier fit par maniére qu'i fut bien tost en son hostel et par son secrest vint a la royne, et luy rendit l'aneaul et raconta comme le roy l'avoit veu et peu cognoistre en son doy. Et puis la ammonesta et treffort advisa que se le roi de-

mandoit son aneaul qu'elle luy montrast celluy. Et puis retorna en sa maison. Tantost après le roy vint a la royne, laquelle luy fit amoureuse chiére. Puis tantost après le roy dit : « Ma dame, dites moy ou est l'a-
« neaul que je vous donnay quant je vous espousay ?
« J'ay grant desir de le veoir. » Elle respont : « O mon
« seigneur, pour quoy le desirés vous maintenant veoir
« plus que une aultre foy ? » « Se vous ne le me mons-
« trés incontinant, » fait le roy, « mal vous viendra. »
La royne se leva incontinant et ouvra son couffre et dedens prist l'aneaul voyant le roy et le luy presenta. Quant il le vit il fut tout confus et puis dit : « O sainte
« Marie, que l'aneaul du chevalier ressemble cestuy,
« que j'ay veu en son doy n'a guères ! car en verité je
« pensoie que ce fut cestuy, pour quoy je t'ay demandé
« sy subitement mon aneaul et sy furieusement. Pour
« quoy de ceste male suspicion je me rens culpable. »
Car la force de la tour ou elle estoit enclose l'avoit depceu, car jamais il n'eut creu que homme fut entré leans senon luy. A cecy la royne respont ainsy : « O
« mon seigneur, ce n'est pas merveille que ung aneaulx
« ressemble ung l'aultre, car les ouvriers font peu de
« ouvrages qu'i n'en facent pluseurs semblables. Tou-
« teffoyz Dieu le vous pardoint qu'avés heu sus moy
« male suspicion, consideré que vous sçavés la force de
« ceste tour ou je suis enclose et de laquelle nul ne
« porte les clés senon vous. » Tantost après le chevalier fit aprester ung banquest pour faire ung repas solempnel. Et dit au roy : « Sire, j'avoye en mon pais une
« dame et amie pour amour laquelle m'est venue veoir
« et visiter. Et pour la festoyer j'ay fait aprester ung
« biaul banquest, don je voudroie supplier a vostre
« royale majesté qu'elle se disposa me faire honnour
« d'y estre, et prendre le repas de compagnye avec
« elle. » Le roy luy dit : « Je te fairay volontiers ces-
« tuy honnour et ung plus grant. » De cecy le cheva-

lier fut tresjoyeux et tantost par ses conduys fais soubz terre vint a la royne et luy dit : « O ma dame, y fault « que vous venés par mes secretz en ma maison cestuy « jour, et je vous habillieray a la faczon de mon pais « et orneray precieusement. Et prendrés vostre recreacion « en la presence du roy vostre mary, et luy diray, et vous « l'avoyerés, que vous estes ma dame pour amour qu'es- « tes venue de mon pais me visiter. » La dame fut assez esbaye comment seurement cecy se porroit faire, mais l'amour qu'elle avoit au chevalier et la confiance de ses subtivitez luy fit perdre crainte et luy bailla courage d'acomplier tout ce qu'i vouldroit et luy dit : « Mon amis et « noble chevalier, je me fie que vous sçavés la despartie « de vostre entreprise : je suis contente de faire tout ce que « vous vouldrés. » Quant le digner fut prest et que le roy yssit hors du chastiaulx pour venir en la maison du chevalier, la royne prestement vint leans par soubz terre et la se vestit en la maniére dessus dite. Incontinant le roy entra leans et la dame luy vint au devant et le salua comment appertenoit. Et la distance de la maison et du chastiaul estoit assez longue, pour quoy toute suspicion cessoit que ce fut la royne. Et quant le roy la vit il dit au chevalier : « Qu'est ceste femme sy tresbelle et gra- « cieuse ? » « C'est m'amye et ma dame pour amour, » fait le chevalier, « qu'est maintenant venue de mon pais « moy visiter, et est celle que j'ay plus aymée du monde « et a bonne piéce que nostres amours commencérent. » Incontinant pour soy digner le roy fut assis, et puis fit seoir la royne près de luy. Les esperist du roy furent commus et son entendement luy raportoit que c'estoit la royne ; mais la raison luy estoit contraire, qu'il estoit impossible que la royne peut la venir, consideré la force de la tour ou i l'avoit laissée enclose, de laquelle il portoit les clés. Touteffoy il disoit ainsy en soy meisme. « O sainte « Marie, que ceste femme ressemble la royne ma « femme ! » Et sus cecy la force de la tour le decepvoit

tellement qu'i creoit plus aux paroles du chevalier qu'i ne faisoit a ses propres yeulx qui veoient la verité. La royne commença parler doulcement au roy et le solicitoit a mangier. Sy tost que le roy l'oyt parler il dit entre soy : « O nostre dame de paradis, comme ceste femme ressem- « ble la royne de parole, de maniére et de faczon de dire, « du visage, des mains, de tout le corps ! » Touteffoyz la force de la tour ja dite tousjour le decepvoit. Quant le digner fut finé le chevalier pria la dame qu'elle voulsit chanter pour l'amour du roy. Laquelle commença chanter et dire chanczons d'amorètes. Le roy sy tost qu'i l'oyt et sentit sa voix, il cogita en disant : « C'est ma « femme. Mais comment peut y estre verité? car j'ai les « clés de la tour trefforte ou je l'ay laissée enclose. » Pour quoy tousjour la force de celle tour le decepvoit, dont tout a long du digner il eust regrest et grant suspicion. Finallement quant le roy ne peut cecy endurer il fit lever la table et dit qu'il avoit aucune chose a expedier de necessité, car puis qu'il estoit assis il n'estoit pas en repos. Mais encores le chevalier luy dit : « Sire, se le temps « vous dure, advisez vous de quelque consolacion et pas- « sons ycy le temps a joye pour une piéce. » Plus oultre la royne dit : « Sire, se nostre compagnye vous plait, dis- « pousés et nous vous fairons tous les plaisirs que nous « porrons. A l'aventure que la royne, » fait elle, « ait « asés soulas, pour quoy vous povés ycy demorer ung es- « pace, car nous avons grant honnour et consolacion de « vostre presence. » « Levés la table du tout, » dit le roy, « car je ne porroye plus demorer. » Le chevalier fit le commandement du roy et leva la table. Le roy les saluans ala au chastiaul hactivement pour sçavoir se la royne y estoit ou non. Mais la royne fut plus tost montée au chastiaul et desabilliée et mise en son premier estre, laquelle il trouva aux habis qu'i l'avoit laissée. Et ainsy qu'i la vit il s'avança et la baisa amoureusement et luy dit : « Ma dame, aujourduy je me suis digné avec

« mon chevalier et avec sa dame pour amour, laquelle « est belle et honnorable a merveilles, et vous jure que « onques jour de ma vie ne de mes deux yeulx je ne vis « deux creatures sy bien se ressemblant comme vous et « elle, car vous diriés en toutes choses que c'est une « meisme personne. Et sachés plus oultre que j'ay esté « tant stimulé et fatigué de divers pensemens, et ay heu « tant de cogitacions et suspicions que vous ne fussiés « celle, que je ne me sçavoye contenir ne faire bonne ma- « niére hors et quasi que je fusse yssus, du sens se je ne « fusse venus incontinant ver vous a sçavoir se vous « estiés celle ou non. » « O mon seigneur, » dit la royne, « comme povés vous cogiter ne penser ce que vous dites, « quant vous sçavés bien que le chastiaulx est clos tout « alentour et n'y a lieu pour y pouvoir entrer senon par « une seule porte de la quelle vous portés les clés? don « n'est il pas possible que je y puisse aler ne venir. Mais « vous ne vous devés pas donner sy grant merveille, car « pluseurs gens sont qui se ressemblent, pour quoy on « ne doit point prendre occasion de male suspicion, ainsy « comme vous avés fait de l'aneaul que le chevalier « pourtoit : vous disiés que c'estoit le vostre. » « Vous « dites vray, » dit le roy, « et pour tant j'ay fally et mal « fait. » Après ung peu de temps le chevalier vint au roy et luy dit : « Sire, je vous ai servi long temps, dont ray- « son m'amoneste que je m'en torne en mon pais. Pour « quoy, sire, en guerdon de tous mes gages et salaires je « ne vous demande que ung seul don, c'est assavoir qu'i « vous plaise en face de sainte mére esglise et devant le « prestre me donner de vostre main et fiancer m'amie et « dame pour amour, et que par vostre moien je l'espouse « pour ma femme pour vivre plus justement, veu que « pour ceste cause elle m'est venue querre en cestuy es- « trange pais ; et je prendray cecy pour grant honnour et « remuneracion incomparable, affin qu'en mon pais se « die pour verité l'onnour que vous m'avés fait. » « Mon

« chevalier, » dit le roy, « je te oultroie ta demande, et « suis contens de te faire cestuy honnour et ung plus « grant. » Le chevalier ordonna le jour pour espouser la royne et vint le roy a l'esglise; le prestre fut revestus et prest pour acomplyr le mariage ; la royne fut descendue du chastiaul par les secrest ja dis et fut vestue precieusement en la faczon de son pais, et prist deux chevaliers pour la mener honnorablement, lesqueux cuidoient que ce fut une femme estrange. Quant ilz furent a la porte de l'esglise le prestre dit : « Qu'est celluy qui doit « promectre et donner ceste femme a cestuy chevalier? » Le roy respont et dit : « Je suis celluy qui la donra et « promectra a mon chevalier. » Puis prist la dame par la main et luy dit : « Ma bien amée, vous ressemblés fort a « la royne, pour quoy je vous ayme plus. Secundement « pour ce que quant vous serés femme de mon chevalier, « vous serés de ma maison. » Et puis prist la main de la royne et la main du chevalier et les promist en mariage. Après le prestre selon la coustume les espousa et fit les solempnitez appartenans. Cecy estre fait, le chevalier dit au roy : « Sire roy, le navile est appresté pour tirer en « mon pais, et tout est prest, et le bon vent est sus mer. « Je vous prie que vous me faites cestuy honnour qu'i « vous plaise acompagnyer ma femme jusques a la rive « de la mer, affin que les nautoniers et patrons voyent « l'onnour que vous me faites, pour le raconter en mon « pais; et plus oultre qu'i vous plaise la endoctriner « comment elle me doit aymer et chier tenir sus tous « aultres, et aussy vous l'aviserés comment elle doit estre « virtueuse et de bon gouvernement, affin que de vous « tousjour luy souviegne. » Le roy fit tout ce que le chevalier dit et acompaigna le chevalier et la royne a grant multitude de peuple jusques a la mer, car le chevalier estoit fort aymé du roy et de toute sa court, dont il estoient tous mal contens de son despartement. Quant il furent près de la navile, le roy dit a la royne : « Entens

« moy, ma doulce et bien amée, et retiens mon conseil, « et tout bien t'en viendra. Voycy ton mari, lequel tu es « tenue d'aymer sus tous les aultres vivans, et cecy Dieu « l'a commandé; et puis soyes luy en tout et par tout « fiable et loyale et obeissant. » Cecy estre dit, i la delivra au chevalier en disant : « Alés tous deux en la garde « de Dieu, qui vous sault et gard de mavaise fortune « et adventure, et vous donne ma benediction, qui vous « soit profitable : *amen.* » Le chevalier et la royne s'enclinarent vers le roy, humblement le commandant a Dieu, se mirent sur la mer. Les voilles furent tendues devant le vent fort profitable pour estre incontinant bien long. Le roy ne se bougea du lieu jusques il ne les peust plus veoir. Et puis s'en vint au chastiaul. Et quant il ne trouva pas la royne il fut tout commus et plus esbays que ne se porroit dire. Puis commence environner le chastiaul pour sçavoir que la royne estoit devenue. Quant il fut a l'endroit de la maison du chevalier, il trouva la fosse que le chevalier avoit faite. Cecy voyant il ploura amérement en disant : « O moy malheureux! « helas! moy doulant! cestuy chevalier auquel tant me « confyoie m'a osté ma femme et visiblement l'enmeyne. « N'estoie je pas bien sot et fol que je avoie plus de « creance en ses paroles qu'en mes propres yeulx? »

Ainsy mist fin en sa narracion l'emperiére, et puis dit a l'empereur : « Mon seigneur, avés vous bien ouy et retenus ce que j'ay dit? » « Ouy entiérement », dit l'empereur. » Elle respont : « Advisés comment celluy roy se confioit du chevalier, et touteffoyz il le depceut et luy emmena sa femme que tant aymoit : semblablement sera de vous qui vous confiés de ces sept sages qui travaillient pour moy confondre et destruyre, qui je suis vostre femme, et vous creés plus en leurs paroles que vous ne faites en ce que vous avés veu de vous propres yeulx; car je vous monstray comme vostre filz me dessira mes habilliemens par grant violence : cecy vous l'avés veu et bien

entendu. Et aussy semblablement vous devés bien entendre que ces sages travaillient de preserver vostre filz mauldit en sa malice. Pour quoy vous avés bien a redoubter qu'i ne vous en preigne comme au roy dont je vous ay raconté l'ystoire. » « O ma femme », dit l'empereur, « ne te doubte point, car je croit plus tost ce que je voy de mes yeulx que je ne fais en leurs paroles. Pour quoy je te dis que demain justice sera faite de mon filz. »

Comment l'enfant fut saulvé de morir par le moien de Joachim le VIIe *maistre a l'exemple de la femme laquelle rompist les dens et le visage, coupa les oreilles et osta les genitifs a son mary quant il fut mort, lequel estoit mort pour l'amour d'elle. Le* XIIIIe *chapitre.*

L'endemain assés matin l'empereur commanda que son filz fut pendu au gibet. Alors fut grans cris et grant noyse par la cité de la mort du filz de l'empereur et plus que par avant n'avoit esté. Mais sy tost que Joachim le septiesme maistre entendit le bruyt qui se faisoit du filz de l'empereur que on menoit pendre, hactivement se devance et vint diligemment jusques il trouva les satellites et officiers executeurs de la justice, et leur dit : « Mes seigneurs et treschiers amis, ne vous hastés point, mais retardés vostre entreprise, car aujourduy moien l'aide de Dieu j'entens delivrer l'enfant qu'i ne prendra point mort. » Puis vint hactivement a l'empereur et le salua comme appertenoit, auquel l'empereur par grant indignacion respont : « Jamais bien ne te viegne; car je vous commis et recommanday mon filz pour aprendre honnour et science et vous le m'avés rendu muet et faulx rybaulx, pour quoy tous perirés avec luy. » « O sire em-

pereur, » dit le maistre, « le temps s'aprouche et est sy brief que ce sera demain a heure de tierce que tu verras ton filz bien parlant, sage, discret, verité disant; et cecy je vous promest soubz la peyne de la mort la plus honteuse que se porroit donner. » « Helas! » dit l'empereur, « se je povoye ouyr mon filz parler, je seroie content de non plus vivre. » « Sire, » dit le maistre, « vous verrés et oirés tout ce que j'ay dit, et cognoistrés la verité de luy et de la royne. Mais il fauldroit le mander querre, et que ne fut point pendu; car aultrement, se par les paroles de vostre femme vous le faites morir, y vous adviendroit pis qu'i ne fit a ung chevalier lequel morut pour ung petit de sang de sa femme, dont elle fut ingrate et mescoignoissante. » « En verité, » dit l'empereur, « je vouldroie bien ouyr celluy exemple. » « Faites retourner l'enfant, » dit le maistre, « et je vous diray l'ung des biaulx exemples que oncques vous fut dit ne raconté, et bien profitable, moyennant lequel vous vous pourrés garder de la infidelité et faulceté de toutes femmes. » « Or ça, » dit l'empereur, « je fairay tourner l'enfant et ne morra point, soubz la confiance que demain je le dois ouyr parler comme vous avés promis. » « Je vous en fais seur, » dit le maistre. Puis commence dire et raconter en ceste maniére :

(VIDUA) « Un chevalier fut une foyz, qui avoit une tresbelle femme laquelle il aymoit tendrement, et tellement qu'i ne la pouvoit habandonner ne laisser de veuhe. Advint ung jour qu'i se batoient en jouant aux dex. Le chevalier a l'aventure tenoit ung cousteaul en sa main, et en gectant le dez subitement en racontrant le cousteaul elle se fit ung petit saignier. Et quant le chevalier vit le sang de sa femme il fut sy mal content et en prist sy grant desplaisir qu'i tomba a terre tout espaulmé et quasy transys. Sa femme luy gecta de l'eau sus le visage pour le revenir. Lequel après qu'i fut ung peu revenu, ainsy comment il peut parler, va dire habilement : « Envoyez querre

« le prestre, et qu'i m'aporte mes sacramens, car je meurs « pour ce que ma femme a perdu de son sang. » Le chapellain vint hactivement, et sy tost qu'i l'eut administré il va morir, dont se fit grant pleur et se mena deul principalement au lieu de la mort ausy subite de chestuy chevalier. La dame sus tous mena grant deul et tellement ploura sus sa tombe qu'i n'estoit personne qui l'en peut oster. Et quant on la reprenoit et qu'on luy disoit que c'estoit mal fait elle respondoit qu'elle avoit voé a Dieu de non jamais s'en aler de celluy lieu, mais pour l'amour de son mary elle fairoit comme la torterelle en cas de viduité et que la elle prendroit fin. Ses amis luy dirent : « Ma dame, que vault cecy a l'ame de vostre mary, ne « vostre demorer ycy ? Le meillieur est que vous alés en « vostre maison, puis que vous faites prier pour son « ame et faites aux povres des aumosnes largement, et « mieux sera et plus honnorable que de vous tenir ycy. » « O mavais conseilliers, » fait-elle, « ne me faites pas se- « parer de mon mary ne de son amour, qui m'a tant « aymé que pour ung petit de sang que je perdis il en est « mort. En verité je ne me separeray jamais de luy. » Les amis voyant le grant courage de ceste femme prestement firent faire sus la tombe une petite habitacion, et ce qu'estoit a elle necessaire y laissérent, et puis s'en alérent affin que quant elle se trouveroit ainsy seule elle fut contrainte de venir a la compagnye des gens. Alors estoit en celluy lieu de coustume que quant un malfaicteur estoit pendu l'officier a ce deputé avec ses gens d'armes le veilloit toute la nuyt suyvant ; et se d'aventure on roboit le pendu celluy officier perdoit sa chevance, et sa vie estoit a la disposicion du roy de celluy royaulme. Advint que le jour que le chevalier fut mors justice se fit d'un malfaicteur qui fut pendu, dont il faillioit que cestuy officier voilla celle nuyt. Et estoit le temps qu'i faisoit grant froit ; luy aloit et venoit pour se eschauffer. Le cymitiére ou estoit sevelly le chevaleri

estoit celle par et hors de la cité, ou estoit la dame en la petite habitacion faite comme dessus est dit. Ainsy que le chevalier chevaulchoit il vit la clarté du feu en la maisonnète de la femme du chevalier, et vint la, puis frappa a la porte. La dame dit : « Quoy est ce qu'a « ceste heure urte a la porte ou est la povre femme vesve » bien desoulée ? » « Je suis le visconte et officier de la « justice », fait il, « qui suis tout engellé de froit, tellement « que se vous ne me ouvrés pour moy eschauffer je « mourray de mal froit. » « Je me doute », dit la dame, « se je te laisse entrer que tu ne me dies quelque fole pa- « role qui me desplaise. » « Je vous promest », dit l'of- ficier, « que je ne vous diray ne fairay desplaisir en ma- « niére qui soit. » Elle lui ouvry et s'eschauffa. Et quant il fut reschauffé et bien a droit, il luy dit : « O ma dame, « je diray ung most de vostre licence, et qu'i ne vous des- « plaise. » Elle respont : « Dites vostre volenté. » « O ma « dame, » fait yl, « que vous estes belle et gracieuse, jeune « et riche ! ne seroit y mieux fait a vous d'estre en vostre « maison et faire des aumosnes que de vous consumer ycy « en pleurs et melencolies ? » « En verité, » dit elle, « se « j'eusse pensé que tu me solicitasses de telles paroles, je « ne t'eusse pas mis ceans. Car je te dis, ainsy comme je « l'ay raconté a pluseurs, que mon mary m'a si chier te- « nue et tant aymée que pour ung petit de sang qui « me sortit de mon doy il en est mort. » Quant le chevalier visconte et officier entendit la volenté de ceste vesve, luy disant a Dieu la laissa et s'en ala ver le gibet de la justice. Et vit que du temps qu'i demoura avec celle femme que les amis du pendu estoient venus et l'avoient dependu et emporté, don il fut triste et doulant et puis dit : « O moy malheureux ! que doy je faire ? tous mes « biens sont confisqués et perdus, et ma vie est a la dis- « posicion du roy. » Et ainsy il aloit et se pourmenoit et pensoit et ne sçavoit que faire. A la fin il cogita de retorner a la vesve pour avoir conseil et consolacion en son

affaire, puis vint frapper a la porte. La dame demanda que c'estoit; il respont qu'il estoit celluy qui s'estoit chaufé avec elle et luy dit : « O ma dame, ouvrés moy, « je vous en prie, car je vous ay a dire quelque chose de « mon affaire et me conseillier par vous. » Elle lui ouvry la porte. Quant il fut dedens, il dit ainsy : « O ma « treschiére et bien amée, je vous prie, conseilliés moy que « je dois faire : vous sçavés la coustume et usance du « royaulme, que quant on a pendu par justice quelcun « et y se pert, qu'on l'enporte, que le visconte et officier « comme je suis a perdus ses biens, et sa vie est a la dis- « posicion du roy ou pour le faire morir ou luy perdon- « ner. Or est ainsy que a l'eure que j'ay cy esté on a « roubé le corps du pendu, pour quoy en l'onnour de « Dieu conseillés moy que je doys faire. » « En verité », dit elle, « j'ay compassion de toy, car j'entens bien que « tes biens sont perdus et ta vie est en l'arbitrage du roy. « Je te veulx conseillier, et se tu me croys, ta vie sera « saulve et ne perdras nulz de tes biens. » « Pour celle « cause, » dit l'officier, « suis je venus a vous pour avoir « conseil et reméde. » « Or me respont, » dit la vesve, « ne seroies tu pas contens de me prendre pour ta « femme? » « Pleut a Dieu, » fait il, « que vous n'en es- « tes contente! mais je me doubte que vous ne vous « vouldrés pas tant humilier, de me prendre en mariage « consideré ma povreté et vostre grant estat. » « Ne vous « doubtés, » dit elle, « car j'en suis contente. » « Et je « consens en vous », fait il, « ores et tous les jours de « ma vie. » « Voycy qui se faira, » dit elle : « vous sçavés « que hyer mon mary fut sevelly, qui pour mon amour « morust. Ostés le du sepulchre et le portés au gibet, et « le mestés au lieu de celluy qu'estoit pendu. » « O ma « dame, le bon conseil que vous donnés! » fait il. Et ainsy ilz ouvrérent le sepulchre et le mirent hors. Et puis dit l'officier : « O ma dame, je me doubte d'une chose, « car le larron qu'estoit pendu avoit perdus deux de ses

« dens de la partie dessus, et se on le visite je seray con-
« fus. » Or prent, » dit la dame, « une pierre et luy abas
« les deux dens du lieu ou elles faillioient au pendu. »
« O ma dame, perdonnés moy : car quant vostre mary
« estoit en vie, il estoit mon compagnyon et bon amis,
« pour quoy il me seroit chose trop griesve qu'en son
« corps mort je faisse ceste injure ». La dame dit : « Se tu
« ne le veulx faire, je le fairay pour amour de toy. » Et
lors elle prist une pierre et luy fit tomber deux de ses
dens, puis dist : « Or le prent maintenant et le porte
« pendre au gibet. » « Encoures, » fait il, « j'ay paour de
« le pendre ; car celluy larron qu'estoit pendu avoit une
« playe au visage, et puis n'avoit nulles oreilles, pour
« quoy se on le visitoit je seroie confondus. » Elle res-
« pont a cecy : « Prens un glasve et le navre au vi-
« sage, et puis luy coupe les oreilles. » Il respont : « O ma
« dame, a Dieu ne plaise de moy ceste chose que je face
« après la mort cecy a celluy que j'ay tant aymé en sa vie !
« pour quoy je ne le saroie blecer. » « Or me donne ton
« cousteaul, » fait elle, « et je le fairay pour l'amour de
« toy. » Elle prist le glasve et luy donna sy grant copt au
visage qu'elle luy fit une grant playe, et puis luy coupa
les deux oreilles. Et puis dit : « Or le va pendre seurement. »
« O ma dame, » fait il, « encoures je doubte de le pendre
« en ceste faczon, car celluy larron pendu estoit chatré
« des deux coillions, pour quoy se je pendoie cestuy et
« on le visitoit, toute nostre labour seroit perdue et je
« demourroye chargié et confus. » « En verité, » dit elle,
« je ne vis onques homme sy paoureux : pour faire tout a
« seurté se prens ung bon cousteaul et luy coupe les
« coillions. » « O ma dame, » fait il, « perdonnés moy :
« jamais je ne le fairoye. Vous sçavés que ung homme
« chatré ne vault rien, mais est fort diffamé. » « Et je le
« fairay pour l'amour de toy. » Elle prist le cousteaul et
les luy coupa. « Or maintenant tu le peux pendre seure-
« ment, comme celluy qu'est bien deturpé et desmen-

« bré. » Cecy estre fait, tout deux le portarent au gibet et fut pendu. Et par ce moien l'officier fut hors de tout dangier. « Or entens, » dit elle, « mon chier amis tu voys « et cognoys que tu es delivré de tous dangiers par mon « conseil et aide. Maintenant tu me dois espouser en face « de sainte esglise. » L'officier respont : « J'ay fait veu a « Dieu que toy vivant je n'espouseray point d'aultre « femme, laquelle chose je observeray ; mais affin que tu « ne m'empechez, je desire fort la fin de tes jours. En- « tens moy, putain rybaulde, faulce desloyale, femme la « plus detestable de toutes celles du monde : lequel te « doit espouser ne prendre a femme? tu avoyes ton bon « mary qu'estoit chevalier et tant honnorable personne, « lequel morut pour ung petit de sang qu'i te vit issir « de ton doy, tant chiére te tenoit. Et quant il a esté « mors, tu l'as defiguré et si villeynement navré; tu luy « as rompus les dens, tu l'as navré en la face, tu luy as « coupé les oreilles et tresinhumainement luy as coupé « les genitifs et osté l'onnour de virilité : quel est l'omme « tant dyabolique qu'i te prist a femme? Mais affin « que tu ne trompes ne confondes jamais aultre, prens « maintenant ton guerdon selon tes dessertes et que tu as « amerité. » Et cecy disant il prist son espée et trespuis- samment luy coupa la teste. »

Puis mist fin le maistre en sa narracion, et dit a l'empereur : « Sire, m'avés vous bien entendu? » « Ouy, fort a plein, » dit l'empereur, « car j'ay bien retenus que ceste femme fut la plus desloyale du monde. Et sur tout l'officier fit vaillement de la occirre, affin que nul n'y fut plus trompé. » Puis dit au maistre : « En verité, se je povoye veoir et ouyr que mon filz parle, de ma vie je ne tiendroye plus conte. » « Sire empereur, » fait le mais- tre, « soyez seur que demain vous verrés et orrés vostre filz parler sagement et haultement devant tous les sages et satrapas de l'empire, et vous monstrera et desclarera la verité du differant qu'est heu entre la royne qu'a pour-

chacé sa mort et nous qui avons laboré pour differer qu'i ne fut pas pendu ajouduy. » Puis le maistre disant a Dieu a l'empereur s'en ala ver les aultres ses compagnions pour terminer leur entreprise, et monstrer que l'enfant avoit esté bien instruyt, et après qu'il estoit virtueux et eux dignes d'estre remunerez.

CY APRÈS S'ENSUYT LA TIERCE PARTIE DU LIVRE, ET CONTIENT SIX CHAPITRES DES MATIÉRES EN CEULX CONTINUES ; ET PARLE COMMENT LE FILZ DE L'EMPEREUR PARLA ET FIT L'EXPERIENCE DE LA FAULCETÉ DE LA ROYNE, PUIS D'AUCUNS EXEMPLES, ET LA FIN DU JUGEMENT DONNÉ CONTRE LA DITE ROYNE.

Comment l'enfant fut amené devant l'empereur a grant triumphe, qui parla et rendit la royne confuse, car on trouva l'une de ses chambriéres qu'estoit homme, don honteusement fut resprise par l'empereur. Le premier chapitre.

Les sept maistres et sages dessus nommez se mirent ensemble pour avoir deliberacion comment ne en quel estat ilz presenteroient l'enfant a l'empereur son pére et qu'i diroit et fairoit premiérement; car le temps estoit venus qu'i povoit parler seurement a cause de la planéte qu'avoit fait son cours. Et alérent ver luy en la prison, lequel leur dit : « Seigneurs et maistres, advisés du meillieur ; car tant qu'i me touche je fairay ce que vous conseillierés. Et vous fais sçavoir que vous ne prenés soing ne paour que je dois respondre ne dire, car je parleray au plaisir de Dieu tellement que tout sera a nostre honnour et gloire. » De cecy furent tresjoyeux les maistres. Et a l'eure qu'i se devoit representer devant l'empereur et parler il le firent vestir de pourpre et d'aultres draps precieux, puis alant par le chemin deux des maistres alérent devant, les deux furent a son costel destre

et senestre, et les aultres trois se mirent derrier. Et tout devant furent vingt et quatre instruys a mener, jouer et sonner de tous diverses instrumens a toute melodie et honnour, triumphe et jubilacion, et vindrent contre le palaix. Quant l'empereur ouyt la melodie, demanda que c'estoit, auquel fut respondu que c'estoit son filz qui venoit parler a luy, et pour se monstrer innocent devant luy et tous les sages de Romme de ce dont la royne l'acusoit. « O les bonnes nouvelles, » fait l'empereur, « que vous me dites! plaise a Dieu que je puisse veoir mon filz parlant ! » Quant l'enfant fut au palaix et l'empereur sceut sa venue, il vont au devant, et le premier most qu'i dit a son pére fut cestuy : « Honnour et joye et salut vous soit, mon pére et seigneur reverend! » Quant l'empereur ouyt la voix de son filz, tous les esperiz de son corps furent commus et sy fort resjouyz qu'i tomba a terre tout evanny. Le filz tantost le leva moult doulcement ; puis furent assis en lieu bien apparessant. Et ainsy que l'enfant parloit, la multitude du peuple et le bruyt qu'i se faisoit pour veoir et ouyr l'enfant estoit sy grant que nul ne pouvoit rien entendre. L'empereur voyant qu'i n'y avoit point d'audience pour faire retorner le peuple, il commanda a ses tresoriers qu'on espancha argent et monoye par les charriéres hors du lieu, affin que pour convoitise et necessité d'avoir argent le peuple sallit hors, affin que l'enfant fut mieux entendus en ce qu'i voloit dire. Mais cecy ne fit pas assez, car mieux aymoient ouyr et veoir l'affaire que recuillir et avoir argent, dont y fut fait commandement de par l'empereur que silence se fit sub la peyne de perdre la vie. Pour quoy chescun se tint quoy, et fut faite silence tellement que tous povoyent ouyr et entendre ce que l'enfant disoit. Le filz de l'empereur bien atempréement fit reverence a son pére, et puis dit ainsy : « Mon pére et seigneur reverend, avant que je die rien je vous prie que l'emperiére et tous ceux qui sont ses privés et de sa chambre soient cy presens. » In-

continant la royne heut de commandement de par l'empereur qu'elle et tous ceux de sa chambre deussent venir presentement. Et ainsy qu'i fut dit y fut fait, et y vint la royne a grant paour. L'enfant les fit mectre appart et tenir droites devant tout le peuple, affin que chescun les peut veoir et ouyr. Puis dit l'enfant : « Mon pére, regardés par ordre ces damoiselles, et sus tout advisés celle chambriére vestue de draps vers, et je croy que vous sçavés bien que c'est celle laquelle la royne ayme le mieulx, et que plus souvent frequente en sa compagnie : faites la devestir toute nue devant chescun, et chescun cognoistra quelle elle est. » « O mon filz, » dit l'empereur, « ce seroit vergoigne de faire devestir toute nue devant tous nous une femme. » « Mon pére, » dit le filz, « se elle est femme ce sera ma vergoigne; se elle ne l'est pas la confusion sera sus elle. » Par le commandement de l'empereur elle fut devestue et devant chescun se monstra que ce fut ung homme jeune, bien norrys, de quoy chescun se merveillia. « Regardés, » dit le filz, « chier pére, comment cestuy rybault commectoit adultére en vostre chambre, et vous deshonnoroit et deturpoit vostre lyt, et vous ne sçaviez pas la cause pour quoy la royne l'aymoit plus que point des aultres ». L'empereur tout esmeu et quasy hors du sens commanda sans plus que la royne et son ribault fussent brulés et mis au feu. « Mon pére, » dit le filz, « ne donez encores point de sentence sus elle jusques elle soit vaincue et la verité prouvée des cas et crimes de quoy elle m'a accusé faulcement, et qu'i soit prouvé comment elle ha menty ». « Mon filz bien aymé, » dit l'empereur, « en ta puissance je commest et remest tout le jugement. » Le filz respont : « Se elle se treuve menteresse et que faulcement je soye esté accusé, la loy est escripte qui la condempnera. Et ainsy ce ne sera pas ne vous ne moy mais sera son meffait. Mon pére, » fait il, « quant vous me envoyastes querre a sa postulacion, moy et mes maistres vysmes une constellacion aux estoil-

les, que se de sept jours je disoie motz je devoye morir honteusement, pour quoy je me suis tenuz de parler durant ce temps. Tant qu'i touche que la royne a dit que je l'ay voulu opprimer et violer, elle ment faulcement; mais il est bien verité qu'elle m'a sollicité et instigué de paroles en pluseurs maniéres qu'avec elle je me deusse meffaire; et quant elle vit que a morir je n'y consentisse selon ma volenté et certains signe que je faisoie, alors elle me donna encre, plume et papier pour escripre la cause pour quoy je ne parloye a elle et ne luy vouloye consentir. Et quant elle lyt mon escripture, que plus tost voulisse morir que faire ce qu'elle vouloit, subitement elle dessira ses habilliemens et fit le bruyt que vous sçavés et m'acusa de ce dont je suis tout innocent. » L'empereur, ces paroles estre dites, regarda de travers la royne et luy dit : « O faulce femme et miserable creature, tu n'avoyes pas souffisance pour accomplir ta charnalité et luxure de moy ne de ton rybaul, mais vouloyes encores mon filz pour pis faire! » Elle tomba a terre en demandant pour Dieu misericorde et pardon. « O mauldite femme », dit l'empereur, « tu n'ez digne de l'avoir en façon quelcunques. Car tu as amerité la mort en trois maniéres : l'une pour ce que avec moy et soubz moy tu as commis adultére ; l'aultre car tu as solicité mon filz a sy grant pechié et n'a pas tenus a toy, car tu as fait ton pouvoir et car tu l'as accusé de crime et cas mortelx; tiercement car tous les jours m'as solicité que je le deusse faire morir, pour quoy la loy et le droit ne disposeront point aultrement que par sentence ne te faille morir. » Le filz dit plus oultre : « Mon pére, vous sçavés que tous les jours je fus mené pour estre pendu au gibet pour le crime qu'elle m'avoit imposé, mais Dieu m'a preservé a l'aide de mes maistres. O mon pére, mectés le cas que je regnasse pour vous en la seigniorie comment la royne vous disoit, ce n'estoit ne ne seroit senon pour vous relever de peyne et aultres pensemens, non pas pour usurper la dignité et

majesté imperiale. Et a Dieu ne plaise que je me mesle de l'empire a aultre intencion senon pour vous obeir et vous mectre hors de pensemens et peyne, et que tout se face de vostre commandement et a vostre plaisir, et que tousjour je vous tiegne comment mon treschier pére et redoubté seigneur, vous obeissant comment je doy, et a celluy qu'est cause que j'ay estre au monde, don jamais je n'ay heu ne auray le vouloir de vous oster la seignyorie. Mais quant vous plaira me donner charge de rien faire, je le acompliray loyaulment de mon pouvoir, a l'exemple de celluy qui fut gecté en la mer pour ce qu'i s'estoit dit seigneur advenir ; touteffoyz a l'aide de Dieu tout fut a la gloire et honnour du pére. Et vous cognoistrés que jamais je ne seray a vostre domaige, et mes euvres redonderont a vostre profit et grant honnour. » « O mon filz », dit l'empereur, « Dieu soit loé quant il a permis que je suis ton pére, veu que je te cognoys de bon vouloir, de belles maniéres, bien apris et a toutes euvres d'onnour incliné et disposé. »

Pource que le secund chapitre contient longues narracions et diverses matiéres, y se divise par les parcelles suyvans desclarées.

La premiére parcelle parle comment le filz de l'empereur narra a la requeste de son pére l'ystoire de Alexandre, filz d'un chevalier, qui pour la interpretacion du chant d'un rouseignol fut gecté en la mer par son pére.

Cestuy second chapitre de la tierce partie du livre est long et contient pluseurs et diverses belles matiéres, ystoires et narracions adventureuses, merveillieuses, cordiales, amoureuses, compassionables, miraculeuses, et en

fin pour bon exemple fructueuses, lesquelles sont par petites parcelles declarées, non pas qu'i soient chapitres mais membres et parties d'un seul chapitre, pour ce que ce n'est que une narracion en la presence de l'empereur par son filz en jugement a sa postulacion dite. Et pour retorner a nostre ystoire, l'empereur fut joyeux et fort contens quant il vit et ouyt son filz beaul, sage, moriginé et bien apris, mais tant plus yl fut courroucé et desplaisant de la royne sa femme, laquelle il aymoit sy loyaulment, et elle luy estoit desloyale tant au regard de son corps comment de ce qu'elle vouloit faire morir son filz sans cause ne raison. Et pour plus oultre experimenter la prudence de son filz et avoir occupacion de temps joyeuse a revoquer sa melencolie, il dit a l'enfant : « Mon filz, je te prie que tu me raconte aucune ystoire par laquelle je soye mieux enformé de ta prudence et que mon esperit se resjoye. » « Mon pére, » dit le filz, « pour ce que les paroles sont perdues la ou ne se donne audience, faites donques faire silence au peuple. Et je diray quelque chose a propos, fructueuse, satiffaysant a vostre volenté soubz la confiance que quant j'auray achevé que justice se face de moy et de la royne selon que le droit dispose. » Alors silence fut mis du commandement de l'empereur, puis l'enfant commence dire en ceste maniére :

(VATICINIUM)

« Ung chevalier fut une foyz qui n'avoit que ung seul filz nommé Alexandre, lequel le pére aymoit naturalement et singuliérement en sa jeunesse, ainsy comme vous m'amés qui suis vostre filz tout seul. Cestuy filz fut commis a ung vailliant maistre bien sachant et virtueux et loing de son pais pour estre apris en sciences et enseignyé en bonnes meurs. Il fut ingenieux de nature et par ainsy tantost fust bien apris, et ainsy qu'i cressoit d'eage il augmentoit en science et vertus, tellement qu'i ne se pouvoit dire plus. Quant il eut demoré sept ans son pére desira le veoir et le fit venir a luy ainsy comme vous avés

fait de moy. Le filz comme obeissant fit le commandement de son pére, et fut repceu a grant joye, don le pére prist grant consolacion en ce qu'il estoit beaul filz, bien corpulant, de belles maniéres, et instruys en science a merveilles. Ung jour advint que le pére et la mére estoient assis a table, lesqueux cestuy filz servoit, et la près d'une fenestre eut ung oyseaulx beaul et amoreux qui se nomme rousseignol, lequel chantoit moult doulcement, tellement que tous en furent merveillieux. Et dit le pére : « O Dieu de paradis, comment cestuy oyse-
« let chante doulcement! O que bien adventureux seroit
« celluy qu'entendroit ce qu'i dit et qui le seroit inter-
« preter! » Auquel le filz respont : « Mon pére, je sçaroye
« bien entrepreter ce qu'i dit, mais je doubte qu'i ne
« vous desplaise. » « O mon filz », dit le pére, « dis ar-
« diement l'entrepretacion, et tu verras bien que ja n'en
« seras offensé. Car je ne porroye penser ne cognoistre
« qu'i t'en deut mal venir. » Alors le filz fut plus hardis et va dire : « Cestuy rousseignoul a dit en son chant que
« je viendray tel maistre et sy grant seigneur que de ches-
« cun je seray redoubté et honnouré, meismement de
« mon pére qui humblement me presentera l'eaue pour
« laver mes mains, et ma mére en reverence tiendra la
« tuaille pour les paner. » « Tu ne verras ja le jour », dit le pére, « que jamais par nous se face ce que tu dis,
« ne que sus nous tu obtiegnes telle dignité. » Et ainsy cestuy pére remply de fureur et de mavaise volenté, quant il fut nuyt, yl prist son filz et l'emmena près de la mer et puis le gecta dedens, en disant : « Voycy le entre-
« preteur des chants des oysiaux. Or vas morir, car tu
« ne viendras jamais sy grant maistre qu'i se face ce que
« tu dis. »

La IIe parcelle parle comment cestuy filz fut saulvé d'estre noyé, et comment il enterpreta les cris des corbiaux au roi de Egypte, desqueux le roi estoit fort actedié.

Cestuy filz estre en la mer, a cause qu'il estoit fort et courageux, et qu'i sçavoit nagier, et aussy par le vouloir de Dieu, il vint arriver oultre celluy bras de mer, et la il demora jusques le quart jour sans mangier, dont il fut fort debilité. Le ve jour passoit par la une nef. Et l'enfant cria a haulte voix : « Aide et secours pour l'onnour de « Dieu ! » Don les nautoniers vindrent a terre et mirent sus le navile cestuy filz qui leur sembla moult biau et tresgracieux. Et le menarent en ung pais bien loing et estrange. Et la il le vendirent a ung duc lequel prist grant plaisir a cestuy filz tant a raison de sa personne honneste comme pour sa science et belles maniéres. Advint un jour que le roy fit ung conseil general et manda venir a luy tous les seigneurs et une partie des nobles de son royaume et les aultres satrapas et sages. Cestuy duc qu'avoit acheté l'enfant entre les aultres fut mandé, lequel considerant la prudence de luy delibera de le mener avec soy pour veoir et ouyr ce qui seroit proposé pour en dire son advis ou en publiq ou en appart. Quant tous furent congregués le roy proposant dit ainsy : « Mes bons et loyaulx subgietz et « amis, voulés vous sçavoir la cause pour quoy je vous « ay mandé ? » Ilz dirent tous que ouy, car il estoient pretz et appareilliés a faire le possible et son commandement. « Entendés bien », dit le roy: « s'il y a homme qui sache « desclarer et entrepreter ce que je diray, par la foy que « je doys a ma coronne, s'il est a marier je luy donray « en mariage ma fille, et s'il est marié je le recompense- « ray haultement; et celluy qu'aura ma fille sera au « royaulme mon collateraulx et tel comme moy le temps « de ma vie, et après ma mort sera roy et seigneur de

« mon royaulme entiérement. Or entendés le mistére du « conseil. Y sont trois corbiaux lesqueux tousjours me « vont après sans moy habandonner ou que je aille, vou- « lans et tousjour terriblement crians a voix horribles et « furieuses, tellement que j'en suis sy for actedié que « mieux me vauldroit morir que plus vivre sy duroit. « Pour quoy s'yl y a nul de vous qui me sache dire la « cause de ceste infestacion et querelle, et entrepreter « que ce veult dire, et tant faire qu'i s'en aillient et qu'i « me laissent, en verité je luy acompliray ce que j'ay « dit. » Cecy estre dit, les sages et seigneurs se mirent a part et cogitarent l'ung de ceste partie l'aultre de l'aultre; mais y n'y eust personne qu'en sceut rien dire, pour quoy le roy se deut resjouyr ne faire que ces corbiaux le laissessent. L'enfant prist a part son seigneur qu'estoit duc et luy dit : « Mon seigneur, pensés vous que le roy tiegne « promesse, qui luy diroit le vray jugement de ces cor- « biaux? » « Pense que ouy », fait le duc, » et se tu y « pensez profiter, je le fairay volentiers sçavoir au roy. » « Je vous promest, » dit l'enfant, « sub ma vie que je luy « exposeray que ce veult dire. » Le duc vint au roy et luy dit : « Sire, il a ycy ung biaul enfant fort sage et bien « apris, qu'est content d'acomplyr vostre desir en tout « et par tout, se vous luy tenés promesse de ce que vous « avés dit. » « Par la coronne que je porte ne par la foy « que je doys a mon royaulme, je acompliray tout ce « que j'ay dit et promis. » Alors l'enfant fut amené devant le roy, auquel le roy parla premiérement et luy dit : « O mon enfant, seras tu respondre et remedier a la dif- « ficulté de ma demande? » « Ouy entiérement, » dit l'enfant. « A vostre correction et selon que je l'entens vos- « tre question est telle que vous desirés sçavoir pour quoy « ces corbiaux vous vont ainsy après et crient si horri- « blement sans vous habandonner. Et a cecy je vous res- « pont et dis que une foyz ces deux corbiaux que vous « veez, qui sont plus gros, sont pére et mére de celluy pe-

« tit, et au temps qu'i fut parduyt il estoit grant chierté
« de tous biens et male famine, tellement que pluseurs
« hommes et femmes, bestes et oyseaux, furent mors de
« fain. Et alors le petit estoit au nyd : la mére le laissa
« et l'abandonna et ala a son adventure pour se paistre,
« et ne retorna point ver son petit; le pére bien doulant
« demoura et ne le voulsit habandonner, mais le mieux
« qu'i peut et sceut norrist le petit, et ce fut a grant soing
« et merveilleuse peyne jusques il peut vouler. Quant la
« famine fut passée, la mére retourna et vouloit frequen-
« ter le petit corbelet et prendre plaisit avec luy comme
« mére; le masle et pére qui l'avoit norryz la reboutoit et
« ne vouloit permectre que la mére fut près du petit, et
« disoit en son langage qu'elle l'avoit laissé et haban-
« donné en sa grande necessité, et que par ainsy elle ne
« devoit point estre en sa compagnye. La mére aleguoit
« qu'elle avoit heu et soutenus les peynes, pensemens et
« douleurs comment mére de luy, pour quoy on ne luy
« devoit ne pouvoit contredire ne deffendre sa compa-
« gnye, mais plus près devoit estre que le pére. Pour
« quoy, sire roy, » fait l'enfant, « ces corbiaux vont après
« vous et vous demandent comme au souverain seigneur
« du pais jugement, et que vous donnés sus leur cas vos-
« tre sentence avec lequel doit demorer le petit et jeune
« corbiaux, ou avec la mére ou avec le pére. Et c'est la
« cause de leurs clamours et grant poursuyte qu'i vous
« font. Pour quoy, sire, donnés maintenant vostre sen-
« tence et pronuncés lequel doit avoir le jeune corbelet,
« ou le pére ou la mére, et vous verrés qu'i cesseront. »
« Le roy dit : « Puis que la mére laissa et habandonna le
« petit en sa necessité, la rayson veult qu'elle ne soit
« point en sa compagnye, nonobstant qu'elle dit qu'elle
« ha les pensemens et douleurs de mére; je dys telles
« douleurs tornent en joye quant on voit sus terre son
« fruyt en vie. Et pour ce que le masle son pére est heu
« cause de sa generacion et puis qu'a grand detriment et

« destruction de son corps il lui a survenu en sa neces-
« sité, je donne la sentence que le jeune corbiaux de-
« meure en la compagnye du pére et non pas de la
« mére. » Si tost que le roy heut donné sa sentence ces corbiaux montérent hault en l'aer et s'en alérent par maniére que jamais ne furent veu en tout le royaulme.

La IIIe parcelle parle comment Alexandre fut en la grace du roi d'Egipte et luy fut promise sa fille, puis comment il ala servir l'empereur ou il fut exaulcé, et de Loys son compagnion filz du roy de France, lesqueux toutellement se ressembloient et aymoient.

Le roy fut consoulé des corbiaux qui s'en alérent et esbays de la prudence de Alexandre, lequel il prist par la main et dit : « Mon enfant, quel nom as tu ? » « Je suis
« appellé Alexandre, » fait l'enfant. « Je veux, » dit le
« roy, que tu soiez myen et de ma court, et que jamais tu
« ne dies que aultre soit ton pére se non moy, et que tu
« me nommez pour ton pére en quelque lieu que tu
« soyez, veu que ma fille doit estre ta femme espousée et
« que tu dois estre mon successeur en tout mon royaulme.»
L'enfant Alexandre demeura avec le roy et fut aymé de chescun specialement pour ce qu'il aymoit et serchoit les esbatemens, tournoyemens, joutes, jeux d'abilité et toute industrie corporelle. Et tellement en prouesses persevera qu'i surmonta en honneur et victoire tous ceux de Egipte et ne trouva homme au royaulme ne dehors qui le vainquit. Et plus oultre il respondoit a toutes questions et demandes, et faisoit merveillieuses entrepretacions sus ce que on luy proposoit. En celluy temps estoit empereur (AMICUS)
Titus, qui surmontoit tous les roys et seigneurs du monde tant en generosité comme en curialité, habondance de biens, de sages, de biaulx fais, de sciences et

toutes excellences et largèces, tellement que voix et fame estoient en bruyt de ses fais par tout le monde, par telle maniére que qui vouloit profiter en meurs, en sciences, et quasy veoir tout le monde, qu'i vint a la court de cestuy empereur. Quant Alexandre entendit cestuy bruyt il dit au roy : « Sire roy et pére honnorable, vous sçavés que « voix et fame labourent publiquement de la excellence « de l'empereur, pour quoy c'est chouse treffort delectable « de le veoir et d'estre en sa court. Et par ainsy s'yl estoit « de vostre plaisir me donner licence, je yroye volentiers « a la court pour aprendre et y avoir cognoissance et ac- « querir bruyt et honneur. » « En verité, » dit le roy, « il me plait bien, mais je veux que tu portes bonne « somme d'or et d'argent pour te survenir et aussy pour « mon honneur. Mais y me semble expedient que tu « doige espouser ma fille et faire les nopces avant que tu « y ailles. » « O mon pére, » dit l'enfant, « pardonnés « moy pour maintenant jusques je soie retorné, et alors a « plus grant honnour et merite je l'espouseray. » « Puis- « que tu le veux, » dit le roy, « il me plait que ainsy se « face. » Alexandre se mist en point a noble et bonne compagnye, et prist des finances pour ses necessitez a souffisance. Puis disant a Dieu au roy s'en ala jusques a la court de l'empereur. Et quant il fut en estat, humblement le salua. L'empereur se leva de son siége royal, et quant il le vit sy honnorable et de belle representacion, il le baisa, puis luy dit : « Mon filz, don es tu, et qu'est la cause « pour quoy tu es ycy venus ? » « Je suis, » fait Alexandre, « filz du roy de Egipte et son successeur advenir et « heretier ; et suis maintenant venus visiter vostre majesté, « se elle me vouldroit retenir en son service. » Cecy pleut fort a l'empereur, et le commist tantost au seneschal pour le logier. Et incontinant après aucunes interrogacions et informacions prises de ses vertus, il le fit son escuyer pour porter les viandes sus table devant. Le seneschal le loga treshonnestement et le pourveust de tapisseries et

aultres ornemens appertenans a son estat. Alexandre se gouverna si sagement et virtueusement que chescun l'ayma et honnora. Bien tost après le filz du roy de France vint a la court de l'empereur pour veoir, ouyr, apprendre et servir comment Alexandre avoit fait. L'empereur le repceut honnorablement et luy fit ung grant bienvenant. Et puis luy demanda quel estoit son nom et son parentage. Lequel respont : « Je suis filz au roy de « France et suis appellé Loys, vostre humble serviteur. » « Je te retiens de ma court, » dit l'empereur, « et pour ce « que j'ay constitué Alexandre mon escuyer pour aporter « les viandes sur table, je te fais mon botoillier pour ser- « vir de vins, affin que tous deux tousjour ensemble soyés « en ma presence quant je seray a table, pour avoir mon « plaisir en vous regardant plus souvent. » Puis le commist au seneschal affin qu'i le logast honnorablement. Lequel seneschal le loga avec Alexandre pour ce que tous deux estoient gracieux a regarder et qu'i plaisoient a l'empereur. Ces deux seigneurs estoient sy ressemblans l'ung l'aultre tant de corpulence comme de eage, du visage, de maniéres, de humilité et aultres condicions qu'a grant peyne se pouvoient y cognoistre que on ne prist bien souvent l'ung pour l'aultre, senon tant qu'i n'estoient pas tousjour vestus de meismes, et que Alexandre estoit plus grant en sciences et plus prest en ses fais et plus robuste de force que n'estoit pas Loys, qu'estoit ung petit femenyn et plus blasve du visage; et tant seulement en cecy estoient differant. Et ainsy que se ressembloient aussy ilz s'amoient l'ung l'autre si cordialement et sy perfaitement que ce n'estoit que une volenté, ung courage, ung meisme desir et vouloir. L'empereur alors n'avoit que une fille nommée Florentine, laquelle il aymoit sy fort que plus ne se porroit dire, pour ce qu'elle estoit belle, gracieuse, de belles meurs et virtueuse, et aussy car elle estoit seule et devoit succeder a l'empire, a laquelle il avoit deputé et ordonné court separée de la sienne, pour-

veuhe de famillie necessaire. A laquelle l'empereur en signe d'amour singuliére envoyoit tous les jours de ses viandes et les luy portoit Alexandre; pour laquelle chose il estoit fort aymé d'elle, car moult fort luy sembloit biaux et gracieux et tressage. Advint ung jour que Alexandre fut occupé en aucune chose necessairement a l'eure qu'i failloit servir l'empereur; et quant l'empereur fut assys et n'y heut personne qui se mist faire l'office d'Alexandre, Loys le fit et se mist servir l'empereur pour luy. Quant l'empereur voulsit envoyer a sa fille de ses viandes, et Loys estoit la a geneux comme il avoit acoustumé, il dit a Loys qu'i portast celle viande a sa fille, cuydant que ce fut Alexandre. Loys fit le commandement de l'empereur et entra en la chambre de la fille, laquelle il salua comment appertenoit, et puis mist les viandes devant elle, et jamais ne l'avoit veuhe jusques celle foyz, mais tantost elle cogneut bien que ce n'estoit pas Alexandre et luy dit : « Mon filz, comment as tu nom et a qui « es tu filz? » Luy respont : « Ma dame, je suis filz du « roy de France et me nomme Loys. » La dame dit : « Tu soies le bien venus; or t'en torne a la bonne « heure. » Loys s'enclina et s'en ala. Puis incontinant vint a la table Alexandre, qui perfit son office comment bien le sçavoit faire.

La IIIIe parcelle parle comment Loys fut malade de l'amour qu'il eut en Florentine et comment par dons et joyaux Alexandre porcura la santé de Loys qu'après acomplit son courage.

Quant le digner fut achevé, incontinant Loys ala sur la couche et commença estre malade tresacertes. Et sy tost que Alexandre le sceut il vint a luy et dit : « O mon « compagnyon tres chieret bien aymé, comment te va? « que as tu? qui te deubt? dys moy ta necessité. » « En « verité, » dit Loys, « je ne sçay en quoy j'ay prise ceste

« maladie, mais je me sens sy fort malade que je me « doubte que je n'en puisse saillir, mais qu'i me fauldra « morir. » « O mon compagnion, » dit Alexandre, « j'en- « tens la cause de ta maladie : tu as aujourduy porté a la « dame fille de l'empereur le present de son pére, et puis « tu as pris tropt grant plaisir a la regarder et contem- « pler sa doulce face, dont ton cueur en est frappé et es « ainsy troublé et mal disposé. » « O Alexandre, » dit Loys, « tous les medicins du monde ne porroient ne sça- « roient mieux dire ne jugier la verité que tu l'as dite, « car y va ainsy comment tu l'as dit et non aultrement, « dont je croy que la vision de ceste dame sera cause de « ma mort. » « Or entens », dit Alexandre, « puis que « j'entens que c'est, resjouy toy et je te aideray de mon « pouvoir. » Incontinant Alexandre entreprist de faire que la dame deut aymer son compagnyon Loys, ala hactivement en la cité et acheta ung drapt precieux de ses propres deniers tout brodé de marguerites et pierres precieuses pour donner a la dame, cognoissant que nature feminine est encline a prendre et avoir belles chouses et nouvelles, et que après les dons pris a peu de peyne on en ha ce qu'on demande, et de cecy rien ne sçavoit Loys ; et puis le presenta a la fille disant que de bon cueur Loys le luy donnoit. « O Alexandre, » dit elle, « ou as tu peu « trouver une sy belle piece de drapt et si precieusement « decorée comme cestuy est ? » « O ma dame, » fait Alexandre, « Loys qui le vous donne est filz d'ung trespuis- « sant roy, lequel ha heu desir de donner quelque chose « de bonne estrayne, en desirant vostre amour et vostre « grace. Et sachés pour verité dire que pour ung seul « regard que vous a veuhe, maintenant il se gist au lyt « malade jusques a la mort. Pour quoy se pour vous ay- « mer vous le laissés morir, vous en aurés grant pechié « et fairés sy mal que jamais en vostre vie vous n'aurés « honneur. » « O Alexandre, » dit elle, « me vouldroie « tu conseiller que je perde ma virginité en ceste faczon?

« A Dieu ne plaise que je le face ne que je consente a tes « paroles. Et saches de certain que tu n'y gaignyeras ja « de m'avoir raporté telles nouvelles. Or t'en va : ne me « parle jamais de telle matiére. » Alexandre sans repliquer la salua et s'en ala. Et puis considera que rien n'est plus variable ne muable que le cueur de la femme, et ne se esbayt rien de ceste response, mais vint en la cité et acheta et fit orner une belle coronne a merveilles, plus riche au double que n'estoit le drapt precieux ja donné. Puis entra en la chambre de la dame et en reverence et grant humilité de la part de Loys luy presenta celluy joyau moult precieux. Quant la dame advisa le don elle y prist plaisir. Et puis regarde Alexandre en la face et luy dit : « Je me merveille de toy, qui est venus ceans tant « de foyz, et jamais tu ne me dis que je fisse pour toy ce « que tu veulx que je face pour Loys. » « O ma dame, » respont Alexandre, « je ne suis point si chault du cas, « pour quoy jamais ne m'advint que mon cueur fut ainsy « navré comment celluy de mon compagnyon est. Et « vous sçavés que c'est raison que quant on ha ung loyal « compagnyon que on le doit servir a son besoing, et se « monstrer amis en cas de necessité. Pour quoy, ma « dame, considerés que les femmes sont piteuses et ont « compassion naturellement de ceux qui sont ainsy mal « dispousez. Et pensés que mon compagnyon pour vos- « tre regard a esté navré : faites donques que vostre beni- « gnité et doulceur le rende gueri, affin aussy que sa « mort ne vous soit reprouchée au temps advenir. » Elle comme mal contente dit a Alexandre : « Vas ton chemin, « car maintenant de moy tu n'auras point de response. » Adonc la salua en grant reverence et s'en ala. Et cogita que puis qu'elle prenoit plaisir aux dons, que par faulte de donner la chose ne demourroit pas a parfaire. Puis s'ent vint en la cité et acheta une centure tresriche et precieuse, plus vailliant trois foys que le premier dont, et puis de la part de Loys humblement la luy presenta. Et

quant la dame vit celle centure sy plaisante elle dit a Alexandre : « Fais venir Loys trois heures en la nuyt en « ma chambre, et il trouvera la porte ouverte. » Et quant Alexandre ouyt la volenté de la fille, il fut tresjoyeux, puis vint a son compagnyon et luy dit : « O mon frére « et loyal compagnyon, resjouy toy et te consoule, car « j'ay fait que la dame est toute tienne, et faira ce que tu « vouldras ; et sommes d'arrest que ceste nuyt je te mey- « neray a sa chambre ». Loys ouyant Alexandre comment celluy qui se reveille d'un grief sompne fut quasi resuscité, et peu a peu pour la grant joye qui luy fut denuncée il fut gueri toutellement. La nuyt après a l'heure assignée Alexandre mena son compagnyon Loys a la porte de la fille de l'empereur et le fit entrer dedens, la ou toute la nuyt il fut avec elle en soulas et joye inestimable. Cecy estre fait, elle fut sy frappée de l'amour de Loys que des deux ce n'estoit que ung vouloir, que une pensée et une affection d'estre ensemble et perseverer en leurs amours. Et pour ce qu'amour ne se peust pas tousjour celer, et a cause que Loys souvent frequentoit la chambre de la fille, les chevaliers de la court se prirent garde que Loys faisoit son plaisir de la fille de l'empereur, et se engendra une envie entre eux secréte, dont après firent entreprise ou de le prendre et detenir ou de le occirre. Et cecy sceut Alexandre, lequel se tenoit armé avec ses gens secrétement, et avoit regard pour obvier a leur entreprise, lesqueux pour la paour d'Alexandre laissérent leur entreprise, et ne fut point occupé Loys de aler vers la fille comment il avoit acoustumé. Et cecy durant Alexandre se mist en pluseurs dangiers pour servir son compagnyon et le garder d'estre offensé, lesquelles choses sceut la fille, don fort se tenoit a Alexandre obligée et tenue de luy faire plaisir et de son pouvoir maintenir.

La Ve parcelle parle comment Alexandre s'en ala en Egipte quant le roy fut mort et la griesve despartie de luy de Loys et de Florentine.

En brief temps vindrent nouvelles a Alexandre que le roy de Egipte estoit mort, dont il estoit exorté de s'en aler affin qu'i prist possession de son royaulme et qu'il espousast sa femme promise, la fille du roy. Cecy fut denuncé a la fille de l'empereur et a Loys son compagnion par Alexandre, comment y failloit qu'i s'en alast incontinant. Et de ces nouvelles furent tristes et doulans Florentine et Loys, car soubz l'ombre d'Alexandre ilz pouvoient mieux et plus seurement continuer leurs esbatemens. Puis vint a l'empereur et dit : « Sire empereur, « mon seigneur reverend, j'ay lectres et nouvelles que « mon pére est mort, pour quoy y m'en fault aler hacti- « vement pour prendre possession de mon royaulme, don « je demande licence de vous. Et pour les biens et hon- « neurs que j'ay repceu je me offre et presente, tant la « personne comme les biens, a vous servir et obeir. Et « quant vostre imperiale majesté prendroit desplaisir d'a- « bandonner vostre service, je perdroye plus tost le « royaulme que de vous desobeir. » L'empereur respont et dit : « Alexandre, saches que je suis desplaisant de ton « despartement, pour ce que j'ay bien pris en gré ton « service, et aussy tous ceux de mon hostel sont tousjour « esté contens de toy. Mais pour ce qu'i n'apartient pas « aux empereurs empechier le bien ne l'avancement de ses « serviteurs, mais est chouse convenable de les exaulcer « et advoyer, pour quoy nous commandons a nostre tre- « sorier qu'i te donne et delivre de nostre tresor tant qu'i « t'em plaira de prendre, et pour te subvenir en ton « voyage; et t'en va a la garde de Dieu et avec ma bene- « diction que je te donne. » Alexandre après prist congié

des seigneurs et serviteurs de la court de l'empereur, don les pluseurs menarent grant deul de son despartement, car de tous il estoit prisié et bien aymé. Et entre les desplaisans furent Loys et Florentine, lesqueux l'acompagnyarent sur les champs bien sept milliers loing et tousjour vouloyent aler oultre, car il ne sçavoient habandonner. Mais quant Alexandre se arresta, et dit que il ne passeroient plus oultre, tous deux de douleur tombarent a terre ou ilz firent grant pleurs et lamentacions. Alexandre les leva de terre doulcement et a belles paroles les consoula le mieux qu'i peut, et puis leur dit a part : « O Loys, « mon loyal compagnion, je t'avise et t'amoneste sur tout « d'une chose, que tu céles et tiegnes secrest tant comme « se porra faire le cas de toy et de ma dame Florentine, « et soyes sages et subtil et te prens garde en tes passages « et en maniére de faire. Car je sçay que ung autre sera « mis en mon lieu pour servir l'empereur, lequel te por- « tera grant envie de ce que tu seras en la grace du sei- « gneur, dont il se prendra garde quant tu iras soit jour « soit nuyt. » « O Alexandre, » dit Loys, « de tout mon « pouvoir je me garderay tant et le mieux que je porray. « Mais las! helas! comme me tiendray je seur quant tu « seras tant loing de moy? Mais au moins d'une chose je « te prie, que tu veulles garder cestuy aneaul que je te « donne pour amour de moy; au moins quant tu le ver- « ras y te souviendra. » « Cestuy aneaul, » dit Alexandre, « je prendray et pour l'amour de toy le garderay, « non obstant que sans aneaulx bien me souviendra de « toy, et n'as garde que je te oblie. Et a Dieu soyés, au- « quel je vous recommande. » Tous deux se vont embracer par le col et baiser doulcement en plourant. Puis s'en tornarent, et Alexandre prist chemin et courage de se trouver en peu de temps au royaulme de Egipte son pais.

La VIe parcelle parle comment Gui filz du roi d'Espaigne heut l'office d'Alexandre, et du champ de bataille contre Loys qui fut accusé qu'i tenoit Florentine.

Tantost après a la court de l'empereur vint Guy filz du roi d'Espaigne, lequel fut repceu de l'empereur affectueusement et constitué en l'office de Alexandre. Et le loga en la chambre que Alexandre avoit tenue avec Loys, qui fort luy despleut, et y se fut volentiers opposé, mais aultre chose n'en peut faire. Cestuy Guy estoit sage et caulx, et valereux de la personne, et se aperceut tantost qu'i desplaisoit a Loys qu'i fut logié en sa chambre, pour quoy il luy commença tenir l'ueil sus et prendre garde en son gouvernement pour luy porter dommage et faire contraire. Loys entendit l'entreprise et courage de Guy, pour quoy il laissa d'aler vers la damoiselle grant espace. Mais force d'amour le compellit de frequenter, et ne s'en peut pas abstenir. Guy secrétement se mist a experimenter les alées et venues de Loys sus ce que le cueur luy disoit qu'i la tenoit et en faisoit son plaisir, et ne cessa jusques il cogneut que c'estoit verité et qu'i ne pouvoit estre aultrement et que tout estoit fait par le conseil et moien d'Alexandre. Advint ung jour qu'en la grant sale du palaix l'empereur commença parler d'Alexandre et le exaulça fort, disant qu'il estoit sage, prudent, loyal, et digne de grant los. Quant Guy l'eut escouté il s'avance et dit : « Sire empereur, celluy Alexandre ne se doit point sy « fort exaulcer ne louer comme vous dites, actendu et « consideré qu'il a esté traitre et faulx en vostre court « long temps. » L'empereur fut fort esbays et luy dit : « Desclare moy incontinant comme tu l'entens. » « Vous « n'avés que une seule fille, » dit Guy, « laquelle doit « succeder a vostre royaulme. Et Loys est celluy qui l'a « violé et pluseurs jours cognue moyennant l'aide et ad-

« jutoire d'Alexandre, lequel Loys va a elle toutes les « nuys, au moins quant il luy plait. » L'empereur fut tout commus de ces paroles. Et ainsy qu'i cogitoit en cestuy desplaisir Loys passa par la sale a l'aventure, lequel fut demandé, et puis luy dit l'empereur : « Escoute qu'i « se dit de toy : s'yl est verité, de mort honteuse je te fai- « ray morir. » « Sire, dites moy que c'est. » Guy respont et dit : « Je denunce et fais relacion a l'empereur mon re- « doubté seigneur que tu as violé sa fille et que tous les « jours qu'i te plait tu vas a elle a la confusion imperiale « commectre adultére. Et cecy en champ de bataille je « veulx contre toy maintenir et prouver. » Loys dit : « De cestuy crime je suis innocens, et liéve le gage que tu « as mis, et en deffendant mon innocence contre ta faul- « ceté je te fairay desdire par ta gorge que tu as menti. » L'empereur selon que droit dispose leur ordonna jour pour bataillier. Cecy estre fait, Loys vint a la fille et luy dit tout ce qu'estoit dit, fait et ordonné. « Maintenant, » fait Loys, « ma dame, donnés moy bon conseil ou je « prendray la mort. Vous sçavés que je n'ay ousé contre- « dire ou gaige mis pour faire champ de bataille; aultre- « ment se je me fusse taissé j'eusse quasy confessé le cas, « et heusse esté reputé culpable. Je avise que Guy est fort « et plus puissant de la personne que je ne suis et mieux « instruys aux armes, et ne sçay a lui semblable se non « Alexandre, et je suis biaucopt plus debile. Pour quoy se « je me trouve en armes devant luy je sceray mors et vous « après pour cestuy cas hontée et confuse. » Florentine fut mal contente de cestuy affaire, mais pour ce que le temps estoit brief, elle dit : « Loys, fais ce que je te diray : « puis que ainsy de toi meisme te defie, va ver mon pére « et luy dis que tu as repceu lectres patentes comme ton « pére est malade jusques a la mort et desire fort te veoir « avant qu'i defaille, affin qu'en sa vie il dispose de son « royaulme. Et demande licence d'y aler et qu'i la te « donne pour l'amour de ton pére pour le visiter, et qu'i

« prolonge le jour du champ de bataille que tu puisses « aler et venir. Et sy tost que tu auras licence, chevau- « ches hactivement jusques tu trouves le roy Alexandre, « et parle a luy secrétement et luy dis comment l'affaire « va, et le prie que sus tout il nous subviengne en ceste « grande necessité. » Cestuy conseil pleut fort a Loys, et fit comme la fille avoit dit, et quant il eust licence et que le jour de bataille fut remist a ung jour plus loing, il s'en ala et ne cessa, tant de jour quant de nuyt il deut cheminer, jusques il fut en Egipte.

La VIIe parcelle parle comment Loys ala en Egipte demander secourt a Alexandre, qui se mist en chemin pour combattre Guy et Loys demeura en Egipte.

Loys a grant haste sercha ou se tenoit le roy Alexandre, puis luy fit sçavoir sa venue secrétement. Et sy tost que Alexandre sceut sa venue, il fut fort joyeux et luy prist merveille de la cause pour quoy il venoit, puis secrétement se firent chiére, et demanda pour quoy il estoit venus principalement. Loys dit ainsy : « O sire et loyal « amis, ma vie et ma mort aujourduy sont en ta puis- « sance, et en peux disposer a ton plaisir. Car ainsy « comme tu me dis derriérement y m'est advenus, que « quant ung aultre seroit en ton lieu au service de l'em- « pereur, que je seroie perdu se je n'estoie bien sage et « caulx ; touteffoyz je l'ay fait comme je me suis peu « abstenir, mais incontinant Guy le filz du roy d'Espa- « gne cognoissant mon cas a mis des espiez et s'est tant « pris garde qu'il a cogneu la verité de mon affaire et « m'a accusé ver l'empereur d'avoir violé sa fille, telle- « ment que d'aujourduy en huyt jours suyvantz le terme « est assigné de champ de bataille entre luy et moy, et « m'est force d'y estre sub la peyne du crime confesser « et de la mort. Et comme vous avés bien aperceu, cestuy

« Guy est ung homme vailliant en armes, et je suis de-
« bilè. Pour quoy Florentine m'a conseillié de venir a
« vous pour vous faire sçavoir ceste angoisse et pour
« avoir de vous conseil, aide et confort, esperant que
« vous estes sy fort nostre cordial amis que vous ne nous
« laisserés pas en desconfort. » Alexandre dit : « Est il
« nul qui sache ta venue ycy pour ceste matiére senon
« Florentine? » « Nenny certes, » dit Loys, « car j'ay
« pris licence de l'empereur pour aler visiter mon pére,
« lequel j'ay dit estre malade. » « Et comment t'a dit
« Florentine, » dit Alexandre, « que par moy tu porras
« estre subvenus? » Loys respont : « O mon amis loyal
« et confiable, elle a consideré comme vous sçavés que
« nous summes fort semblables, et se vous venés en mon
« lieu pour faire le champ de bataille nul ne se prendra
« garde que vous soiés aultre que moy se non la seule
« Florentine. Et sy vous semble de bon et qu'i soit possi-
« ble cecy faire pour nous, quant le champt de bataille
« seroit tenus vous torneriés ycy et je m'en iroye a la
« court de l'empereur. » « Et quant sera le jour de ba-
« taillier? » dit Alexandre. « D'icy a VIII jours, » respont
« Loys, « comment j'ay dit. » « Sans faulte, » dit Alexan-
« dre, « se je ne me mestoie en chemin de cestuy jour je
« ne seroie pas a temps au terme assigné. Or advisons
« comment nous fairons. Demain tous mes nobles sub-
« jectz de mon royaulme viendront ycy pour festoyer,
« car par moy il sont tous invité aux nopces de moy et
« de ma femme, et n'y a rien qui ne soit prest, et se y fie
« chescun. Et se je le desloigne et contremande tout est
« perdus, et sera ung grant esclandre. Et se je voys pour
« tenir le champs de bataille pour toy il sera pis, car on
« dira que tu t'en es fuy pour ce que tu es culpable : tu
« seras infamé, en dangier de mort, et la fille de l'empe-
« reur deshonnorée et confuse. Sus cecy quoy te semble
« y qu'on face? » Quant Loys entendit la difficulté de
l'affaire, il tomba en terre tout experdus; la il gemissoit

et plouroit en disant : « Angoisses et douleurs moy sunt « de toutes parties. » Alexandre ne peut endurer le grant desconfort que Loys menoit, mais luy dit : « Mon chier « amis, resjouy toy et toy liéve, car je ne t'abandonneray « point en ta necessité, se je devoye perdre et la femme et le « royaulme. Or entens que j'ay pensé : puis que nous « sumes ainsy semblables, et je ne suis pas encores guère « cogneu en cestuy pais, je te asseure que les seigneurs, « princes et barons du pais legiérement te prendront « pour moy ; pour quoy tu demorras ycy et demain tu « espouseras ma femme et tiendras la feste comme se j'es- « toie ycy en ton lieu, et tu seras discret de non te tropt « habandonner a converser, et tu auras homme secrest « qui te monstrera l'estre du chastiaul et la faczon de « faire pour ce que tu es du tout nouveaux. Et quant « viendra a l'eure de dormir avec la royne, tu me seras « loyal et fiable. Et incontinant je monteray a cheval « pour aler tenir ta journée. Et sy plait a Dieu que je soie « victorieux je torneray secrétement ycy et tu t'en iras en « ton lieu semblablement. » Cecy estre dit d'Alexandre, s'en ala tenir la journée du champ de bataille. Et Loys demeura en Egipte, continuant la volenté d'Alexandre, a celebrer lesdites nopces selon l'entreprise dessus recitée.

La VIIIe parcelle parle comment Loys espousa la femme d'Alexandre, et Alexandre gaigna le champ de bataille contre Guy auquel il coupa la teste.

Le jour suivant Loys fut au lieu d'Alexandre et en face de saincte esglise yl espousa sa femme, et fut fait le convive et repas royaulx et glorieux comment Alexandre l'avoit entrepris. Il visita les princes et seigneurs, auxqueux se monstra vertueux et plaisant, tellement que chescun se tenoit contens. Quant vint la nuyt il se coucha avec l'espouse et se mist assez près d'elle, puis prist son espée

toute nue et la mist entre luy et elle tellement que la chers de l'un ne touchoit point la cher de l'autre, de quoy elle se merveilla grandement sans en dire most. Et en telle faczon persevera le temps que Alexandre fut dehors. Alexandre vint a l'empereur au jour assigné pour bataillier contre Guy, et dit : « O mon seigneur, puis que « j'ay laissé mon pére fort malade, touteffoys je suis ve- « nus et ay tout laissé pour deffendre mon honnour. » « Tu as bien fait, » dit l'empereur : « maintenant se « monstrera le sort de fortune pour acomplyr justice. » Quant Florentine sceut la venue d'Alexandre elle le manda venir a soy. Et quant elle le vit elle fut tres-joyeuse. Et s'avance sus luy et le prist par le col et le baisa moult tendrement en disant : « Loé soit Dieu et be- « noite soit l'eure que je te voy devant mes yeulx au « temps de necessité! Mais dis moy, ou as tu laissé Loys ? » Alexandre raconta a la demoiselle tout ce qu'estoit fait et toute l'entreprise comment i l'avoit laissé en son pais comme roy a devoir espouser la royne, puis la saluant entra en la chambre de Loys. Et n'y heu personne excepté Florentine qui ne creust que ce fut Loys sans avoir aucune suspicion. L'endemain avant que le champ de bataille commença Alexandre se trouva devant l'empereur et present Guy parla en ceste maniére : « Sire empereur, « voycy Guy qui m'a accusé de crime envers vous, et a « dit et affermé que j'ay violé et cogneu charnellement « vostre fille. Je dis, j'afferme et jure par Dieu et par les « saints que vostre fille jamais ne fut par moy cognue et « qu'il en ha menti de ce qu'i vous en a dit de moy, et « cecy aujourduy je le luy fairay desdire par sa gorge. » Guy respont et dit : « Par Dieu ne par ses saints je dis et « jure que tu as violé et cogneu la fille de l'empereur, et « cecy je le prouveray par la vengance que je prendray « aujourduy de toy et sus ton corps. » Cecy estre dit tous deux montarent a cheval et de commencement se toucharent asprement et se tindrent longement sans guère

avantagier l'un sus l'aultre. Subitement Alexandre doubla son courage, se confiant de son bon droit, et vint contre Guy sy impetueusement a tout son espée que par force violentement en soy reduyte il luy coupa la teste, laquelle incontinant yl envoya a Florentine fille de l'empereur, laquelle fut joyeuse merveillieusement et prit celle teste et la fit porter devant jusques a l'empereur son pére et dit : « Mon pére treshonorable, voycy la teste de celluy « qui faulcement et mavaisement vous et moy a dif- « famé. » Incontinant l'empereur fit venir a soy Alexandre, lequel il cuydoit estre Loys, et luy dit : « O Loys, « mon treschier et bien aymé, aujourduy tu as deffendu « ton honnour et celluy de ma fille moult valeureuse- « ment. Pour quoy d'ycy en avant tu me seras plus chier « que jamais, et celluy qui plus de tel cas te diffamera « sera en ma male grace perpetuellement. » Alexandre respont : « Sire, nostre seigneur preserve tousjour les « siens et ceux qui ont en luy bonne esperance, et pour « l'innocent souventeffoyz prent vengance. Mais, sire, je « vous le supplie, puis que j'ay laissé mon pére bien ma- « lade, qu'i vous plaise me donner licence pour le visi- « ter, et quant il sera hors de dangier je torneray a vous « incontinant. » « J'en suis content, » dit l'empereur, « soubz condicion que tu retourne, car je veulx que tu « soye de ma court et en mon service. »

La IXe parcelle parle comment Alexandre s'en tourna en Egipte ou Loys l'atendoit, et comment l'empereur morut, et heut Loys a femme Florentine, puis fut roy de France, et Alexandre devint ladre par poysons a luy donnéez par sa femme.

Alexandre salua l'empereur et s'en tourna en Egipte, et quant Loys sceut sa venue il en fut tresjoyeux et luy dit : « O mon amis treschier, dys moy si te plait com- « ment va nostre affaire. » Alexandre luy dit : « Loys,

« mon loyal amis, torne a l'empereur et fais grant chiére « pour deux choses, l'une pour ce que jamais tu ne fus « sy fort en grace de l'empereur comment tu es a l'eure, « l'aultre car j'ay victorieusement coupé la teste a Guy « ton adversaire. » « O mon cordial amis, » dit Loys, « ce n'est pas la premiére foyz que tu m'as saulvé la « vie, mais pluseurs foys, don tes merites je ne puis re- « compenser ne pour le present remunerer, mais Dieu « tout puissant soit celluy qui te guerdonne, et a Dieu je « te recommande. » Et ainsy Loys tourna au service de l'empereur. De tout cecy nul ne sceut nouvelles senon Loys. Quant vint la nuyt, Alexandre se coucha avec la royne sa femme et luy commença parler et l'aproucher doulcement pour la baiser et acoler comment a mary et femme appartient. Mais ceste dame n'en fut rien contente, mais luy dit : « Comment l'entens tu? je sçay que ja « longtemps et pluseurs nuys tu as couché avec moy et « jamais ung seul signe d'amour tu ne me monstras. » « Pour quoy dis tu cecy? » fait Alexandre. « Pour quoy! » dit elle; « n'est il pas vray que toutes les nuytz tu as « tenu ton espée nue entre toy et moy, et tellement que « jamais ta cher ne toucha la mienne jusques mainte- « nant. » Quant le roy Alexandre entendit ces paroles il cogneut la preudomie et bonne foy de Loys qui s'estoit gardé de l'aproucher. Et puis dit : « Ma bien aymée, je te « promest qu'i n'a pas esté fait pour mal, mais pour faire « preuve de preudomie et loyale amour. » Non obstant cecy elle cogitoit en soy et disoit : « Jamais je ne me sub- « mectray a luy, mais ung jour bien brief m'en venge- « ray. » Tantost ceste femme prist a mespriser Alexandre et a aymer ung chevalier de la court, tellement qu'i vont entreprendre de donner des poysons a Alexandre pour le faire morir, et de fait luy firent mangier du venyn, mais a cause qu'il estoit robuste et de forte nature yl ne morut point mais celle poyson se convertit en une horrible lepre et ladrerie, et fut en peu de jour lepreux et meseaux.

Les satrapas, seigneurs, princes et sages du royaulme vont cogiter comment la royne l'avoit degecté de sa compagnye et furent d'ung acort et conclusion qu'i ne falloit point que ung homme ladre regnat sus le peuple et qu'i n'abitast point avec la royne, car il ne pouvoit engendrer enfant qui fut sain pour succeder au royaulme. Et ainsy par la deliberacion de tout le royaulme il fut degecté et expelly de la seignyorie. L'empereur Titus, pére de Florentine, morust tantost après, et Loys l'espousa et fut empereur. Puis tantost morust le roy de France, et Loys fut roy et empereur tout en ung temps, lequel regnoit glorieusement.

La Xe parcelle parle comme Alexandre ladre vint a l'empereur qui fut cogneu de lui a l'enseigne de l'aneau qu'i luy avoit premier donné.

Quand Alexandre se vit ainsy frappé de maladie il prist pacience et remist tout son cas a Dieu. Puis tantost après il eut nouvelles comment Loys son premier compagnyon estoit empereur et roy de France pacifique, regnant en grant exaltacion. Pour quoy il va dire ainsy en soi meismes : « Maintenant mon compagnyon Loys est « roi de France et empereur : je ne puis mieux faire se- « non aler ver luy pour moy faire du bien. Et je ne crois « pas qu'i me faille, car pour luy je me suis mis en « grans dangiers et ay tout laissé et habandonné pour « le souvenir. » Et de fait il se partit du royaulme de Egipte de nuyt a piez, a tout ung petit baston en sa main, avec les cliquates que les ladres sonnent quant il demandent l'aumosne, et vint jusques au palaix de l'empereur. Ainsy qu'i fut devant la porte il se mist avec les aultres ladres, et a l'eure que l'empereur salloit hors tous les ladres ensemble se mirent a sonner leurs cliquates, et Alexandre fit comment les aultres.

Quant il vit que on ne luy donnast point l'aumosne, il attendit jusques l'empereur fut assis a table pour repaistre, et vint a la porte et sonne pour luy ouvrir. Le portier demanda que c'estoit. « Je suis ung povre et « moult desprisé, » dit Alexandre. « Mais je te prie en l'onnour « de Dieu que tu ne considére pas ma face laide et détestable mais pour bien et pour charité fais moy ung « message a l'empereur. » « Et que diray je? » dit le portier. Alexandre respont : « Dis luy qu'il y a a sa porte « ung ladre moult horrible de visage, qui le prie en l'on- « nour de Dieu que pour l'amour du roy Alexandre il « luy veulle faire l'aumosne et permectre que sus la terre « en sa presence il preigne sa recreacion. » « Je suis fort « esbays, » fait le portier, « de cestuy message et de « toy qui demandes a l'empereur qu'i face chose fort « derraysonnable et hors de toute honnesteté; car la « sale ou il prent sa recreacion est pleyne de satrapas, « grans princes et seigneurs, et se d'aventure il te « veoyent pour la abhominacion de toy il ne porroient « ne boire ne mangier. Mais pour ce que tu me prie sy « fort en l'onnour de Dieu, je fairay ton message, puis « te fairay sçavoir tout ce qui sera commandé. » Cestuy portier ala a l'empereur et fit le message du ladre comment il avoit dit. Si tost que l'empereur ouyt nommer Alexandre le roy de Egipte, dit au portier : « Fais « venir ycy celluy homme comment qu'i soit lait et « detestable, et luy ordonne son lieu devant moy affin « qu'en ma presence il preigne sa recreacion. » Le portier fit le commandement de l'empereur, et fut mis au mylieu de la sale en pleyne vision de chescun et luy ministra pain, vim et pitance selon le jour. Et ainsy que de bon appetit il mangoit dit a ung des serviteurs : « Mon « amis, je te prie, fais un message de ma part a l'empe- « reur et luy dis que je le prie qu'en l'onnour de Dieu et « pour l'amour du roy Alexandre il me tramecte boire en « sa propre taxe en laquelle il boit. » Le serviteur res-

pont : « Pour l'onnour de Dieu je fairay ton message, « mais je me doubte fort qu'il ne le faira pas ce que tu « demandes aver ; car il est bien a croire que se une foyz « tu avoye tenu la coupe ou il boit, jamais ne la tien- « droit ne voudroit veoir après. » Touteffoy le serviteur fit son message ; et incontinant que l'empereur ouyt nommer Alexandre roy de Egipte, yl luy envoya sa coupe pleyne du meillieur vim qui fut present. Quant Alexandre heut repceu le vin il le versa en la sienne coupe, puis prist l'aneaul que Loys, alors son compagnyon, luy avoit donné et le mist dedens la coupe de l'empereur et luy renvoya. Sy tost que l'empereur vit l'aneaul il le cogneut et sceut que c'estoit celluy qu'il avoit donné a Alexandre a l'eure qu'i se despartit de luy. Et commence cogiter et dire en soy meisme. « Ou le roy « Alexandre est mort, ou merveillieusement cestuy « aneaulx est venus en la main de cestuy ladre. » Puis l'empereur commanda a celluy ladre qu'i ne s'en alast aucunement jusques il eut parlé a luy, et par cecy il n'eust nul remort ne cognoissance que ce fut Alexandre. Le digner estre celebré, l'empereur prist le ladre appart et le pria affectueusement qu'i luy dit la maniére comment cestuy aneaulx estoit venus en sa main. « Mon seigneur, » dit Alexandre, « cognoissés vous bien l'aneau? » « Ouy, » dit l'empereur. « Et ne sçavés vous pas bien a « qui vous le donnastes la derriére foyz? » « Je sçay « bien, » dit l'empereur, « a qui je le donnay. » « Ne « vous souvient y, » fait Alexandre, « que vous luy dites « qu'i le gardast bien pour amour de vous, et affin qu'il « en heut memoire? Certes, sire, je suis Alexandre, a qui « vous le donnates. » L'empereur tomba a terre, quant il cogneut Alexandre en tel point, du grant desplaisir qui le toucha au cueur, puis dessira ses roubes royales et commence plourer et gemir par grant deul et tristesse en disant : « O Alexandre, mon loyal compagnion, qui es la « moitié de ma vie, ma ferme esperance, consolacion en-

« tiére, repos de mon ame, helas! dis moy comment ton « corps tant delectable, tant noble, tant pur, tant destre « et amiable est maintenant tant infet, tant horrible et « tant defiguré. » « Je vous diray, mon seigneur, comment « ce va. Quant par vostre loyaulté et preudomie vous « mites entre vous et la royne ma femme vostre espée « nue et ne la touchates point, quant je fus retourné « comme vous sçavés et je l'ay voulu aprouchier, elle ha « heu despit de moy et s'est mise a aymer ung chevalier « de ma court. Et puis pour plus seurement acomplyr leur « plaisir et le faire durer, il m'ont empoysonné et donné « boire du venin; et celle poyson s'est convertit en lepre « comme vous veez, qui suis demy mort. Et puis ont « trouvé faczon de me expellir du royaulme. » Quant Alexandre heut dit, l'empereur Loys le baisa en la bouche en disant : « O mon frére Alexandre, j'ay grant pitié « de toy et suis tresdesplaisant de ton inconvenient. He- « las! je prendroie volentiers la mort en gré pour te gue- « rir, se je sçavoie comment; mais pour le present re- « jouys toy et porte ton desplaisir pacientement jusques « nous ayons le jugement des phisiciens et medicins, s'il « est possible de te donner aide et garyson; car sus ce je « veulx tout employer et faire le possible. »

La XIe parcelle parle comme l'empereur occist ses deux filz pour laver de leur sang Alexandre qu'en fut gueri entiérement

L'empereur fit logier Alexandre comme lepreux en une bonne chambre et le assortit de toutes choses a sa maladie necessaires. Puis envoya par toutes les parties du monde querre phisiciens et medicins et toutes gens expers a curer et mundifier maladie de lepre et mesellerie. Et dedans ung moyz furent ver luy trente bien expers, auxqueux l'empereur dit : « Mes treschiers amis, j'ay ung singulier « ami qu'est surpris de ladrerie ; se vous sçavés au monde

« chose possible qui le puisse guerir, ne laissez ne pour or « ne pour argent ne chose quelle qu'elle soit que vous y « employés tout a faire vostre devoir, et vous serés de « moy remunerés treslargement. » Les medicins respondent : « Sire, nous le fairons de bon vouloir, et sachés « qu'i n'est rien profitable a guerir ceste maladie que nous « ne trouvons et de quoy nous ne soyons pourveu. » Puis après qu'i virent cestuy homme et le visitarent de point en point, et qu'i cogneurent la cause de la maladie, et comment elle estoit enracinée, par resolucion et tous d'ung propos vont dire et affermer que la maladie estoit incurable par industrie et medicine humaine, et que se Dieu aultrement ne le permectoit on ne le porroit guerir, de quoy l'empereur fut tresdesplaisant et moult doulant, et quant par voye de nature il ne le peut subvenir il se torna a prier Dieu et le invoquer en adjutoire. Puis fit convoquer toutes gens d'esglise, de religion et de devocion, les povres et aultres de tous estas, qu'i se disposassent a prier Dieu pour cestuy ladre qu'i luy pleut faire grace de le guerir. Et avec cecy il fit commander jeunes et abstinences en son empire pour avoir aide, confort et consolacion de son intencion qu'estoit de veoir guerir Alexandre. Semblablement la emperiére se humilia et fit jeunes et abstinences et fit a Dieu devotes oreysons pour la santé de cestuy homme. Une nuyt entre les aultres que Alexandre faisoit sa devocion une voix vint et luy dit : « Se l'empereur prent deux filz bessons, portés d'une ven- « trée, lesqueux la royne luy a enfanté et desqueux il est « pére, et que de ses mains il les mecte a mort et qu'i lave « ton corps de leur sang, tu seras gueri et ta cher resti- « tuée sainne et necte comment la cher de ces enfans. » Alexandre fut merveillieux de ceste voix et cogita en soy qu'i ne le failloit pas reveler pour ce que c'estoit chose a faire tropt difficile et repugnant a nature que ung homme deust occirre de ses mains ses propres enfans pour aultruy guerir. Touteffoyz jour et nuyt l'empereur prioit

Dieu pour la santé d'Alexandre. Et enfin la voix vint de nuyt a luy et dit : « Que cries tu tant et pries, veu qu'il est « revelé a Alexandre comment on le peut guerir? » Incontinant l'empereur vint a Alexandre et puis dit : « O « mon amis, le meillieur qui soit, Dieu soit loé! car ja- « mais il ne oblie les siens ne ceux qui ont esperance en « luy, et y m'a esté dit par une voix divine qu'i t'a esté re- « velé comment tu dois estre gueri. Pour quoy, mon « frére, dis moy qu'i fault faire pour moy resjouyr, et s'yl « y a rien que par moy se puisse faire je le fairay entiére- « ment. » « Sire, » dit Alexandre, « je ne vous ouseray « dire la faczon ne la maniére comment je dois estre gueri « selon qu'i m'a esté dit et revelé; car c'est quasy euvre « contre nature, et pour tant je me passe de le dire, car « de m'y fier il est impossible. » « O Alexandre, » dit l'empereur, « fie toy en moy; car je fairay de bon vouloir « tout ce qu'a moy sera possible de faire pour te guerir, et « ainsy ne me céle rien. » « J'ay heu revelacion de Dieu, » fait Alexandre, « que se tu veux occirre de tes mains tes « deux petis filz et que je soie baignyé en leur sang je se- « ray gueri et mundifié, et je ne l'ay ousé dire pour ce « que cecy faire est fort repugnant a nature et a toute « rayson, que le pere doige occirre de ses mains ses deux « propres filz pour aultruy guerir. » « Ne diz point, » fait l'empereur, « pour la santé d'aultruy, car tu ne m'es « pas estrange, mais es ung aultre moy. Et pour tant se « j'avoie dix enfans je ne leur pardonneroie pas pour ton « salut. » Cecy estre dit, l'empereur se prist garde que la royne alast hors avec ses damoiselles et chambriéres, et quand il vit l'eure a luy propice, il entra en la chambre ou estoient les deux petis filz et les trouva qui dormoient, puis prist son cutiaul et tous deux occist et leur coupa la gorge, et leur sang mist en ung bacin a cecy propice; et puis lava et baigna Alexandre dedens cestuy sang. Et subitement tant par la vertu de cestuy sang comme par le vouloir de Dieu Alexandre fut gueri et mundifié entiére-

ment comment se jamais n'eut esté lepreux. Et sy tost que ce fut fait l'empereur recogneut la face et semblance d'Alexandre, et puis le baisa doulcement en disant : « O « mon bon Alexandre, maintenant je te recognoys en la « vision premiére et en celle ou j'ay souvent pris plaisir « et consolacion; je loe Dieu quant j'ay heu ces deux filz « par lesqueux tu es gueri. » Et de la mort de ces deux enfans nul ne sçavoit encores nouvelles, senon l'empereur et Alexandre.

La XII° parcelle parle comment le mistére de la gareyson de Alexandre fut revelé et raconté et la mort des enfans qui furent après miraculeusement resuscitez, puis la pugnicion de la Royne de Egipte et comment Alexandre fut remarié a la seur de l'empereur et restitué en son royaulme de Egipte.

Si tost que l'empereur cogneut que Alexandre fut gueri entiérement il luy dit ainsy : « Voycy qu'i fault faire : « je te ordonneray une honneste compagnye et iras loing « de cy dix milliers, comme d'une journée; le jour après tu « me envoyeras ton message qui me dira devant chescun « comment tu me viens visiter. Et alors en grant so- « lennité je te iray racontrer, et demourras avec moy jus- « ques nous ayons disposé de ton royaulme. » « Cestuy « conseil, » fait Alexandre, « me plait bien. » Et ainsy fut fait comment il a esté dit. L'endemain vient le messagier a l'empereur en disant que Alexandre roi de Egipte venoit. La royne sus tous fut joyeuse des nouvelles et dit a l'empereur : « O mon seigneur, n'avons nous pas occa- « sion et raison de faire et mener grant joye pour l'ave- « nement du roy Alexandre, veu qu'il a long temps que « ne l'avons veu? Et pour tant sy vous plait, vous irés « au devant de luy et demanderés des plus apparessans « de vostre court. Et puis je iray après vous avec mes « damoiselles. » Et encoures elle ne sçavoit rien de la

mort des enfans. L'empereur a grant et noble compagnye et aussy la royne racontrarent Alexandre, et fut repceu amoureusement et a grant exaltacion et joye et fut accompagnyé jusques au palaix. Et puis a leur digner Alexandre fut assys près de la royne, laquelle luy fit la meillieur chiére qu'elle peut, de quoy l'empereur fut tresjoyeux et puis dit : « O Florentine, m'amour et mon espouse, « fais chiére sus tout et te resjoye de ce que tu es disposée « a liesse de l'avenement du roy Alexandre nostre grant « et chier ami. » « En verité, » dit elle, « son avenement « est bien de value et merite que chescun se resjoye. Et « ainsy par bonne raison j'en suis consoulée. Et vous ne « le devés pas estre moings que moy, car pour son pour- « chast et moien vous avés esté en ceste dignité, lequel « pluseurs foyz vous a saulvé la vie. » A cecy l'empereur respont : « Je te prie, mon bien et mon amour et ma « belle Florentine, que tu me veuilles bien escouter et « retenir mes paroles. N'as tu pas veu l'homme lepreux sy « difforme de visage lequel fut devant nous en la sale, qui « me demanda boire pour l'amour d'Alexandre roi de « Egipte? » « Ouy, » fait elle, « j'en ay bonne memoire, « et ne vis jamais face d'omme plus horrible. » « Or, « ma dame », dit il, « je vous demande et me respondés : « posé le cas que ce fut esté le roy Alexandre et qu'i ne « se peut guerir aucunement senon qu'on le baignast au « sang de vostres deux filz et qu'on le lavast, vouldriés « vous que leur sang fut espanchié pour le baignyer, affin « que par ce moien il fut gueri perfaitement comme tu « le voys maintenant? » La dame dit : « O mon seigneur, « pour quoy me proposés vous maintenant telles paroles ; « car pour verité je vous dis que se j'avoye dix filz je les « vouldroie tous occirre de mes mains et aprester de leur « sang le bain pour le laver avant que je endurasse et « souffrysse qu'i demeurast en tel dangier : car je porroye « concepvoir et avoir des enfans ; mais de recouvrer ung « tel ami, s'il estoit ainsy par maladie perdu, a moy se-

« roit impossible. » L'empereur fut consoulé du courage et de la oppinion de la royne, pour quoy il luy dit plus oultre : « Ma dame, puis que ainsy est que plus tost con-
« sentiriés a la mort de vous enfans que la lepre et la-
« drerie d'Alexandre, sachés l'aventure et la fortune de
« l'affaire. Et maintenant je vous dis la pure verité que
« l'omme leproux que vous vites ycy present estoit Ale-
« xandre qu'est cy avec nous, lequel a esté gueri par la
« maniére que j'ay proposé ; et pour cecy acomplyr nos-
« tres deux filz sont occist et mors. » Les esperis de la royne furent commus de ces nouvelles et moult fort troublés, non obstant qu'elle avoit dit que plus tost consentiroit a la mort de ses enfans que ce que Alexandre demeurast ainsy lepreux. Les norrices commencérent faire grans cris quant elles oyrent les nouvelles, et courent en la chambre des enfans, puis incontinant par pluseurs se firent pleurs de la mort des deux filz de l'empereur. Et ainsy tost que la chambre fut ouverte, les norrices ouyrent chanter les enfans qui disoient « *Ave*
« *Maria gratia plena.* » Cecy fut raporté a l'empereur comment les enfans estoient en vie, puis se trouva que la ou estoit faite la playe, au col, avoit ung cercle d'or. Quant les enfans furent ainsy trouvé et visités, joye et jubilacion inestimable se fit et mena par chescun en la cour de l'empereur et telle qu'on ne le sçaroit dire ne cogiter. Et la chescun se mist a rendre graces et los a Dieu tout puissant de celluy biaul miracle tant evident. Puis quant grant solempnité et feste fut faite par aucuns jours l'empereur a tout son armée vint en Egipte avec Alexandre. Puis fit prendre la royne et le rybault chevalier qui l'avoient empoysonné, et touz les fit bruler. Et puis l'empereur avoit une seur laquelle il donna a femme a Alexandre, et fut roy de Egipte pacifique. Après cecy l'empereur s'en torna en son domeyne.

La XIIIe parcelle parle comment Alexandre vint visiter son pére et sa mere ou fut prouvé ce qu'il avoit dit du chant du roissignoil.

Prudentement et noblement se gouverna Alexandre en son royaulme de Egipte, car il estoit aymé et redoubté, et surmonta ses ennemis, et luy estant en gloire et grant puissance et en grant paix de tous coustez il cogita et remembra fort son pére qui l'avoit gecté en la mer, lequel estoit bien loing de luy. Puis se mist en point selon son estat et envoya ung messagier en son pais, et heut charge de dire a son pére et a sa mére que le roy de Egipte ung tel jour viendroit en leur hostel pour boire et mangier avec eux. Quant le messagier heut fait le commandement du roy il fut repceu par eux honnorablement et a tous dons honnestes selon leur estas le tramirent, disant que pour le roy il fairoient tout a leur possible et que n'avoient rien qui ne fut a son commandement, et qu'i ne porroient desservir ung tel honnour que le roy leur vouloit faire de prendre sa recreacion en leur maison. Le messagier raconta au roy le bon vouloir d'eux, et de tout il fut bien joyeux. Le roy au jour assigné a bonne et noble compagnye vint arriver en la maison de son pére, lequel ne aussy la mére n'avoient memoire que ce fut leur filz, car il pensoient qu'i fut mort depuis le commencement qu'il fut gecté en la mer. Quant le roy approucha l'ostel le chevalier, son pére vint au devant; quant il fut près il descendit a piez et salua le roy tout enclin jusques a terre. Le roy le leva et le fit remonter a cheval, et puis main a main ensemble chevauchérent jusques a la porte, la ou la mére vint faire la reverence bien humblement, laquelle le roy leva et puis l'embraça et baisa doulcement. Et puis dit la mére : « Sire roy tresreverend, vous nous avés fait grant hon-
« nour duquel nous sumes bien indignes, et vous vous

« estes fort humilié de venir ycy en personne. » Quant tout fut prest pour digner, le pére prist le bacin ou estoit l'eau pour laver les mains au roy ; d'aultre coustel fut la mére laquelle tenoit la tuaille pour luy essuyer les mains en disant humblement : « Sire, tout est prest, pour « quoy prenés de l'eau aux mains. » Le roy cecy voyant commence subrire, et dit a soy meisme : « Maintenant « le chant du roussignoil est accomply, et voycy mon « pére et ma mére qui voluntairement l'ont acomply « ainsy comme je le dis, se je leur laissoye faire. » Puis leur dit : « Vostre ancienneté est venerable et est digne « d'onnour, pour quoy vous me ne donrés pas de « l'eau. » A cecy dit le chevalier : « Helas ! sire, nous « n'en sumes pas digne de la vous presenter ; pour quoy « recepvés nostre service, et nous faites cestuy honnour « sy vous plait ! » « N'ay je pas dit, » fait le roy, « que vous « estes excusez de cecy pour vostre ancienneté ? » Quant le roy heut pris siége a la table, il prist sa mére et la mist de la partie destre, puis prist son pére et le fit seoir a la partie senestre. Puis luy firent la meillieur chiére qu'i sceurent. Tantost après digner le roy entra en une chambre et la fit venir son pére et sa mére et fit issir hors tous les aultres. Puis quant il furent leur trois il dit en ceste maniére : « Mes bons amis, avés vous point d'enfans, « ung ou pluseurs ? » « Non, sire, ne filz ne fille. » « Et « en avés point heu du temps passé en vostre mariage ? » « Ouy, » dit le pére, « une foyz nous heumes ung filz, « mais il est mort. » « De quelle mort ? » fait le roy. « De « mort naturelle, » dit le pére. « Or entendés, » fait le roy : « se je vous monstre qu'i soit mort d'aultre mort que « vous ne dites, vous serés menteurs prouvés : advisés « bien que vous dites. » « Sire roy, » dit le chevalier, « pour quoy demandés vous sy curieusement de nostre « filz ? » « Non sans cause, » fait le roy, « et pour tant « je veux sçavoir de quelle mort il morust. Et se vous « ne me le dites, je vous fairay morir tous deux. » Tous

deux a cestuy most tombarent a terre en demandant misericorde. Le roy les leva, puis leur dit : « Je ne suis « pas venus mangier de vostre pain en vostre maison « pour vous estre traitre : dites moy donques la verité « affin que vous saulvés vostre vie, car y m'est venu a « notice que vous l'avés occist; et sy vient que la justice « le sache, tous deux en prendrés la mort. » « Sire, » fait le chevalier, « faites moy grace que je ne meure pour « cestuy cas, et je vous diray la verité. » « Je le veux, » dit le roy; « ne te donne plus de paour. » Le chevalier dit : « O sire, nous avions ung seul filz, bien sage et bien « apris, et quant une foyz il nous servissoit a table, sus « la fenestre vint un roussignoil chantant moult doulce- « ment, et celluy chant nostre filz commença interpreter « et desclarer : Cestuy oyseaux a dit en son langage que « je devoye venir sy grant seigneur que vous prendriés a « honnour se je vouloye permectre que me donnassiez de « l'eau aux mains et que ma mére tint la tuaille. Quant « je ouy cecy, » fait le chevalier, « je fus tout corroucé « que mon filz me surmontast, pour quoy je le gectai en « la mer une nuyt. » « Or entendés », dit le roy : « quel « mal vous fut venus se vostre filz fut esté sy grant sei- « gneur comme il disoit? vous devés bien sçavoir que ce « fut esté vostre honnour et vostre grant avancement. » « O sire, » fait le pére, « je ne usoye pas alors de devoir « ne de raison, mais de fureur et faulce volenté. » « Ce « fut, » dit le roy, « grant folie a vous de vouloir empe- « chier la volenté de Dieu a la exaltacion de vostre filz. « Sachés maintenant que je suis vostre filz, lequel fut « gecté en la mer, mais Dieu par sa sainte pitié et mise- « ricorde me preserva d'estre mort et a permis que je suis « en cestuy honnour royal deputé. » Après cecy tant de paour comme de joye tous deux tombarent a terre comme transys. Mais le roy les leva amiablement et les reconforta en disant : « N'ayez paour, mais vous resjoysez et « faites bonne chiére; car pour cecy vous n'en aurés

« point de peyne, mais sera mon exaltacion vostre « grande et noble gloire et profit perpetuellement. » Puis les baisa tous deux. La mére de grant joye commence plourer, a laquelle dit le roy : « Ne plourés point, ma « mére, mais vous consolés, car vous serés tousjour plus « honnorée en royaulme tant que vous vivrés. » Tantost après il les mena avec soy en son royaulme ou leur temps de leur vie firent leur mansion avec le roy, leur observant honnour et gloire mondaine selon qu'il estoient pére et mére du roy redoubté et pacifique, lesqueux finirent leurs jours en joye et felicité selon le court de nature.

S'ensuyt l'exposicion de ceste narracion au propos du filz de l'empereur de Romme. Le tiers chapitre.

« L'avés vous bien entendu? » dit le filz de l'empereur a son pére. « Ouy entiérement, » fait il. « Or, mon pére », fait le filz, « se Dieu m'a donné sapience et intelligence plus que aux aultres, ce ne se doit pas entendre qu'i soit en diminucion ne detriment de vostre honnour ou de vostre puissance et faculté, mais est mieux pour les conserver et maintenir, comme vous avés veu de celluy filz Alexandre qui fut gecté par son pére mavaisement en la mer; car se il avoit enterpreté le chant du roussignoil qu'i devoit estre grant seigneur, c'estoit a l'onnour et profit de son pére et non pas a sa destruction, desqueux la fin fut honnorable. Et ainsy comment par fortune il ne fut point mort en la mer puis qu'i fut gecté dedens, ainsy je n'ay point pris mort non obstant vostre sentence donnée aucune foyz contre moy en la promocion de la royne vostre femme. Et comment je vous ay dit, celluy Alexandre fut preservé et fut roi de Egipte pour sa science, ainsy

j'ay esté preservé de mort par la sapience de mes maistres, par les biaux exemples que vous ont raconté. La poyson et venyn qui luy fut donné pour le faire morir, ce sont les faulces paroles et accusacions que la royne m'a mis sus. Et ainsy comment Alexandre fut lepreux par la poyson qui fut convertie, ainsy j'ay esté vituperé grandement, quant on me menoit au gibet parmy la cité. Puis a la fin qu'i fut gueri entiérement, don sy grant joye se fit par tout, ainsy est il maintenant quant vous estes enformé de la verité : vous cognoissés le grant bien que vous est quant je suis vif et entendant, et que j'ay heu bonne pacience. Puis après comme l'empereur prist vengance de la royne de Egipte et de son rybaul qui vouloient faire morir Alexandre innocent, je pense que vous mectrés le cas de la royne en terme de justice tellement qu'elle sera pugnye et son rybaul selon qu'il ont amerité. En après comment le pére et la mére furent repceu en honnour et gloire par leur filz, ainsy de ceste heure vous n'avés occasion de prendre soing ne pensement de rien senon de fruyr et gaudyr de vostre honnour imperiale et faire bonne chiére sans prendre melencolie de chose que vous adviengne. » Quant le filz heut achevé, l'empereur cogneut la verité de tout l'affaire et dit a son filz : « O mon enfant, pour faire brief je te resigne mon empire et le te oultroye, car je suis amplement enformé par ces belles ystoires que ce sera pour mon mieux que je te donne la charge de tout et que je vive deshormais en repos, veu que je suis vieux et ay mieux mestier de repos que de moy mesler des charges et pensementz survenans a la seignyorie. » « Mon chier pére, » dit le filz, « vous me pardonnerés, car il ne se faira pas comme vous dites, mais tant que vous vivrés vous aurés sus moy et sus chescun l'auctorité de commander et serés obey en vos commandemens. Et tant qu'i touche les labeurs et les aultres negociacions, je suis contens de les soustenir et d'y estre preux et diligent. »

Le jugement de la royne et de sa damoiselle qu'estoit homme. Le IIIIe chapitre.

Le filz de l'empereur fut loé de sa narracion et de l'exposicion et aussy de l'onnour qu'i faisoit a son pére; mais pour mectre fin en toute l'ystoire il va dire devant tous : « Puis qu'ainsy est que j'ay esté accusé de sy grant enormité et en dangier d'estre pendu pluseurs foyz, et que tout le contraire s'est prouvé, affin que justice ayt son lieu par maniére que les aultres y preignent advis, je vous prie, mon pére, et toute vostre court, que sentence se donne maintenant affin que Dieu soit content et le monde. » L'empereur fit venir en jugement la royne avec ses damoiselles et specialement fit mectre près d'elle son rybaul qu'estoit en habit de femme. Puis furent assis les juges et accesseurs de la justice qu'estoient desja informés de la confession d'elle et aussi de la notorieté du rybaul pour quoy se constoit de son adultére; d'aultre part les grandes presumpcions de la innocence du filz lesquelles faisoient pour luy : premiérement car il n'estoit pas d'eage pour estre ainsy fervant en luxure; secundement car il avoit esté nourry avec les sages pleins de bonnes meurs et sans compagnye de jeunes filles, pour quoy il n'avoit point l'occasion d'estre lubrique en charnalité; tiercement car selon son eage il estoit fort sage et bon clers, et volentiers science et luxure n'abitent pas ensemble, car leurs actentes sont contrarieuses; quartement car volentiers adultére ne se commest pas sans avoir langages precedans, et se ainsy estoit que l'enfant ne parloit point, pour cause on ne pouvoit pas presumer qu'i fut verité ce que la royne disoit; quintement car nature aborrisoit que le filz deut habiter avec la femme de son pére, actendu que qui use de tel pechié ha en luy malice, et ma-

licene s'entent pas sans discretion et jugement d'entendement; sextement car l'enfant n'avoit pas conversé avec la royne tant de temps qu'i fut esmeu au pechié, car il fault premiérement cognoistre que aymer; puis après car la femme se prouva adultére par le rybaul qu'elle tenoit, et par ainsy son temoignage ne valloit rien comme reprouvée de droit et infame; item par aultre raison, car elle le confessa de sa volenté sans se desdire et persevera. Pour quoy aultre chose ne restoit a faire senon donner sentence. Pour quoy le filz dit ainsy : « O mon pére, puis que vous estes empereur et seigneur souverain de tout le monde, vostre majesté requiert et veult que sans decliner a destre ne a senestre on rende et donne a chescun ce qu'est sien, qu'on vive honnestement, qu'on ne blèce point le droit d'aultruy, qu'on contente et observe la decision de la loy escripte. Pour quoy aujourduy je demande justice de la faulce accusacion et imposicion criminéle par la royne sus ma personne faite, moien laquelle sept foyz j'ay esté envoyé d'estre pendu. Et aussy pour ce qu'elle a violé vostre lyt elle s'est meffaite de son corps sans cause; elle vous a mené trahyson couverte, elle vous a menty en son sachant, elle a blecé vostre honnour et le myen. Pour quoy de tout cecy je demande justice et vous prie que sentence soit donnée. » Incontinant que la royne ouyt la peticion de l'enfant elle se gecta en terre en demendant misericorde et pardon a l'empereur. Mais rien ne luy profita sa demande, car le filz vouloit que sentence s'en donnast. Les juges assignarent les parties a ouyr droit. Et puis vont dire par la bouche de l'un : « Ses euvres la condampnent, sa confession, la notorieté de son rybaul, la innocence des faulx accus. Pour quoy nous donnons sentence contre la royne que par ses demerites et grant pechié nous la prenons et deposons de tout honnour duquel elle estoit avec l'empereur en possession, et estre separée de toute aliance et devoir de mariage, don l'empereur est d'elle

separé et desobligié comme personne desjointe, remise a soy meisme et telle reputée; nous ordonnons que publiquement elle soit traynée a la queuhe d'ung cheval par les ruez de la cité et puis menée au lieu de la justice et la mise en ung feu toute vive et brulée jusques son corps soit reduyt en cendres. Contre son rybaul nous donnons sentence qu'en lieu publique on luy coupe tous les jours qu'i porra vivre ung membre de son corps. » Les sentences estre données, furent incontinant executées et furent de tout le peuple comme justement données approuvées. Ung temps après l'empereur morust, et Dyoclecian son filz regna en grant prosperité, prudence et sagèce, lequel tousjour fut acompagnyé de sages gens et amateurs de justice, tellement qu'i fut tenus et reputé tressinguliers a bien gouverner l'empire, par maniére que pluseurs de ses successeurs prirent riegle et maniére de bien vivre a l'exemple de luy. Et avec ce qu'il eut bruyt de grant prudence et de faire bonne et souverayne justice, avec ce il fut le plus grant tresorier qui se vit jamais en celluy temps. Mais a cause que tout homme qu'est né est debiteur de la mort et que tous vivans fault morir, après qu'i regna en mondanité glorieusemens, il morust comme les aultres en voye de saulvement.

La epylogacion et narracion des notables qui se peuvent comprendre en ce livre a chescun profitables. Le Ve chapitre.

Affin que les lyseurs et escouteurs de l'euvre presente puissent plus facilement raporter fruyt et doctrine a corregier les vices, augmenter les vertus et avoir occupacions de temps honneste, nous povons noter deux chouses generales, l'une au regard de l'omme, l'aultre au re-

gard de la femme. La premiére est de contempler comme Poncianus l'empereur, pére de l'enfant souvent nommé, fut ung homme fort legier a croire ce qu'on luy disoit, car incontinant que sa femme luy dit que son filz l'avoit voulu violer i la creust ; quant aussy il fut adverti par les sages qu'i ne le devoit pas ainsy legiérement croire, il corregoit sa volenté a cause des ystoires qu'on luy racontoit; mais le point principal de mon notable est qu'il estoit vieux et avoit pris jeune femme, qu'est mal advenant a cours de nature pour en avoir fin honnorable. Car l'omme vieux qui prent jeune femme, puis que le sang frès et cher nouvelle le resjoye d'une part, il se griesve de l'aultre; car volentiers desvient jaleux et ha soing que sa femme ne luy fasse faulte, car il scet bien qu'i n'est point souffisant pour elle, et se mest a la bien norrir et a son aise pour maintenir son amour, et c'est ce qui la fait lubrique et rompre la bride de bonne contenance, et consequemment c'est ce qui la fait desirer hommes de son eage, pour quoy elle se meffait. Puis se mest a la bien vestir et orner affin qu'elle ne desire d'avoir habilliemens ne ornemens senon de son mary, car s'elle n'estoit bien parée elle trouveroit qui luy en donroit; et c'est ce qui la fait soliciter par les jeunes compagnions, et pour quoy souvent on treuve occasion d'aler et venir et souventeffoyz se mal gouverner. Encores l'omme vieux qu'a espousé jeune femme se mest oultré necessité a dancer ou faire euvres de homme viguereux, don il se determine et bien souvent ses jours anticipe. Puis oultre il se met en pratique de user de viandes chauldes pour satiffaire a nature et contenter sa femme, et use a ce propos de medicines qui le font morir avant qu'i soit temps, don la jeune est plus souvent de sa mort joyeuse, qu'est mal advenant. Et sus ce nous povons noter que pour paour de desplaire a sa femme il estoit contens que son filz deut morir, et ce non obstant elle estoit pourveuhe d'ung jeune filz de son eage pour lubri-

quer a son plaisir. L'aultre chose generale au regard de la femme est a noter : la femme a mal adonnée est de grief corregiée et a bien affaire a l'emender et faire qu'elle persevére virtueuse, comme de la femme de l'empereur laquelle par ystoires, par menaces, par pleurs, par faintes et aultres maniéres elle n'avoit ne se donnoit conscience de faire morir le filz de son mary. Car elle serchoit après la mort du filz celle du pére pour mieux lubriquer a sa guise. Et par la teneur de toutes les ystoires en cestuy livre escriptes tousjour le piez treuve la ou l'omme vieux ha pris jeune femme ; et ainsy en ce que ceux qui sont esté enclin de croire leur femme que tousjour il leur a mesdit. Je ne dis pas que bien souvent ne soit bon et profitable, bien seant et honnorable de croire sa femme, mais c'est en chose de verisemblable presumption et après quant la chouse n'est pas trop doubteuse.

Pour avoir epylogacion et recapitulacion speciale sus l'euvre presente et entendre les vices principaux pour les eviter et les choses virtueuses pour les exerciter, nous avons a noter que cestuy livre est divisé en trois parties comme la table le dit, et contient la premiére partie sept chapitres. Le premier nous enseigne que on doit faire apprendre doctrine a ses enfans au commencement et les commectre a gens sachans et virtueux. Le IIe monstre que memoire locale profite. Le IIIe monstre que courage de se marier est tantost venus et que c'est un mavais arc que d'avoir marrestre. Le IIIIe parle de la pronostique des influences des estoilles. Le Ve de observer silence. Le VIe touche la lubricité et immoderée audace de la femme. Le VIIe contient que la femme scet bien faindre quant elle serche vengance.

La secunde partie contient XIIII chapitres et ne parle senon des ystoires que la femme disoit a l'empereur pour faire morir l'enfant et les exemples que les

sages maistres racontoient pour le garder d'estre pendu. Le premier chapitre donne exemple que pour saulver et norrir le petit le grant a esté deffait. Le IIe monstre que pour legiérement croire on fait chose irrecuperable et de grant dommage. Le IIIe enseigne que pour souffrir tropt son aise on en pert la vie. Le IIIIe monstre que qui veult aultruy pugnyr se doit tenir bien seurement qu'i ne luy mesdie. Le Ve enseigne que on doit despendre selon ce que on ha et que tel fait pour le meillieur qui ne se peut pas saulver. Le VIe monstre que pour verité dire on en pert bien la vie et qu'on actribue messonge a celluy qu'a dit verité. Le VIIe enseigne que bonté et preudomie occupent les biens que on est digne d'avoir et qu'a la fin souvent les malfaiteurs se treuvent pugnys. Le VIIIe monstre que pour oster les occasions on ne fait pas les pechiez que on a entrepris de faire, et comme souvent pacience ameyne a la fin vengance. Le IXe enseigne que par convoitise d'avarice pour dix qu'on veult avoir d'aultre part s'ent perdent cent, et que tel prent a veoir l'or plaisir qu'en le touchant ha desplaisir. Le Xe monstre que souvent on se deffait par envie de ce que on a bien mestier pour se saulver la vie. Le XIe enseigne que par avarice on pert honnour et fault on en son entreprise. Le XIIe monstre que souvent la femme ayme plus avoir argent que la personne de celluy qu'elle dit qu'elle ayme, et n'y a secrest que pour despit ne decelle. Le XIIIe enseigne que bien fol est celluy qui plus croist parole que ses yeulx, et que souvent force depçoit celluy qui se fie. Le XIIIIe monstre que la femme tantost ayme et tantost oblie et pour venir a son intencion ne luy chault qu'elle face.

La tierce partie contient six chapitres. Le premier monstre que du bien on se doit resjouyr et que chescun n'est pas tel que son habit le monstre. Le secund chapitre contient XIII parcelles. La premiére parle de l'en-

trepretacion du chant du roussignoil et du mavais courage qui plus tost consent a mal faire que de vouloir le bien de son enfant. La IIe de fortune, et que tout ce qu'on fait ne vient pas la ou on le desire. La IIIe monstre que fortune fait d'ung petit compagnyon ung grant seigneur, et que a la fin ha du bien qui a premier y tire. La IIIIe enseigne que on est bien malade pour aymer tropt, et que la femme qui volentier prent legierement se vent. La Ve monstre que qui bien ayme tart oblie, et que de deux amis desplait la despartie. La VIe enseigne que tel loyaulment raporte le deshonnour de son maistre qu'en la fin en ha le domage. La VIIe monstre que qui ha mestier de aide y fault bien qu'i preuve ses amis. La VIIIe enseigne qu'en choses semblablez on est pour peu depceu, et que loyaulté se doit tenir par celluy auquel on se fie. La IXe monstre que pour aymer par amour ung devient bien grant seigneur. La Xe enseigne que despit de femme pourchace mort de homme et que tous ceux qui sont empoysonné n'en meurent pas puis qu'i tombent en maladie, et aussy que chose donnée conserve memoire. La XIe monstre que qui bien ayme ne laisse rien a faire pour son ami saulver. La XIIe enseigne que Dieu fait miracle la ou bonne foy reigne et c'omme qui fait ce qu'i ne doit qu'i luy advint ce qu'i ne vouldroit, et qu'a bonne raison tout service a tout guerdon. La XIIIe parcelle monstre que ce qu'est disposé d'avoir estre sy ne se monstre pas tantost a present le temps advenir le desclare, et que telle chose se propose foiblement que une foy faite se treuve bien forte et puisant. Le tier chapitre monstre que ung bon ouvrier scet bien a profit dispouser ses piéces. Le IIIIe enseigne que pechié ameyne meschief, et que tel pour ung bien d'amour en soustient après cent douleurs. Le Ve chapitre, qu'est cestuy, le contenus du livre avec la table reduyt. Le VIe et derrier nous monstre que on ne peut faire euvre parfaite que tousjour on n'y

treuve a dire. Et ce qui n'est ycy contenus plus a plein est en la table mise au commencement pour tout comprendre facilement.

Sy finist le present livre des sept sages de Romme. Imprimé a Genève l'an M CCCC LXXXXII le XXIIII *jour de may. Deo gratias.*

LEÇONS CORRIGÉES

LES SEPT SAGES

Pages	Lignes	
1,	17	lenculus.
2,	18	ceulx.
6,	30	ainsi.
14,	32	sa femme.
15,	17	alier.
19,	26	ainsi.
25,	26	conuient — 32 le.
27,	18	voit.
29,	33	yssirent.
31,	27	meschine.
32,	20	et *manque*.
36,	13	ennuyeuse.
37,	36	la.
38,	1	la.
40,	22	bourdes.
42,	28	ses.
48,	14	il le — 16 on *manque*.
49,	13	por.

L'YSTOIRE DES SEPT SAGES

55,	7	amyer. — 20 demande
56,	9	colorique — 22 contenus
57,	1	Cy commence lystoire des sept sages de romme — 7 Doncianus
58,	1	amer.— 32 pantillas
59,	12	qu'il sçaura autant *manque* — 27 lenseignez — 34 de *manque*
60,	20	quilz — 23 apres — 24 beaulx

61, 5 profiter — 15 eueillier — 19 dire.
62, 16 et est.
64, 9 moctz.
65, 8 saulue — 10 regarder — 21 fut *manque* — 22 ilz
66, 1 dacomply — 2 esbahys — 3 saulue — 10 baisaz
67, 1 repara — 9 parler — 10 dacomply — 14 ouyr — 26 dacomply — 34 gardes.
68, 15 fiez.
69, 10 aduist — 20 obuier — 24 crier.
72, 1 blacer — 9 tresbiaulx — 30 ou — 34 despoillier.
73, 12 priuer — 13 deuient — 15 uient — 17 mesment — 25 ouyr — 28 indignes.
74, 9 mis — 26 pantillas — 27 racontre.
75, 12 pantillas — 16 pleins — 17 efforce — 21 pint.
76, 31 chastiaulx — 33 uient.
77, 6 uient — 25 chastiaulx.
78, 3 deuorer — 8 priue — 12 sauluer — 21 blecer.
79, 7 pantillas — 13 quil.
80, 28 crie — 42 pouoir.
81, 3 rogier — 5 chargier, et p. — 8 mangier — 31 qui nen a.
82, 5 tombe — 11 qui il.
83, 2 amis — 4 amis — 8 clef — 17 laissee — 24 demande.
84, 21 alaz — 22 noyez — 29 dispocion — 33 se *manque.*
85, 25 qui — 27 ce cecy t.
87, 24 p. duquelle est c.
88, 16 essez.
89, 27 continuaz — 31 esmerueillier — 35 l. te g.
90, 5 uassiaulx — 11 uassia ulx — 14 atrapper — 15 porra — 21 saulue. cutiaulx — 23 seront.
91, 23 crier — 29 s. d. a. v.
92, 14 dacomply — 16 que.
93, 5 se t. — 10 morigne.
94, 1 ebriee — 16 sur *manque.*
95, 9 O — 19 oyseaulx.
96, 25 servie — 26 sentuz — 30 mectra.
97, 13 raconter.
99, 11 narre — 26 uient — 32 enserata.
100, 34 Mais tr. — 36 ueulx.
101, 9 uont — 35 uient.
102, 3 uon — 10 assez *manque* — 19 esmerueillier — 31 raisonner
103, 7 ilz — 10 ouyr.
104, 2 cl. se f. — 14 deserir — 21 leu l. — 25 prouueras.
105, 12 conseil, f. y sacorda — 15 par.
106, 12 il la a. — 21 essayee — 26 la — 35 nouueaux.

107, 2 chaufe — 14 ester — 16 sont, brulent — 24 telle.
108, 5 uoux, essayer — 6 conseillier — 8 dissimulens — 27 fassies.
109, 4 ceruiaulx — 29 scaues.
110, 4 tresgrisue — 6 admiracions — 7 nouez — 15 oblier — 16 cutiaulx — 23 mengnagne — 32 cutiaulx.
111, 6 dignez — 10 seigneur.
112, 4 qui cest — 5 quant — 7 fiert — 13 aye.
113, 6 ouyr — 8 ouyr.
114, 1 soy — 2 demosquee — 19 fondus — 34 urayz.
115, 14 prouince — 17 tourne.
116, 4 ce que le — 21 on — 26 mections — 33 rommen.
117, 3 on — 11 ouyr — 37 tonneaulx.
118, 34 pouueu.
119, 1 ouyr.
120, 9 ouyr.
121, 24 uouldrat — 31 en *manque*.
122, 16 esmerueillier — 31 pense.
123, 20 concepu — 22 chers — 23 de leaux — 28 guerir, ouyr — 30 chers — 31 leaux, guerir.
124, 4 cutiaulx — 5 moriz — 27 tonneaux, remply, eaux — 33 leaux.
125, 1 tonneaulx, deaux cler — 3 vertut — 4 escanchier — 6 ne v. — 8 guerir — 16 quel mal f. — 25 ouyr.
127, 17 q. ie le. l.
128, 35 biaulx — 36 cognou.
129, 24 oppostres.
130, 11 bout — 29 y luy a.
131, 4 ouyr — 18 ouyr.
132, 9 scandalizees — 21 ie se s.
133, 18 solicite.
134, 10 semblent — 11 et ne ne v. — 25 mectray.
135, 13 treschiere.
136, 15 uim, tombe.
137, 29 tes mes v. — 30 multrier.
139, 4 brief — 17 on — 22 ne *manque* — 27 peril — 32 passez — 34 chastiaulx — 35 chastiaulx.
140, 4 moriginer — 20 chastiaulx.
141, 18 Que *avant* pour — 20 chastiaulx — 25 chastiaulx — 29 chastiaulx.
142, 1 feront — 8 aneaulx — 19 laneaulx — 23 chastiaulx — 34 laneaulx.
143, 16 aneaulx — 31 uisite.
144, 21 16 chastiaulx — chastiaulx — 34 clef.
145, 21 aduise — 25 est — 31 chastiaulx — 33 chastiaulx.
146, 15 per — 16 clef — 21 laneaulx.
147, 6 chastiaulx.
148, 14 chastiaulx — 17 chastiaulx.

149, 4 redoubte — 31 rybaulx.
150, 17 exemple — 34 de leaux.
151, 33 malfaicteurs.
152, 10 male.
153, 1 frappe — 7 treschier — 31 oste, porte — 32 meste.
154, 7 mors que ie f.
155, 6 Le o. — 12 amoye — 19 genitif.
156, 1 laborer.
158, 6 cestuit — 15 fut.
160, 18 rybaulx — 27 j. ma s.
162, 6 beaulx — 14 remoque — 29 maues.
164, 25 ouyr — 26 appareillier.
165, 5 actedier — 22 biaulx.
166, 28 pronuncer.
168, 26 baissa.
169, 26 f. qui.
171, 28 donne.
172, 5 replique — 12 ioyaux — 15 fesse — 26 estre — 27 guerir.
173, 12 guerir — 15 on.
174, 33 congier.
175, 3 prisier — 24 aneaulx — 26 aneaulx.
176, 11 logier.
177, 25 mentir — 36 uisite.
178, 29 accuser.
179, 2 conseillier — 16 soie — 28 et y se fie — 32 fuyr.
180, 18 ale — 23 lesdis — 28 sainct.
181, 2 p. la chers — 19 espouse — 29 mentir — 35 deux *manque*.
182, 11 il *manque* — 19 le i. — 22 seraz.
183, 20 tenus.
184, 13 laneaulx — 35 alexander.
185, 3 tenus — 9 laneaulx — 11 renuoyst — 12 laneaulx — 25 derrier.
186, 8 uim.
187, 2 et m. — 6 vouloy — 9 leurs — 10 plaisirs — 19 resiouyr — 24 guerir — 25 assortir — 35 amis
188, 8 enraciner — 25 porte — 28 guerir — 29 restitue — 36 crie, prie.
189, 4 que — 6 guerir.
190, 1 baissa — 13 guerir — 22 il la.
191, 19 ouyr — 25 espanchier — 26 guerir — 31 laue — 34 amis.
192, 4 qui — 6 guerir — 10 troublee — 17 chante — 28 rybaulx.
193, 32 lembrace.
194, 3 digne — 4 essuyez — 6 leaux — 15 nostre — 27 ouyr — 30 *le second* mort *manque*.
195, 18 leaux — 19 ouyr — 30 la s.
196, 16 ouyr — 51 preseruer du r.

197, 13 rybaulx — 16 rybaulx — 33 obeyr
198, 14 rybaulx — rybaulx — 28 et *manque.*
199, 1 sentens — aultre chose] adultere — decline — 31 ribaulx.
200, 6 rybaulx — 13 acompagnyer. — j. mais e — 28 raporte.
201, 5 aduertir — 25 *le second* et *manque* — 27 dance — 32 medicine.
202, 3 corregier — 26 marie — 28 pernostique — 29 obserue.
203, 2 saulue — 7 ueulx — 10 saulue — 18 par *manque* — 22 saulue — 22 pert — 32 chapitre.
204, 3 uint — 7 ayme — 16 ayme — 22 amis saulue — 25 a tous — 29 tr. et b. f. p.

ERRATA

Page.	Ligne.			
5,	35	porte	*lisez*	porté.
6,	35	retournerent	—	retournérent
7,	25	espee	—	espée.
7,	28	guéres	—	guères.
9,	*manchette,*	SENECALCUS	*lisez*	SENESCALCUS.
10,	19	jamés	*lisez*	jamès.
14,	19	quil	—	qu'il.
22,	10	auplus	—	au plus.
25,	19	quelle	—	qu'elle
26,	36	pourfaire	—	pour faire.
31,	2	fault-il	—	fault il.
31,	19	darz	—	d'aez.
31,	20	vouloist	—	voulsist.
42,	36	Baulx	—	Beaulx.
44,	12	cautele	—	cautéle.

44, 20 quil — qu'il
47, *manchette,* VATICIDIUM *lisez* VATICINIUM.
49, 22 aurez *lisez* avrez.
49, 27 cuidiez-vous — cuidiez vous.
53, 16 seroy — servy.
55, 19 sagece — sagèce.
60, 11 oultrevroie — oultreyroie.
73, 26 veuet — veult
81, 21 la quelle — laquelle.
83, 8 clef — clés.
88, 33 *mettez en manchette* (GAZA).
89, 14 remede *lisez* reméde.
94, 9 alayt — aloyt.
103, 1 décapiter — decapiter.
105, 12 Au quel — Auquel.
106, 14 amis — amies.
116, 13 éternellement — eternellement.
129, 36 juraque — jura que.
144. 16 chastiaulx — chastiaul.
146, 10 hors et quasi que je fusse yssus, du sens se, *lisez* lors, et quasi que je fusse yssus du sens, se.
159, 31 rybaulx — rybaul.
151, 18 fait-elle — fait elle.
151, 36 chevaleri — chevalier.
155, 3 mon chier amis tu *lisez* mon chier amis : tu.
166, 11 plaisit *lisez* plaisir.
167, 29 *en manchette* AMICUS, *lisez* AMICI.
170, 31 chieret *lisez* chier et.
185, 4 et « moult — et moult.
185, 7 détestable — detestable.
186, 8 vim — vin

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

Les sept sages de Romme 1

(ARBOR) 5
(CANIS) 6
(SENESCALCUS) 9
(MEDICUS) 12
(APER) 15
(PUTEUS) 18
(SAPIENTES) 20
(TENTAMINA) 25
(ROMA) 29
(AVIS) 31
(GAZA) 34
(VIDUA) 35
(VIRGILIUS) 40
(INCLUSA) 44
(VATICINIUM) 47

L'Ystoire des sept sages 55

LE PROLOGUE SUR LA TRANSLATION NOUVELLEMENT FAITE DE L'YSTOIRE DES SEPT SAGES DE ROMME, OU SE CONTIENT LA DIVISION DU LIVRE 55

CY COMMENCE LA PREMIÉRE PARTIE DU LIVRE LAQUELLE CONTIENT SEPT CHAPITRES 57

Comme Dyoclecianus, le jeune filz de Poncianus l'empereur, fut commis aux sept maistres et sages de Romme pour estre instruyt aux sciences après la mort de sa mére. Le premier chapitre 57

Comment le filz de l'empereur, estre commis a tous les sept sages, fut norry et instruit et esperimenté en lieu solitaire hors de Romme, et de la façon de son estude. Le second chapitre 60

Comment l'empereur se remaria, et de la hayne que la royne prist contre cestuy filz pour le faire morir. Le IIIe *chapitre*.. 62

Comment l'empereur manda aux maistres sur la peyne de la vie qu'on amaine son filz ung certain jour, et comment selon les cours des estoilles si parloit de sept jours il devoit morir, et l'entreprise des maistres pour luy saulver la vie. Le quart chapitre 63

Comment le filz fut amené et repceu par l'empereur honnestement, qui ne parla point a son pére, dont il se merveilla grandement. Le Ve *chapitre* 65

Comment l'enfant fut commis a la royne pour le faire parler, et du malvais vouloir d'elle pour le faire pechier, et comme il se excusa par escript. Le VIe *chapitre* 66

Comment l'emperery se dessira le visage et accusa le filz de l'empereur qu'il la vouloit violer, et du commandement fait qu'i deut morir. Le septiesme chapitre 68

CY COMMENCE LA SECONDE PARTIE DU LIVRE LAQUELLE CONTIENT XIIII CHAPITRES ET PARLE DES FIGURES, YSTOIRES ET EXEMPLES, TANT POUR ESMOUVOIR L'EMPEREUR QUE L'ENFANT DEUT MORIR, COMME PAR LE CONTRAIRE QU'I SEROIT MAL FAIT 72

La première narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du pyn qui fut gasté pour saulver le petit pynel, avec l'exposition de l'exemple. Le premier chapitre 71

Des merveilles que le peuple se donna quant on menoit au gibet le filz de l'empereur, et comme yl fut saulvé pour celluy jour par le premier sage a l'exemple d'ung chevalier qui a la parole de sa femme occist son bon levrier qu'avoit combattu le dracon et saulvé la vie a son enfant. Le IIe *chapitre* 74

Le second exemple que la royne donna du porc sengler qui fut occist par le pastoriaul pour ce qu'i s'endormist se laissant gracter, appliquant que l'empereur se lessoit gouverner, affin que l'enfant morust. Le IIIe *chapitre* 79

Comment le filz de l'empereur fut saulvé de morir pour celluy jour par le moyen du second sage a l'exemple du chevalier qui pour le pechié de sa femme fut honté quant elle luy

ferma la porte, lui cuydant qu'elle fut tombée au puys. Le IIIIe *chapitre*..... 82
La tierce narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du pére qui fut larron pour maintenir ses enfants et puis pour les saulver il se fit couper la teste. Le Ve *chapitre*..... 87
Comment l'enfant fut saulvé pour celluy jour par le tiers maistre a l'exemple de la pique qui pour dire verité fut morte par la faulceté et mensonge de la femme qui s'estoit meffaite vers son mary. Le VIe *chapitre*..... 92
La quarte recitation de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple des sept sages qu'avoient adveuglé l'empereur, qui recouvra la veue après que les sept sages furent mors. Le VIIe *chapitre*..... ... 98
Comment l'enfant fut saulvé de morir pour celluy jour par le quart maistre a l'exemple de la fille laquelle vouloit commestre adultére avec le prestre dont elle fut chastiée par la diminucion de son sang et prudence de son mary. Le VIIIe *chapitre*. 103
La Ve *narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple de la tour de Romme ou estoient les ymages donnans signes des provinces qui se rebelloient contre les Romains, laquelle tour tomba par la concupiscence de l'empereur qu'en prist la mort en beuvant l'or fondu. Le* IXe *chapitre*..... 113
Comment l'enfant fut saulvé de morir pour celluy jour par le Ve *maistre a l'exemple d'Ypocras qui fit morir Galliein son nepveux, pour la faute duquel Ypocras ne se sceut guerir mais morist par faulte de secourt. Le* X^e *chapitre*..... 120
La VIe *narration de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du seneschal du roy qui par convoitise fit dormir sa femme avec le roy, et comme ledit roy fut confus et destruys par les abus de sept sages qu'estoient a Rome par le temps. Le* VIe *chapitre*..... 126
Comment l'enfant fut saulvé de morir pour celluy jour par le VIe *maistre a l'exemple de la jeune femme laquelle fit occirre a son mary les trois chevaliers de l'empereur, laquelle le decella et trahyt, don après furent mors par justice honteusement. Le* XIIe *chapitre*..... 132
La VIIe *et derrière narracion de de la royne pour faire morir l'enfant a l'exemple du roy qui fut abusé par les paroles de son seneschal, lequel seneschal luy osta sa femme, car il creust plus aux paroles qu'a ses yeux qui cognoissoient la verité. Le* XIIIe *chapitre*..... 138
Comment l'enfant fut saulvé de morir par le moien de Joachim le VIIe *maistre a l'exemple de la femme laquelle rompist les*

dents et le visage, coupa les oreilles et osta les genitifs a son mary quand il fut mort, lequel estoit mort pour l'amour d'elle. Le XIIIIe *chapitre* 149

CY APRÈS S'ENSUYT LA TIERCE PARTIE DU LIVRE, ET CONTIENT SIX CHAPITRES DES MATIÉRES EN CEULX CONTINUES; ET PARLE COMMENT LE FILZ DE L'EMPEREUR PARLA ET FIT L'EXPERIENCE DE LA FAULCETÉ DE LA ROYNE, PUIS D'AUCUNS EXEMPLES, ET LA FIN DU JUGEMENT DONNÉ CONTRE LA DITE ROYNE 157

Comment l'enfant fut amené devant l'empereur a grant triumphe, qui parla et rendit la royne confuse, car on trouva l'une de ses chambriéres qu'estoit homme, dont honteusement fut resprise par l'empereur. Le premier chapitre 157

Pource que le secund chapitre contient longues narracions et diverses matiéres, y se divise par les parcelles suyvans desclarées 161

La premiére parcelle parle comment le filz de l'empereur narra a la requeste de son pére l'ystoire de Alexandre, fils d'un chevalier, qui pour la interpretation du chant d'un rouseignol fut gecté en la mer par son pére 161

La IIe parcelle parle comment cestuy filz fut saulvé d'estre noyé, et comment il enterpreta les cris des corbiaux au roi de Egypte, desqueux le roy estoit fort actedié 164

La IIIe parcelle parle comment Alexandre fut en la grace du roi d'Egipte et luy fut promise sa fille, puis comment il ala servir l'empereur ou il fut exaulcé, et de Loys son compagnion filz du roy ne France, lesqueux toutellement se ressembloient et aymoient 167

La IIIIe parcelle parle comment Loys fut malade de l'amour qu'il eut en Florentine et comment par dons et joyaux Alexandre procura la santé de Loys qu'après acomplit son courage 170

La Ve parcelle parle comment Alexandre s'en ala en Egipte quant le roy fut mort, et la griesve despartie de luy de Loys et de Florentine 174

La VIe parcelle parle comment Guy filz du roi d'Espaigne heut l'office d'Alexandre, et du champ de bataille contre Loys qui fut accusé qu'i tenoit Florentine 176

La VIIe parcelle parle comment Loys ala en Egipte demander secourt a Alexandre, qni se mist en chemin pour combattre Guy et Loys demeura en Egipte 178

La VIIIe parcelle parle comment Loys espousa la femme d'Alexandre, et Alexandre gaigna le champ de bataille contre Guy auquel il coupa la teste .....

La IXe parcelle parle comment Alexandre s'en tourna en Egipte ou

Loys l'attendoit, et comment l'empereur morut, et heut Loys a femme Florentine, puis fut roy de France, et Alexandre devint ladre par poysons a luy donnéez par sa femme..... 182
La Xe parcelle parle comme Alexandre ladre vint a l'empereur qui fut cogneu de lui a l'enseigne de l'aneau qu'i luy avoit premier donné..... 184
La XIe parcelle parle comme l'empereur occist ses deux filz pour laver de leur sang Alexandre qu'en fut gueri entiérement..... 187
La XIIe parcelle parle comment le mistére de la gareyson de Alexandre fut revelé et raconté et la mort des enfans qui furent après miraculeusement resuscitez, puis la pugnicion de la royne de Egipte, et comment Alexandre fut remarié a la seur de l'empereur et restitué en son royaulme de Egipte..... 190
La XIIIe parcelle parle comment Alexandre vint visiter son pére et sa mére, ou fut prouvé ce qu'il avoit dit du chant du rousseignol..... 193
S'ensuyt l'exposicion de ceste narracion au propos du filz de l'empereur de Romme. Le tiers chapitre..... 196
Le jugement de la royne et de sa damoiselle qu'estoit homme. Le IIIIe chapitre..... 198
La epylogacion et narracion des notables qui se peuvent comprendre en ce livre a chescun profitables. Le Ve chapitre..... 200
LEÇONS CORRIGÉES..... 207
ERRATA..... 411
TABLE DES MATIÈRES..... 213

Le Puy, typ et lith. de M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

16491

LF
S4974p

Seven sages
Deux rédactions du roman des Sept sages
de Rome; ed. Gaston Paris.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File".
Made by LIBRARY BUREAU

SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS
DUBUC
MCMXXV